

**AVANT-PROPOS**

par

*D. WIDLÖCHER**Président de l'Association Psychanalytique de France*

La disparition de Daniel Lagache a profondément endeuillé notre association. Aussi sommes-nous heureux aujourd'hui de lui consacrer un numéro spécial de notre bulletin intérieur.

Cette personnalité, notable dans les domaines de la psychologie et de la psychanalyse, fut un homme secret ; ce clinicien et ce théoricien audacieux était profondément conscient des incertitudes de notre expérience et de la relativité de nos théories ; cet enseignant sans mauvaise conscience fut respectueux jusqu'à l'excès des démarches et des initiatives de ses élèves. Ces contradictions, Daniel Lagache en a payé le prix ; la mode n'a guère retenu une oeuvre patiemment et systématiquement construite mais éparpillée dans des publications diverses au hasard des sollicitations et des réunions scientifiques. Le recueil de témoignages que nous présentons, à la manière d'un tombeau musical, reflète ces contradictions. A une époque où la presse nous vend si largement la psychologie et la psychanalyse, c'est le bulletin intérieur d'une société réputée fermée, voire secrète, qui lui rend hommage.

L'Association Psychanalytique de France ne peut se considérer en aucune manière l'héritière de la pensée scientifique de Lagache. Certains d'entre nous ne tiennent à cette pensée que par des liens assez lâches. Lui-même n'a jamais considéré qu'une société de psychanalyse ait à se définir par des allégeances théoriques. Il écartait également toute idée d'une collusion d'amitiés. Ce qui définissait à ses yeux une telle société c'est une certaine idée de la pratique psychanalytique, une certaine éthique de la communication et de la formation.

Son oeuvre a cependant pour beaucoup d'entre nous joué un rôle décisif sous des formes et à des étapes différentes. Ce volume en apporte la démonstration. Il donne aussi de l'audience internationale de Lagache une image véridique mais incomplète. Il aurait fallu aussi recueillir les témoignages d'amis qui, sans nécessairement partager ses idées, ni se référer à ses sources anthropologiques, connaissaient et estimaient l'homme, le psychanalyste et l'écrivain.

Heinz Hartmann est disparu. René Spitz qui s'était immédiatement associé à cette entreprise n'a pu l'assurer à temps. L'état de santé de Rudolf Lœwenstein ne lui a pas permis d'apporter sa contribution. Une correspondance entre Spitz et le signataire de cet avant-propos, une émouvante rencontre avec Lœwenstein ne remplacent pas ce qu'ils auraient aimé dire.

Avec Daniel Lagache ceux qui fondèrent l'Association Psychanalytique de France souhaitaient un retour au sein de la communauté psychanalytique internationale. Bien plus ils tenaient cette appartenance comme le gage d'une décentration nécessaire à toute institution psychanalytique. Etre psychanalyste à leurs yeux c'est rendre compte de l'expérience à un tiers, de sa propre expérience à l'institution, de sa pratique à des collègues, de sa réflexion à sa communauté, de la politique commune du groupe à une instance internationale. Daniel Lagache a parlé courageusement de la psychanalyse, de son expérience et de ses réflexions ; ses travaux témoignent de sa pratique et de son éthique. Ceux qui ont bien voulu participer à ce volume ne peuvent apporter meilleur hommage à la mémoire de Lagache qu'en attestant à leur tour que la psychanalyse est une expérience communicable qui nous préserve dans la mesure du possible du dogmatisme sectaire et de l'illusion collective.

**DANIEL LAGACHE**

par

*DIDIER ANZIEU**(Paris)*

Daniel Lagache, qui fut le maître de toute une génération de psychologues, de psychiatres, de psychanalystes, nous a quittés le 3 décembre 1972, le jour même de ses soixante-neuf ans. Il est décédé des suites d'une longue et éprouvante maladie qui l'avait obligé à vivre les dernières années de son existence avec une prothèse cardiaque.

Daniel Lagache est né le 3 décembre 1903 à Paris d'un père avocat qu'il aura la douleur de perdre à la puberté. Il est admis en 1924 à l'Ecole Normale Supérieure (Lettres). Il est reçu à l'agrégation de philosophie en 1928 mais ne prend pas de poste. En effet il suit déjà les illustres exemples de ces normaliens philosophes, devenus ensuite médecins, et qui ont nom Pierre Janet (promotion 1879), Georges Dumas (promotion 1886), Charles Blondel (promotion 1897), Henri Wallon (promotion 1899), Georges Poyer (promotion 1905), André Ombredane (promotion 1919). Il est poussé vers la psychologie par Georges Dumas, dont les présentations de malades à Saint-Anne sont célèbres. Avec ses condisciples Aron, Canguilhem, Nizan et Sartre, il se présente au PCN; il est seul reçu; des autres seul Canguilhem persévéra. Les études de médecine duraient alors seulement cinq ans. Bénéficiant d'une année supplémentaire rue d'Ulm après l'agrégation, au retour du service militaire qu'il effectue à Mulhouse en 1928-29, Lagache peut les avancer sérieusement, puis franchir avec succès les étapes de la carrière médicale. Il se spécialise en neuro-psychiatrie, réussissant en 1930 à l'internat et en 1935 au médicat des Hôpitaux Psychiatriques (là non plus, dans ce dernier cas, sans prendre de poste), devenant la même année à l'Hôpital Sainte-Anne chef de clinique du Professeur Henri Claude, dont il avait été déjà l'interne. L'année précédente, il a soutenu une importante thèse de médecine, sur *Les Hallucinations verbales et la parole*. Venant après celle de Dumas, l'influence de Claude est décisive sur lui: elle le décide à continuer la psychologie et à commencer la psychanalyse. Claude n'a-t-il pas été le premier à Paris à ouvrir son service à des psychanalystes ?

Le 25 mai 1937 il présente à la Société Psychanalytique de Paris sa première communication, *Le travail du deuil*, qui paraît dans *la Revue française de*

*Psychanalyse* en 1938. Le 13 juillet 1937, il est élu directement membre titulaire de cette Société. Puis, devant le XV<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse à Paris (1-5 août 1938), il lit un texte intitulé *Contribution à l'étude des idées d'infidélité homosexuelle dans la jalousie* qui paraît dans le même numéro et qui constitue une nouvelle étape en vue de sa future thèse de Lettres, dont le sujet, la jalousie amoureuse, est désormais arrêté. A ce Congrès, Sigmund Freud est absent. Il est passé par Paris le 5 juin, ayant échappé de justesse aux persécutions nazies, pour aller s'installer à Londres, où l'on sait qu'il mourra l'année suivante.

La vie scientifique de Daniel Lagache peut se résumer en trois périodes: la première est marquée par la psychiatrie phénoménologique; la seconde par la psychologie de la personnalité; et la troisième par la psychanalyse.

Dispensé d'avoir à enseigner dans les lycées, afin de pouvoir parachever sa formation médicale et sa spécialisation neuro-psychiatrique, Daniel Lagache est appelé dès 1930, à l'âge de 27 ans, comme chargé de cours à la Faculté des Lettres de Dijon, poste qu'il ne peut conserver en raison de ses engagements hospitaliers croissants à Paris. Puis il est nommé en 1937 maître de conférences de psychologie à la Faculté des Lettres de Strasbourg où Charles Blondel et Maurice Pradines se sont illustrés. Là, Daniel Lagache crée les premiers certificats de psychopathologie et de psychologie sociale délivrés en France par une Faculté de Lettres et il fait fonctionner une licence de psychologie qui servira d'instigation et de modèle à la création nationale en 1947 de celle-ci. Son enseignement fait une certaine sensation: rompant avec la psychologie traditionnelle des facultés mentales et s'inspirant de la phénoménologie, il étudie l'homme concret aux prises avec les situations, avec les autres et avec lui-même.

Des débuts de sa période strasbourgeoise datent plusieurs articles importants d'Encyclopédie. Il y en a quatre en 1938 dans *La vie mentale — De l'enfance à la vieillesse*, tome VIII, dirigé par Henri Wallon, de l'Encyclopédie française. Ils portent sur *La méthode pathologique*, *Les insuffisances corticales*, *La vie sexuelle de l'homme*, *Sexualité et psychopathies*. Un autre article, *L'amour et la haine*, qui paraît en 1939 dans le *Nouveau Traité de Psychologie* de Georges Dumas, renouvelle l'étude traditionnelle des sentiments à partir de la phénoménologie et de la psychanalyse.

Pendant la guerre de 1939-1945, l'Université de Strasbourg est repliée à Clermont-Ferrand. Daniel Lagache assume cette séparation avec sang-froid, avec une grande souffrance aussi. Il a dû laisser ses meubles, sa bibliothèque, certains de ses manuscrits et n'en retrouvera qu'une partie à la libération. En 1939-40, il est médecin-capitaine-légiste: de là date son intérêt pour la criminologie. Il oriente son enseignement clermontois vers la psychologie de la personnalité, prend la direction d'une consultation médico-psychologique d'enfants et adolescents inadaptés à l'Hôpital général de Clermont-Ferrand. Il entraîne ses étudiants à faire dans cette consultation ou à l'occasion de stages à l'Education surveillée ou chez Michelin des examens de personnalité où l'indispensable administration des tests s'accompagne d'une observation clinique minutieuse du sujet pendant la passation et où l'anamnèse, l'entretien clinique, la relation à l'examineur sont tout autant pris en considération. De cette époque datent des articles qui marquent un tournant dans l'histoire de la psychologie française: les expressions "psychologie clinique", "méthode clinique" en psychologie acquièrent droit de cité, non sans de sérieuses résistances de la part de certains milieux médicaux; la personnalité,

chapitre jusque là négligé dans les Manuels de Psychologie, devient une notion centrale; elle est conçue comme un tout dynamique complexe et saisissable, marqué par des phases évolutives et par une interaction souvent conflictuelle des parties entre elles et avec le tout.

Il soutient ses thèses de Doctorat d'Etat en 1947 en Sorbonne, sur *La jalousie amoureuse — Psychologie descriptive et psychanalyse*, en deux volumes. Le premier, *Les états de jalousie et le problème de la conscience morbide*, présente 44 observations de jalousie pathologique et conclut à la pluralité des états de jalousie. Le second, *La jalousie vécue*, s'efforce à la compréhension du monde intérieur du jaloux et examine les mécanismes du passage à l'acte homicide chez le jaloux. Il n'écrira jamais le troisième volume qu'il avait un moment annoncé et qui aurait concerné l'étude psychanalytique de la jalousie.

Cette même année 1947, Daniel Lagache est nommé Professeur de Psychologie à la Sorbonne où il succède à Paul Guillaume, puis lors du départ en retraite de Georges Poyer, il obtient son transfert dans la chaire de psychopathologie. Pendant 20 ans, il va donner à Paris un enseignement qui exercera une influence considérable. Sa leçon inaugurale, prononcée le 28 novembre 1947 est reprise en un fascicule qui fait figure de manifeste pour une nouvelle psychologie, *L'unité de la psychologie*, paru en 1949 aux PUF.

Lagache a milité pour que, dans les Facultés des Lettres et au Comité Consultatif des Universités, la psychologie prenne son indépendance par rapport à la philosophie et il fut le premier à présider en Sorbonne la section de psychologie, enfin autonome. Au CNRS, où il fut longtemps membre de la Commission de Psychologie, il lutta au contraire pour l'indépendance de la psychologie par rapport à la physiologie. Ailleurs, c'est de la mainmise médicale qu'il la défendait: il fut ainsi un des tenants les plus résolus de l'ouverture aux non-médecins de l'exercice de la psychanalyse et il contribua en 1952 et en 1953, à la défense de Mme CLARK-WILLIAMS et à l'issue heureuse de son procès.

Les travaux de Daniel Lagache, vers les années 1950, développent principalement l'orientation personologique qu'il a faite sienne depuis son arrivée en Sorbonne. Citons les plus importants: sa communication au Congrès International de Psychologie en 1948, *De la psychanalyse à l'analyse de la conduite*, où il tente une synthèse originale du behaviorisme et de la psychanalyse en reprenant à Janet la notion de conduite; son article de la Revue Philosophique, en 1949, sur *Les rapports de l'angoisse et de la conscience*; son Rapport sur *La psycho-criminogenèse* au Congrès international de criminologie à Paris en 1950; son rapport sur *Emotions et dynamique de la conduite* au premier Symposium de l'Association de psychologie scientifique de langue française à Paris en 1952.

A partir de 1955 les travaux purement psychanalytiques prennent le pas chez lui sur les autres préoccupations et il leur consacra la dernière phase de sa vie scientifique. Il publie en 1955 un *Que sais-je ?*, appelé à être un grand succès sur *La Psychanalyse*. Il se consacre à des Rapports, éblouissants par leur rigueur et leur richesse, qui furent de grands moments dans les colloques et les Congrès où il les a présentés: sur *Le problème du transfert* (Congrès des psychanalystes de langue française, Paris, 1951); sur *La psychanalyse et la structure de la personnalité* (Société française de psychanalyse, Royaumont, 1961), sur *Réflexions psychanalytiques sur le bonheur* (Rencontres internationales de Genève, 1961); sur

*Fantaisie, réalité, vérité* (Congrès international de psychanalyse, Stockholm, 1963); sur *Le modèle psychanalytique de la personnalité* (Association de psychologie scientifique de langue française, Liège, 1964).

Il n'est pas possible ici de résumer ni même de citer tous ses articles psychanalytiques: la liste figure dans la Bibliographie de ses travaux qu'on trouvera plus loin.

Quand la maladie l'interrompit, il était de plus en plus préoccupé par la question du fantasme et il avait déjà bien avancé la rédaction d'un manuscrit intitulé *La folle du logis — Structures, processus et produits fantasmatiques*. Il avait songé également à rassembler ses textes sur le bonheur, la nature humaine, la personne, sous le titre de *L'homme psychanalytique*.

Parallèlement à ses travaux personnels, Lagache entreprend une tâche d'éditeur. Il fonde, dès 1947, aux Presses Universitaires de France, la *Bibliothèque de Psychanalyse et de Psychologie clinique*. Le fleuron de cette collection, devenue depuis la *Bibliothèque de Psychanalyse* tout court, est le *Vocabulaire de la psychanalyse (1967)* **réalisé sur son initiative et sous sa direction, par Laplanche et Pontalis**.

Daniel Lagache — est-il besoin de le rappeler ? — a également joué un rôle très important dans la vie psychanalytique française. Il a contribué à la formation de nombreux jeunes psychanalystes. Il fut un des fondateurs de la Société Française de Psychanalyse, qu'il fut le premier à présider (1953 et 1954), puis de l'Association Psychanalytique de France, qu'il fut également le premier à présider (1964 et 1965) et dont il contribua à obtenir l'habilitation par l'Association Psychanalytique Internationale, en 1965, au Congrès d'Amsterdam où, hélas, les premières atteintes du mal l'empêchèrent de se rendre.

Sa qualité psychanalytique principale fut la fermeté. Il savait certes la tempérer par des moments de bienveillance. Mais ce que tous ses élèves ont appris de lui, moi le premier, est l'importance de la régularité des horaires, d'une durée fixe et suffisamment longue des séances, du maintien de l'austérité des règles et de la situation face aux demandes manipulatoires du patient, d'une interprétation par étapes, précise, concrète, sobre.

Partout où il oeuvrait, Lagache apportait une présence pleine, dense, attentive: ceux qui savaient pouvoir compter sur lui s'en réjouissaient mais ceux qui devaient compter avec lui le redoutaient. Sa puissance de travail, sa très grande intelligence constructive, sa large culture, la diversité de ses qualifications lui valaient des admirations teintées de jalousie.

Il était officier de la Légion d'Honneur, docteur *honoris causa* de l'Université de Montréal et titulaire de bien d'autres titres honorifiques et décorations.

De ses deux premiers mariages, il avait eu quatre filles. Il avait épousé en troisièmes noces Marianne Hossenlopp, médecin et psychanalyste, notre collègue que tous les membres et élèves de l'A.P.F. connaissent bien.

Avec sa disparition, c'est une page de l'histoire de la psychanalyse, de la psychiatrie et de la psychologie françaises qui est tournée. Mais tous ceux qu'il a orientés, guidés et formés mettront leur point d'honneur à continuer son œuvre.

**POUR UNE ETUDE SUR LE CHANGEMENT INDIVIDUEL  
AU COURS DU PROCESSUS ANALYTIQUE\***

*par*

*DANIEL LAGACHE*

*(1967)*

**I. — Le problème du changement individuel.**

Le changement individuel, en tant que réponse à l'accélération du changement collectif, est la grande épreuve de l'homme d'aujourd'hui (KLINEBERG et STOETZEL ; SWANSON, NEWCOMB, HARTLEY and others). Certes, la psychologie a apporté à ce problème une importante contribution (maturation, apprentissage). Mais la psychanalyse semble seule en mesure de décrire de près les manifestations du changement individuel et d'en saisir les ressorts.

Dans la pensée psychanalytique, le changement individuel n'apparaît pas au premier plan ; il se situe comme un sous-produit de l'investigation, sous-produit peut-être désirable, mais non directement appelé. La pensée psychanalytique s'est davantage attachée aux obstacles qui entravent le processus analytique, par exemple à la compulsion de répétition. Les manifestations du changement individuel, les processus qui les déterminent ont été relativement négligés. Or l'intérêt théorique et pratique du changement est indéniable.

**II. — Changement et identité.**

Changement est un terme ambigu. Tout d'abord, le changement ne peut jamais être complet : l'attribut " changement " n'a de sens que par référence à l'identité de l'objet qui change. Ensuite, la plupart des changements sont à la fois superficiels et passagers ; une première approximation ne permet de considérer comme changements que les seuls changements profonds et durables.

\* Nous formulons ici nos remerciements pour l'autorisation qui nous a été donnée de reproduire ce texte. Il fait partie de l'édition des oeuvres complètes de D. Lagache à laquelle s'emploient les Presses Universitaires de France.

### III. — Aspects du changement dans l'analyse.

Dans la stratégie analytique, la " névrose clinique " (ou le tableau clinique) se transpose dans la " névrose de transfert " ; l'évolution et l'élucidation de celle-ci permet la découverte progressive de la " névrose infantile " (les conflits inconscients originaires) ; la névrose de transfert est au cœur du processus analytique (LAGACHE, 1964 *b*). Ces vues permettent une classification provisoire des changements individuels survenant à la faveur du processus analytique : changements transférentiels, changements fantasmatiques, changements cliniques.

### IV. — Aménagement de l'analyse et changement.

La perspective de commencer une psychanalyse éveille des manifestations transférentielles avant les premières séances d'analyse (LAGACHE, 1952). La mise en train de l'analyse est cependant un facteur décisif (LAGACHE, 1956). L'aménagement classique de l'analyse place le patient dans un champ psychologique très différent des formes habituelles de la rencontre et de la conversation ; *mutatis mutandis*, on peut le rapprocher des expériences de " déprivation sensorielle ". A ce titre, l'aménagement de l'analyse est un appel brutal au changement que comporte l'analyse. A ce propos, on peut se demander si l'aménagement classique ne doit pas être " amendé " dans certains cas, lorsque l'obéissance et le conformisme techniques menacent de se retourner ou se retournent en fait contre le développement du processus analytique. La rigueur technique n'est pas rigidité ; elle implique de savoir tempérer la règle d'abstinence par la " règle du minimum " (LAGACHE, 1964 *b*).

### V. — Sur la capacité de changement.

De nombreux concepts dynamiques, économiques, structuraux et génétiques ont trait au changement, par exemple : refoulement, défolement, investissement, désinvestissement, contre-investissement, surinvestissement, formation des structures inconscientes, éveil, développement et liquidation du transfert, etc., mais le problème du changement individuel n'a guère été abordé dans son ensemble.

Une vue répandue concerne la capacité de transfert, souvent conçue comme capacité de régresser (LAGACHE, 1952 ; 1964 *b* ; MACALPINE).

Il convient de faire une place à l'investissement conscient de l'analyse, au fait que le patient "prend ou non l'analyse à son compte", ce dont seul le "discours analytique" peut témoigner (LAGACHE, 1964 *b*).

Certes, cette demande consciente est sous-tendue par une demande inconsciente, dont certaines dimensions, notamment ce qui a été appelé "transfert primaire", ne peuvent pas toujours être éclaircies (STONE).

Cependant, le moteur du processus analytique ne se limite pas aux dimensions inconscientes et fantasmatiques du transfert. L'observance de la règle fondamentale induit un discours en lui-même irrationnel, mais qui correspond pourtant à des aspects rationnels de la relation entre l'analysé et l'analyste, en ce



sens qu'une investigation portant sur des phénomènes et des processus irrationnels ne peut s'étayer que sur un discours irrationnel (LAGACHE, 1958 ; 1959, 1964 b) ; les rationalisations elles-mêmes sont considérées sous cet angle (LAGACHE, 1963 1964 b).

Répéter, régresser, c'est un changement par rapport au présent, mais c'est aussi revenir au passé. On ne peut y voir un peu plus clair qu'en reprenant la distinction de E. BIBRING entre répétition automatique et répétition restitutive.

Le patient répète dans l'analyse des traits de caractère et de comportement. Constaté la répétition, voire la rapprocher d'attitudes de l'enfance n'est guère qu'une interprétation préparatoire si l'on ne parvient pas à déceler pourquoi le patient répète.

Le transfert n'est fertile que si la matière même des répétitions est autre chose que l'expression des traits habituels du caractère et du comportement, que si c'est le conflit latent qui s'actualise dans le champ psychanalytique, et non par les structures plus ou moins stables qui en sont les reliquats. A cet égard, il est éclairant de comparer le transfert avec l'Effet Zeigarnik (LAGACHE, D., 1951 ; 1952 ; 1954 1964 b), c'est-à-dire le fait qu'expérimentalement les tâches interrompues et ratées sont plus souvent évoquées et reprises que les tâches achevées et réussies l'exploitation psychologique de l'Effet Zeigarnik a montré sa corrélation positive avec divers facteurs d'ordre narcissique (ROSENZWEIG).

La névrose de transfert, ainsi entendue comme une réactivation de conflits relativement latents derrière des structures pas assez figées pour empêcher tout mouvement, est donc elle-même un facteur de changement. La manifestation de structures anciennes et permanentes telles que les traits de caractère et de comportement est nouvelle et prend un sens nouveau dans un champ nouveau. La déstructuration partielle du caractère et de la conduite s'étaye sur le renforcement de structures anciennes : relations d'objet telles que l'attachement sécurisant à quelque figure de l'enfance, identifications rassurantes ou stimulantes. Enfin, c'est une erreur d'envisager le processus analytique d'une façon unilatérale, comme caractérisé par la seule régression et souvent une régression très destructrice (GLOVER) ; le progrès même de la régression suppose une atténuation des opérations défensives et une ouverture aux désirs et fantasmes refoulés, à un passé très ancien ; le champ psychologique s'élargit dans deux directions complémentaires : l'émergence des retenues et des sollicitations inconscientes, la plus grande efficacité des "fonctions autonomes du moi".

Le moi joue en effet un rôle dans la régression, le moi, c'est-à-dire, ici, la conscience, le jugement et le raisonnement. Dans des pages presque oubliées, FREUD montre comment, dans le cadre du système préconscient-conscient, le Conscient peut être opposé au Préconscient : les opérations préconscientes mettent en jeu la mémoire, c'est-à-dire des structures acquises, et tendent à éviter le déplaisir ; le Conscient, énergie mobile à la disposition du système préconscient-conscient, est incompatible avec la mémoire et peut s'ouvrir au déplaisant (FREUD, 1900, Ch. VII). Le processus analytique comporte donc un élargissement du champ psychologique qui va dans deux directions, qui articule le conscient et l'inconscient sans les confondre : il est scandé par une alternance entre l'abandon à l'inconscient et une ressaisie de soi-même (LAGACHE, 1959) ; quelle gymnastique pour la pensée !

## VI. — Interprétation et changement.

Du rôle de l'analyste, on n'examinera ici que ce qui concerne l'intervention analytique par excellence : l'interprétation.

Le concept d'interprétation sera entendu tantôt au sens large, comme englobant la "construction" et l'élaboration" (*Durcharbeitung ou Durcharbeiten*), tantôt dans un sens plus spécifique.

Au sens restreint, j'appellerai interprétation les propositions qui portent directement sur le discours analytique, y compris tout ce qu'il peut inclure de non-verbal. A l'évidence phénoménale, à la "valeur faciale", à la lettre d'un discours proprement incohérent, l'interprétation substitue la construction d'un processus inconscient et la détection d'une structure latente ; l'analyste communique au patient "une autre façon de voir", il l'incite à une rétrospection de son discours. L'interprétation se présente donc en première analyse comme la transmission d'un savoir, la communication au patient de "sa vérité", donc d'une connaissance : la compréhension rationnelle d'un discours facialement irrationnel et incohérent (FREUD, 1900, passim ; 1910).

Une compréhension rationnelle n'est pas indésirable ; une compréhension purement rationnelle est un échec : "Je comprends bien ce que vous me dites mais ça ne me dit rien : je ne sens rien, je ne me souviens de rien". Mais le patient peut réagir à l'interprétation autrement que par un jugement : par des associations d'idées, par des émotions telles que l'angoisse, l'humiliation, etc. Et en effet, le meilleur critère de la validité de l'interprétation, c'est son effet de changement, la disparition puis la résurgence de l'angoisse, l'éveil de problèmes nouveaux (ISAACS). La fonction de l'interprétation est d'ouvrir la voie, de "laisser venir sans appeler" ; en ce sens, on pourrait dire que toute interprétation est une interprétation de résistance, c'est-à-dire d'un effet négatif du transfert.

L'interprétation est elle-même une construction en ce sens qu'elle ne se borne pas à paraphraser le discours du patient mais substitue à sa lettre un processus inconscient. La construction proprement dite (FREUD 1937 *b*), que l'on pourrait appeler reconstruction, est autre chose, en ce sens qu'elle propose au patient un modèle singulier propre à son histoire, modèle soit d'un événement ancien, comme lorsque FREUD fait part à l'Homme aux Rats" de l'hypothèse d'un méfait sexuel en rapport avec la masturbation, qu'il aurait commis vers l'âge de 6 ans et pour lequel il aurait été sévèrement châtié par son père (FREUD 1909 *b*), soit d'une structure fantasmatique et potentiellement mnésique regroupant des données du discours et des interprétations antérieures, comme lorsque, dans l'analyse d'une névrose obsessionnelle, il m'est arrivé de proposer au patient l'idée qu'une large part de son histoire et de ses dires était dominée par l'appréhension fantasmatique d'une interruption subite de son union réciproque avec l'objet d'amour. Ce type d'intervention, surtout la reconstruction d'événements passés et oubliés, est le plus souvent considéré comme exceptionnel. Son rôle me paraît plus important. Il y a des

analyses dans lesquelles, à partir de tel moment, et en l'absence de toute remémoration pertinente, l'investigation progresse par des reconstructions successives. Leur validation repose sur leur effet de changement des rêves ou de la manière de présenter des évènements passés.

Formellement, l'élaboration n'introduit pas autre chose que des interprétations ou des reconstructions. Elle prolonge le travail, soit sur un tel problème et au cours de l'analyse, soit dans la perspective d'une terminaison plus ou moins rapprochée ou encore lointaine. C'est une épreuve de validité, l'occasion de confirmer ou d'infirmier, de préciser et de nuancer ; la trouvaille d'un mot "juste" peut tout changer (KRIS) ; elle laisse au patient le temps de cheminer dans les voies qui lui ont été ouvertes et de découvrir son propre chemin, ses propres solutions.

Le rôle de l'interprétation, de la reconstruction et de l'élaboration est donc non pas d'inculquer un savoir mais d'ouvrir la voie. L'interprétation au sens large n'agit pas d'une façon purement cognitive mais davantage par les réponses et les réactions qu'elle suscite. Et l'on peut se demander si elle est l'agent du changement ou si ce n'est pas un changement moins saisissable et moins formulable qui l'a rendue possible.

## VII. — Dégagement et changement

Si la fonction de l'interprétation est d'ouvrir de nouvelles voies au patient, c'est-à-dire, en définitive, de lever les obstacles qui entravent le développement du processus analytique et du changement individuel, peut-on pour autant concevoir les choses comme le remplacement de défenses plus coûteuses par des défenses moins coûteuses, ainsi que le fait FENICHEL. Certes, il est difficile et d'ailleurs contraire aux faits d'admettre l'idée d'un appareil psychique dépourvu de mécanismes de défense. Mais l'hypothèse formulée par FENICHEL rend-elle compte de ce qu'il apparaît de positif dans le changement individuel, au-delà de la défense du moi ?

A cet égard, j'ai été frappé de longue date par certaines idées ébauchées par E. BIBRING. Parmi les mécanismes d'aménagement des tensions du moi, BIBRING distingue des mécanismes de défense les mécanismes de dégageement *working off mechanisms* ; probablement, en allemand, *Abarbeitungsmechanismen* ; il en donne des exemples : le travail du deuil, la familiarisation avec les équivalents des situations traumatiques, la sublimation ; chacun de ces exemples semble discutable et BIBRING, à ma connaissance, n'a pas défini clairement le concept de dégageement ni entrepris une théorie du dégageement. C'est une question que j'ai abordée dans divers travaux, à propos surtout de la théorie psychanalytique de la conscience (LAGACHE, 1958 ; 1959).

Diverses idées sur l'issue de l'analyse montrent l'opportunité de chercher si quelque chose que nous appellerions dégageement n'est pas l'issue du changement individuel.

FREUD, à la fin du "Petit Hans" (1909 a), pose que le refoulement inconscient (*Verdrängung*) a été remplacé par la condamnation consciente (*Verurteilung*). Tout en caractérisant un moment conscient de l'analyse, on peut se

demander si la condamnation en question ne s'intègre pas dans le surmoi et ne devient pas comme telle l'agent d'une défense inconsciente.

FENICHEL place la sublimation parmi les mécanismes de défense ; il en fait "une défense réussie" (FENICHEL). Or, selon les vues freudiennes, la sublimation est incompatible avec la persistance de la défense (FREUD, 1914). Le concept de "défense réussie" reste au moins un peu obscur.

J'ai entendu parler de l'*acting out* comme agent de changements favorables. Certains changements de ce type ne sont qu'apparents ; par exemple, le passage d'un milieu conformiste à un milieu anti-conformiste peut changer le contenu de la conduite mais l'agent de cette conduite reste dépendant de son entourage ; le contenu de l'acte a changé, mais non sa structure formelle. D'autres formes d'*acting out* expriment l'effort du patient pour accomplir des actes qui lui font peur, un "forçage" dont le résultat est aléatoire ou passager et qui passe outre au conflit pour en éviter l'analyse ; dans les meilleurs cas, l'aiguïsement du conflit en aide la mise en lumière, comme dans les phobies (FREUD, 1918-9). De tels *acting out* ne sont pas des "actions vraies" (voir ci-dessous) ; le patient reste enfermé dans le "cercle vicieux" de positions contradictoires. D'une manière générale, on retrouve ici la confusion du concept d'*acting out* avec celui d'action alloplastique (FERENCZI, 1919 ; FREUD, 1924) ou extéroffective (CANNON, 1929 ; 1932), ayant pour sens de changer l'entourage matériellement ou symboliquement (communication).

La discussion de ces exemples montre la difficulté du patient à sortir d'un cercle vicieux dans lequel il est prisonnier et le caractère trop sommaire d'une théorie recourant à des concepts tels que "défense moins coûteuse" ou "défense réussie". Pour que le patient sorte de cette espèce de "dialectique tronquée", il faut un troisième terme, un *tertium quid* qui ne soit pas un *mezzo termine* mais fasse appel à sa capacité de créer, autrement dit, à une théorie du dégagement. Des exemples permettront de préciser le sens de ce concept.

Un bon exemple peut être tiré des vues de Melanie KLEIN sur la "réparation". Le cercle vicieux en question est celui de l'alternance entre une position dépressive d'une part et, de l'autre, des défenses pseudo maniaques et schizoïdes ; à la faveur de l'élaboration, le patient trouve une issue dans la réparation, c'est-à-dire dans tout ce que Melanie KLEIN entend par là (cf. SEGAL) et en particulier la "créativité" (KLEIN, 1937). Melanie KLEIN parle de "cercle vicieux", elle ne parle ni de dialectique tronquée ni de *tertium quid*. Mais quoi que l'on pense par ailleurs de ses vues génétiques et si la réparation peut avoir aussi une fonction défensive, elle est avant tout un dégagement, dont cette conjoncture fournit un bon exemple clinique et un bon modèle théorique.

L'oscillation si souvent sempiternelle entre l'identification au "moi idéal" et l'identification à l'idéal du moi est également un cercle vicieux dont le patient ne sort que par le dégagement d'un "moi" relativement autonome (LAGACHE, 1958; 1964 a).

Si l'on veut donner un sens à la sublimation, c'est également en la considérant comme une issue au cercle vicieux entre le désir inconscient et la défense inconsciente ; si elle trouve dans le fantasme inconscient une incitation et/ou une

résonance, sa fonction majeure n'est pas de l'exprimer en le masquant, mais de s'en dégager en le symbolisant dans les rapports objectifs et rationnels qui existent entre le sujet et le monde (LAGACHE, 1961-2 ; 1963).

Il est peut-être difficile d'en distinguer l'"action vraie" qui se distingue aussi de l'acting *out* en ce qu'elle correspond aux rapports objectifs et rationnels du sujet et du monde. Elle combine des opérations "extérofectives" modifiant les choses ou les esprits (communication), mais aussi des actions "intérofectives", soit dans l'activité inconsciente, préconsciente et consciente de la pensée, soit les ressources énergétiques et les techniques du corps.

Ce n'est cependant que par des artifices qu'on parvient à isoler l'action vraie, soit les artifices de l'agent qui écarte les affects et les pensées parasites (*age quod agis*), soit les artifices du chercheur qui ne considère qu'un champ objectal et temporel limité. Plus on élargit ce champ, plus l'irrationnel intervient, l'irrationnel, c'est-à-dire le désir et le fantasme inconscients. La "décision" serait inutile si la délibération, c'est-à-dire le calcul raisonné des buts, des moyens et des effets, était concluante ; positive ou négative, la décision introduit un "plus" (FREUD 1900 ; 1920 *b* ; 1921 *b*). L'existence d'un chacun, non seulement l'existence "exceptionnelle" mais l'existence la plus plate, est-elle une "névrose de destinée" ?

Le concept de dégagement correspond donc à un accomplissement des possibilités du sujet dont la résolution du conflit défensif serait la condition nécessaire mais non suffisante. Nouvelle manière de vivre, nouvelle manière d'aborder des buts et des objets anciens, investissement de buts et d'objets nouveaux, tout cela est l'œuvre de la "créativité" du patient, de son regain de vitalité et de conscience, non sans s'étayer sur des structures qui se perdent dans la nuit des temps, structures indestructibles ranimées et activées par le transfert ; on peut comparer le dégagement au "new beginning" de BALINT. Mais la créativité manifeste de l'analysé ne fait pas mouvement sans la créativité silencieuse de ce réveilleur qu'est le psychanalyste, ainsi que la mère veille sur les premiers pas de son enfant (KHAN, 1962).

### **VIII. — Résistance au changement.**

La résistance au changement ne se limite pas à la compulsion de répétition dont la forme restitutive, d'ailleurs, est un facteur dynamique, c'est-à-dire de réactivation du conflit latent. Elle réside dans la stabilité relative des structures (MILLER), c'est-à-dire ce que l'on appelle plus couramment la rigidité structurale. Plus ou moins partielle ou globale, une structure est génétiquement le reliquat d'un conflit parfois résolu et beaucoup plus souvent non résolu. Sa stabilité ne permet que des répétitions transférentielles automatiques, c'est-à-dire ce que j'ai appelé des transferts, ou une névrose de transfert rebelle, qui se bloque sur des fixations à une position régressive ou mieux à une articulation de positions régressives.

L'appréciation de la stabilité structurale n'est pas impossible, mais le plus souvent difficile à l'étape des entretiens préliminaires. Les débuts de l'analyse permettent un jugement plus étoffé de l'attitude du patient par rapport à l'analyse, de l'investissement de l'analyse, c'est-à-dire d'un engagement qui seul est de nature à permettre que le processus analytique débouche sur un dégagement.

Il est difficile de proposer une classification raisonnée des attitudes par rapport à l'analyse, ici des attitudes qui laissent présager une analyse laborieuse ou inefficace. C'est pourquoi je me limiterai à des exemples un peu pêle-mêle, sans épuiser la question, et j'essaierai d'en dégager certains facteurs communs.

1. L'analyse est entreprise par opportunité ou sous la pression de tierces personnes.
2. Les structures du patient sont trop renforcées par les bénéfices primaire et secondaire de la "névrose".
3. L'assiduité et la ponctualité du patient le leurrent et masquent l'attente passive de l'intervention miraculeuse du thérapeute.
4. Etre en analyse est en soi-même et par soi-même une satisfaction telle que le besoin "d'être analysé" n'est pas ressenti.
5. L'analyse est entreprise avec des réserves tacites, comme la résolution de ne pas "tout dire" ou de ne pas changer sur certains points.
6. Le patient a peur que l'analyse ne le change ou ne compromette son bel équilibre, dans certains cas son imagination créatrice.
7. L'analyse est une partie dans laquelle l'analysé montrera à l'analyste parfois transformé en patient qu'il lui est supérieur.

Je le répète : ce ne sont là que des exemples, mais leur examen respectif et leur rapprochement montrent que le non-engagement semble toujours motivé par la protection ou l'exaltation du moi. Les mêmes facteurs semblent responsables de la "névrose de transfert rebelle" : ou bien une régression s'accomplit niais sous une forme automatique et répétitive, le processus analytique est bloqué sur une ou des fixations ; ou bien la régression transférentielle est apparemment plus dynamique, plus conflictuelle, mais l'alternance répétitive entre des positions antagonistes fonctionne elle-même comme une fixation ; mieux : elle est elle-même une fixation à une étape non résolutive du conflit latent. Ici encore, je recourrais d'abord à quelques exemples.

1. D'emblée ou très vite se constitue un état d'angoisse, d'inhibition et de silence, lequel, selon mes vues, requiert sans tarder des amendements.
2. Le patient appréhende les séances, celles-ci sont pénibles ; il ne parvient pas à reconnaître sa position masochique, même lorsque les satisfactions souvent narcissiques qu'il en tire sont correctement interprétées.
3. La disparition rapide des symptômes, au regard du patient. rend inutile la continuation de l'analyse il décide de l'interrompre, et l'intervention du thérapeute ne parvient pas toujours à empêcher ce type *d'acting out*.
4. Un événement extérieur, une décision impulsive concernant la vie privée ou la vie professionnelle du patient apportent à ses yeux ce qu'il attendait de l'analyse : il peut ne pas l'interrompre, mais elle reste hypothéquée par des décisions irréversibles : encore *l'acting out*.
5. Le patient s'installe dans l'analyse. Dans des cas rares, il ne s'y passe rien.

6. Le processus analytique est bloqué par l'angoisse, l'inhibition et le silence, après un temps plus ou moins long d'analyse. De diverses manières, les interprétations sont inefficaces. Il arrive encore que le patient interrompe l'analyse, en rationalisant sa décision, souvent en demandant à reprendre l'analyse plus tard.

7. La peur de changer est induite par la peur de perdre les résultats acquis ; la peur de perdre le bénéfice secondaire de la cure, c'est-à-dire les changements ressentis comme favorables dans la vie courante, renforce la peur de perdre le bénéfice primaire de la névrose.

8. Distorsion et mésusage de l'analyse : l'analyste joue malgré lui le rôle d'un confident discret et bienveillant.

9. Le patient ne peut admettre ce qu'il considère comme un "échange inégal", l'asymétrie de la relation analytique ; il persiste à revendiquer une relation égalitaire, voire une position de supériorité.

Dans tous les cas, des changements partiels peuvent être obtenus : l'atténuation de certaines défenses, voire des dégagements ; mais la prolongation de l'analyse et l'élaboration sont stériles : "analyse non terminable" (FREUD, 1937 *a*).

De même qu'au début de l'analyse, la résistance au changement, dans la névrose de transfert rebelle, réside dans des positions narcissiques qui limitent l'élaboration des conflits défensifs et les possibilités de dégagement. Ce qui pose un problème théorique : comme la répétition, le narcissisme est pour le processus analytique la meilleure et la pire des choses ; mais de même qu'on a distingué la répétition automatique et la répétition restitutive, de même il y a narcissisme et narcissisme ; en d'autres termes, il faut distinguer différentes positions narcissiques (KOHUT).

## IX. — Théorie du changement

Une métapsychologie du changement éviterait mal de donner la première place au point de vue structural, sans négliger pour autant les points de vue dynamique, économique et génétique. On a vu dans les structures les reliquats durables de conflits non résolus, structures dont l'instabilité relative permet la résurgence des conflits dans la névrose de transfert ; l'interprétation et l'élaboration des défenses ouvrent la voie au dégagement et à des dégagements nouveaux ; en d'autres termes, dans l'étude du changement, il est commode d'envisager le processus analytique comme une alternance de déstructurations et de restructurations. C'est pourquoi le point de vue structural semble le plus propre à guider l'esquisse d'une théorie du changement. Pour la commodité de l'exposé, avant d'aborder les changements intersystémiques seuls à offrir une vue d'ensemble, on parlera des changements intrasystémiques, c'est-à-dire propres aux substructures de l'appareil psychique, du ça d'abord, dont on sait mal s'il change et comment, du surmoi et du moi ensuite, dont les changements plus apparents ont été souvent décrits.

Le poids de la compulsion de répétition pousse à considérer les structures et les processus du ça comme strictement répétitifs, mis à part les changements pulsionnels déterminés par la maturation et le vieillissement. Pourtant, l'introduction de la théorie de la répétition n'a pas amené FREUD à renier des vues antérieures sur les structures fantasmatiques et mnésiques inconscientes : "Le refoulement

n'empêche pas le représentant de la pulsion de continuer d'exister dans l'inconscient, de s'organiser davantage, d'extérioriser des dérivés et d'établir des connexions. En fait, le refoulement ne contrarie la relation du représentant de la pulsion qu'avec un système psychique, savoir le système conscient" (FREUD, 1915). Le changement le plus apparent est ainsi la "prise de conscience" du désir et du fantasme inconscients, reconnaissance dont le chemin va de la surprise, voire de l'indignation, à la familiarité ; qu'il soit bien précisé que, dans sa forme et son contenu, la "prise de conscience" est nécessairement autre chose que le représentant de la pulsion ; il vaut mieux ne pas dire que "la fantaisie inconsciente est devenue fantaisie consciente" sans ajouter que le passage de l'une à l'autre n'est pas un déménagement du système inconscient au système conscient ; la "prise de conscience" est autre chose que le "représentant de la pulsion" et l'émergence de l'une n'est pas l'abolition de l'autre. Un autre changement, qui ne peut guère être décrit qu'en termes économiques, est intérieur au système du ça ; c'est, au cours du processus analytique, le fait que l'investissement inconscient se déplace de certaines structures fantasmatiques et mnésiques sur d'autres structures fantasmatiques et mnésiques ; ce processus se manifeste notamment dans la thématique des rêves, dans la teneur des imagos parentales, dans les versions successives que présente le souvenir des mêmes événements.

Les changements du système du surmoi sont bien plus souvent abordés. On peut considérer comme une vue courante, peut-être classique, que le sadisme du surmoi est diminué par la relation analytique et l'identification introjective à l'analyste tel que le patient le perçoit, le sent et le fantasie . Cette façon de voir soulève diverses remarques.

Tout d'abord il ne me paraît pas complet de parler d'une façon unilatérale du sadisme du surmoi. En fait, il s'agit d'un sado-masochisme investi dans le couple surmoi-idéal du moi, issu de l'introjection de la relation parent-enfant, revécu dans la relation analytique par l'identification projective de l'analyste au surmoi.

Ensuite, selon des vues non moins courantes, l'interprétation de la névrose de transfert, les observations, les affects et le jugement du patient lui permettent de passer d'une représentation plus fantasmatique de l'analyste à une représentation plus proche de la réalité ; il ne se saisit plus lui-même comme l'enfant soumis d'un analyste fantasié comme le diable ou le Bon Dieu ; il s'acheminerait ainsi vers une relation objective d'égal à égal, de sujet à sujet, ou de sujet de la connaissance à sujet de la connaissance.

Cette conception "réaliste" n'est pas sans arguments. On a expliqué en quel sens l'aménagement de l'analyse, par la règle fondamentale notamment, comportait une dimension rationnelle. La chose est encore plus évidente à propos de l'interprétation ; en tant que telle, quelles que soient ses origines et ses suites, l'interprétation se présente comme une proposition logique étayée sur le discours du patient et l'incitant à une réflexion rétrospective sur ses dires, tout en laissant la voie ouverte aux "associations d'idées libres". Pendant ce temps bref, l'interprétation peut se concevoir comme une "excursion" dans le monde de la raison, une rencontre d'égaux dans "la communauté intersubjective des esprits", et elle est effectivement un tertium quid permettant au patient de se dégager des entremêlements de la fantasmatique et de l'opinion". Une telle formulation demande cependant à être précisée et nuancée.



En fait, le temps de l'interprétation n'élimine pas l'assise que la relation analytique trouve dans la relation parent-enfant ; *mutatis-mutandis*, c'est comme lorsqu'un parent "parle raison" à son enfant. Si attentif que soit le psychanalyste à respecter la liberté du patient, même enfant, le psychanalyste reste au moins "un maître à penser". Le "sens de la réalité" avait été inculqué par l'éducation, l'opinion, les préjugés (LAGACHE, 1961) ; originairement, il est une fonction du surmoi, comme FREUD l'a admis passagèrement (1921 *a*) ; il reste l'enjeu d'une conquête que le moi devra non seulement faire, mais refaire ; des identifications projectives et introjectives au psychanalyste acheminent le patient vers la découverte d'une vérité toujours plus lointaine, d'une vérité qu'il ne peut trouver dans la littérature psychanalytique mais qui est inscrite dans le grand livre de sa vie : de sa vérité.

Pour bien des logiciens, le concept de vérité exclut toute implication extra-intellectuelle et subjective. Cependant, la vérité est une valeur, non seulement une valeur cognitive mais une valeur éthique. L'espoir en la vérité, en une vérité qui à l'horizon émerge de la nuit des temps, a remplacé l'espoir dans les parents ; l'espoir en l'analyste porte tout cela. *Die Wahrheit ist das Kind der Zeit*, "La vérité est l'Enfant du Temps" (BRECHT).

C'est sur les changements du système du moi que la littérature s'est le plus étendue ; la chose se comprend du fait que le moi n'est pas seulement l'agent des appareils de perception-conscience et d'exécution, mais encore le système sur lequel se projette l'ensemble des formations inconscientes, par exemple sous les espèces du caractère ; on touche par là aux changements intersystémiques sur lesquels je reviendrai.

Intrinsèquement, le changement majeur du moi est la réduction du clivage du moi conscient et du moi inconscient (FREUD, 1938) et l'intégration consciente au moins partielle de l'appareil défensif ; le résultat ressemble à l'intégration des désirs et fantasmes inconscients, mais le mécanisme habituellement décrit (A. FREUD) est différent ; tandis que les désirs inconscients étaient étrangers au moi, les mécanismes de défense font corps avec lui ; le problème est, non de se familiariser, mais de prendre de la distance. Cette réintégration n'est par ailleurs que relative : l'interprétation d'une opération défensive, sa reconnaissance par le patient, ne suffisent pas à faire disparaître le mécanisme de défense ; tel mode de défense, interprété et compris, ne laisse pas de prendre le patient par surprise ; même s'il est devenu plus prompt à s'en apercevoir de lui-même, la connaissance n'a pas tué l'existence, et c'est un domaine dans lequel une longue élaboration est le plus souvent nécessaire. Par ailleurs, la possession d'un appareil défensif reste un attribut permanent du moi, et même dans les cas de régression profonde il est probable que la défense du moi continue d'agir mais par des opérations très primitives ; le tableau clinique n'est sans doute jamais tout à fait celui d'un étalement du processus primaire en fictions fantasmatiques et en *acting out*.

Du point de vue dynamique, la réintégration relative de l'appareil défensif a pour effet soit l'atténuation des affects pénibles, en particulier de l'angoisse, de la peur, de la honte et de la culpabilité, affects qui, sous une forme réduite et potentielle, motivaient les opérations défensives, soit une plus grande tolérance à leur endroit ; l'une et l'autre éventualités favorisent l'ouverture de la conscience à des idées déplaisantes (FREUD, 1900, VII) et à des idées nouvelles (LAGACHE, 1959 ; 1964 b), c'est-à-dire à leur "surinvestissement" conscient (FREUD, 1900).

Ce sont là des changements économiques. En effet, l'énergie psychique investie dans l'appareil défensif, en particulier le retournement de l'agressivité contre le moi, est récupérée au profit de ses fonctions relativement autonomes ; plus ouvertes aux représentations refoulées, la conscience et l'action sont en même temps moins infiltrées par elles ; le sentiment d'une plus grande liberté intérieure, le plus grand plaisir à vivre s'accompagnent d'une plus grande disposition aux activités adaptatives et aux entreprises créatrices. C'est là un aspect du "renforcement du moi", bien difficile à séparer des changements intersystémiques.

On l'a déjà dit, et l'exposé des changements intrasystémiques le confirme : ils n'ont pu être décrits sans faire intervenir les changements intersystémiques, et c'est là que se trouve la clef d'une théorie du changement individuel au cours du processus analytique. Vue on ne peut plus classique : "*Wo Es war, soll Ich werden*" ; littéralement : "Là où Ça était doit Je revenir", ou même "naître" (FREUD, 1932). Dans le même texte, FREUD revient sur la dépendance du moi par rapport au monde extérieur, au surmoi et au ça, comme il l'avait fait avec plus d'abondance et peut-être de force dans le Ve chapitre de *Le moi et le ça* : "Les états de dépendance du moi" (FREUD, 1923). Il apparaît donc bien que dans le processus analytique, la tâche du moi est de se libérer des ces "trois maîtres sévères" (*drei gestrenge Herren* — FREUD 1932-6 — pourrait aussi vouloir dire "trois puissants seigneurs"), c'est-à-dire de conquérir une "autonomie relative" par rapport aux sollicitations et aux retenues inconscientes, sans doute encore de s'affirmer dans des engagements nouveaux, s'il est vrai qu'on ne détruit que ce qu'on remplace (A. COMTE), ce qui veut dire que le contre-investissement d'orientations ou de méthodes nouvelles doit intervenir pour compléter et consolider la réduction des investissements anciens ; en d'autres termes, le sujet ne peut éviter de s'engager et de s'aliéner, au moins sous des formes plus heureuses, plus efficaces, plus vraies.

Une telle conception du devenir psychanalytique rencontre une difficulté dans la conception du devenir individuel préalable, nommément de la conception freudienne de la genèse de l'appareil psychique. Très schématiquement, FREUD voit dans le moi une différenciation du ça à la faveur des réceptions sensorielles, et, dans le surmoi, une différenciation du moi au contact d'un secteur particulier de l'entourage, les parents et leurs substituts ou équivalents fonctionnels (FREUD, 1914 ; 1923). Or, 1° il me paraît difficile de nier la préfiguration du couple surmoi-idéal du moi dans les attentes du groupe social et des parents, attentes antérieures à la conception et à la naissance (LAGACHE 1958 ; 1960 ; 1964 a ; 1965) ; 2° si le ça n'est pas purement biologique et comporte des orientations déterminées par la structure, la maturation et le fonctionnement du corps, des structures fantasmatiques originaires, ces structures ne s'effectuent, ne prennent corps qu'à la faveur de réceptions sensorielles ; 3° la précocité du moi est à mes yeux une thèse plus que défendable, pour autant qu'on la limite à une présence latente dans les choix et les aversions originaires, dans les premières relations d'objet, alors qu'un intellectualisme et un idéalisme impénitents empêchent beaucoup de théoriciens même psychanalystes de l'admettre et créent ainsi le faux problème de découvrir quand fixer la naissance du moi ; l'idée d'une *différenciation primaire* me paraît préférable à celle d'une *indifférenciation primaire* ; la sélectivité, la capacité d'approche et d'aversion, est d'apparition précoce ; c'est dans les opérations de choix que le moi commence, bien sûr sous l'emprise du ça, et du surmoi représenté dans le monde "extérieur", et le choix restera le seul caractère commun aux fonctions disparates attribuées au moi dans un appareil psychique développé (LAGACHE,

1958 : 1 964 b). Pour les mêmes raisons on ne peut-être que réservé sur l'autonomie originaire de fonctions non-conflictuelles du moi (HARTMANN, 1939, 1964) : certes; les appareils de la perception et de l'exécution ne peuvent être rattachés qu'au moi, mais ils restent longtemps sous l'emprise du ça, du surmoi intériorisé ou représenté dans l'entourage, même lorsque le moi a été *clairement* opposé au non-moi, c'est-à-dire vers la fin de la troisième année, mais non, pour autant, dégagé des fantasmes identificatoires de la projection et de l'introjection.

L'autonomie du moi est une conquête faite sur le ça, le surmoi et le monde extérieur. Cette conquête est tardive, relative, labile, toujours remise en question. Si "Où Ça était doit Je devenir", "C'est une tâche de la culture, un peu comme l'assèchement du Zuyderzée" (FREUD, 1932-6).

## X. — Sur les limites du changement

La sagesse et l'humour sont aussi des enfants du temps ; les réserves sceptiques de FREUD devaient s'exprimer amplement quelques années plus tard (1937/a). On peut en rapprocher une boutade de Hans SACHS : l'analyse ne fait que gratter la surface de l'écorce cérébrale. Et en effet, l'étude approfondie d'une personnalité est une tâche infinie (JASPERS ; STERN) ; il en est de même de l'investigation psychanalytique en son essence une terminaison objectivement et techniquement fondée est une décision d'ordre pratique et en quelque mesure un pari.

Certes, le processus de changement n'est pas arrêté par la terminaison de l'analyse. Bien des spécialistes du transfert pensent que sa liquidation finale n'est pas observable, qu'elle s'accomplit en dehors de l'analyse et après sa terminaison (MACALPINE). L'analyse se prolonge dans l'auto-analyse, non seulement du temps de l'analyse mais après sa terminaison ; il arrive, lorsqu'une analyse a été suspendue pour des raisons pratiques ou parfois techniques, qu'elle se prolonge ou reprenne sous la forme d'une élaboration personnelle et solitaire digne d'admiration. Et si l'analyse est parvenue à un dégagement, ce dégagement se prolonge dans des engagements durables ou nouveaux.

Cependant, le processus analytique finit par s'amortir. L'ex-patient perd au moins en partie la familiarité qu'il avait acquise avec ses retenues et ses sollicitations inconscientes. C'est là non seulement un effet de la terminaison de l'analyse, mais un effet que l'on peut observer après une suspension un peu longue, de quelques semaines, voire de quelques jours ; on raconte que jadis, du temps que l'on analysait tous les jours sauf le dimanche (parfois même le dimanche), les psychanalystes s'entretenaient gravement dans les Congrès "des résistances du lundi" ; nous connaissons encore les "résistances du week-end".

L'amortissement du processus analytique conduit à s'interroger sur la durée et la solidité des changements qu'il a permis. La garantie des changements de la pensée et de l'action n'est pas autre chose que leur étayage sur le remaniement structural, avec les effets dynamiques et économiques qui s'y rattachent. La contre-épreuve est apportée par la fragilité des changements qui ne sont pas dans ce cas il arrive que le passage d'un milieu conformiste à un milieu non- ou anti-conformiste modifie le contenu et l'extérieur de la conduite, mais elle reste soumise à la pression et à l'attente des autres ; ou bien le patient se force à adopter la

conduite qu'il redoute, dont il pense qu'elle serait plus "normale" et que l'analyste l'attend. Ces changements ne sont donc pas des changements "vrais", c'est-à-dire des changements entés sur les rapports objectifs et rationnels du sujet avec le monde et avec lui-même, éventualité qui, pas plus que l'imagination créatrice ou la sublimation, n'exclut l'intervention de ferments fantasmatiques. Une implantation plus efficace et plus heureuse est cependant autre chose qu'un "*acting out*" dont la réalité perceptive et l'efficacité pratique masquent les mouvements inconscients du désir et de la fantaisie. Cependant, les pseudo-changements mis à part, plus on élargit le champ de l'observation et de la réflexion et plus on s'approche du cours de la vie et des grandes options qui l'orientent et l'infléchissent, plus il devient difficile d'en rendre un compte rationnel et de ne pas faire place à des facteurs inconscients ; les déterminants du "plan de vie", du "projet existentiel", du choix de la profession se perdent le plus souvent dans la nuit des temps ; l'investigation psychanalytique tâtonne et soupçonne plus qu'elle ne découvre et prouve ; la chose est criante lorsqu'on cherche à comprendre le destin de certains personnages de l'histoire : sont-ce seulement les dons et les "circonstances favorables" qui ont conduit Napoléon Bonaparte si loin, trop loin ? Est-ce un pied bot qui a fait un Talleyrand, un bras trop court, un Guillaume II de Hohenzollern ? Le mystère n'est pas moindre devant la banalité d'existences plus communes. Et en effet, la décision qui fait prendre à la vie tel ou tel cours ne se réduit pas à une comptabilité des "pour" et des "contre" ; si l'appréciation des effets proches ou éloignés de la conduite suffisait à rendre compte des décisions graves et irréversibles, le processus de la décision serait d'ordre rationnel et technique, il n'y aurait pas de décision à prendre ; la décision n'est pas seulement un choix mais un parti et un pari ; elle réclame quelque chose de plus que le calcul des fins et des moyens ; FREUD lui-même l'a dit : les grandes décisions de la vie procèdent beaucoup moins d'une délibération consciente que de motivations inconscientes (FREUD, 1900 ; 1920 *b* ; 1921 *b*). S'il est recommandé à celui qui entreprend de se faire analyser d'éviter les décisions majeures et irréversibles, l'avancement et la terminaison de l'analyse rendront sans doute de telles décisions plus sages, ils ne feront pas qu'elles deviennent purement rationnelles ; et la rationalisation outrée de la vie nous semble en ôter toute poésie, bien qu'elle soit elle-même de l'ordre du fantastique ; la vie ne parvient pas à devenir un enchaînement raisonné d'équations de logique symbolique.

Les remaniements inter- et intrasystémiques qui se projettent sur la vie de relation du "moi conscient" sont en effet limités. Si l'on voit s'amortir la pression que la structure surmoi idéal du moi exerce sur l'appareil défensif du moi inconscient, les modifications propres au ça ont semblé se réduire à des modifications économiques, à des libérations et des déplacements énergétiques. On a souvent formulé ce changement en termes de pulsions, comme si la pulsion était un être abstrait et n'était pas toujours, même dans ses formes originaires, liée à la représentation et à l'affect ; la théorie fantasme le retour à un état de nature lui-même fantasmatique, retour par lequel la pulsion, désinvestissant des buts et des objets intempestifs, flotte en suspens dans l'attente d'investissements nouveaux et opportuns. Cette fable métapsychologique prend à la lettre l'introspection du patient et transforme une espèce de perplexité vécue en processus ; en fait, il ne s'agit que d'un temps où le représentant affectif de la pulsion, le "quantum d'affect", est scindé de son "représentant-représentation", comme il arrive si souvent à l'angoisse, ce qu'a fait dire à des phénoménologues que l'angoisse était "angoisse de rien", c'est-à-dire une "conscience" sans "intentionnalité". En fait, on a des raisons

de soupçonner la "reconversion" de s'étayer sur le renforcement de structures anciennes (par exemple la relation mère-enfant, souvent exprimée par des fictions émouvantes de nouvelle naissance), mais souvent latentes dans la mesure où leurs effets positifs n'entravent pas le processus analytique mais l'animent et le soutiennent : ce sont là des dimensions généralement méconnues de ce que STONE appelle "transfert primaire" ; méconnues parce que, ne gênant pas, elles ne se manifestent guère d'une manière spécifique et, au surplus, il pourrait être plus nuisible qu'efficace d'intervenir à leur propos. Ainsi, les processus de déstructuration et de restructuration sont limités par la stabilité de certaines structures, soit parce qu'elles ne peuvent être démantelées, soit parce qu'elles n'ont pas à l'être, et par le fait que dans le dégagement, la "reconversion" elle-même s'étaye — ou s'étayerait — sur des structures très anciennes.

Au cours du processus analytique, l'engagement, le dégagement, la reconversion impliquent ainsi une étroite union du vivre et du mourir. En termes de pulsions de vie et pulsions de mort, le changement peut être décrit en deux temps. D'une part, il suppose le désinvestissement des structures défensives et l'amortissement des opérations défensives qui en procèdent ; or l'appareil défensif va contre le vivre ; si l'énergie dont il use est une agressivité qui ne s'avoue pas et se retourne contre le sujet, si l'opération défensive est une mise en sommeil ou une mortification du désir, on peut dire que les structures défensives installent la mort dans la vie et la sclérose du passé dans le mouvement du devenir. D'autre part, les aspects positifs du changement supposent la réunion des pulsions de mort aux pulsions de vie : vivre pleinement n'implique pas seulement la défense de la vie, mais l'acceptation de tensions élevées et de risques calculés, l'acceptation du risque ultime ; vivre pleinement implique l'ouverture à la mort, l'union des pulsions de vie et des pulsions de mort (LAGACHE, 1960).

En quelque langage qu'on la formule — économique, structural, génétique — la théorie du changement individuel au cours du processus analytique ne peut donc se présenter comme une création *ex nihilo* ; le fantasme de Pygmalion ne laisse pas d'être fréquent : l'analysé désire alors devenir le fruit de l'art et de la pensée de l'analyste, et il arrive que l'analyse se complaise en l'évocation de ses créations :

"Mes petits sont mignons,  
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons."  
La Fontaine, *L'aigle et le hibou*.

Mais on n'a jamais vu Aphrodite donner la vie à la statue dont Pygmalion s'était épris. Le problème est comparable à celui de l'imagination créatrice, dont on a dit et dit encore qu'elle ne fait que déstructurer et restructurer des éléments préexistants : BERGSON voit dans les diverses productions du philosophe les avatars d'une seule et même "intuition" fondamentale. Si l'analyse ne crée rien, on peut trouver là un argument pour nier que le processus analytique puisse s'accompagner ou se suivre d'un changement individuel : l'analyse n'a fait qu'actualiser ce qu'il était en puissance ; l'analyse a été ce qu'il en a fait, et, "là où il n'y a rien, le Roi perd ses droits". Mais actualiser ses possibilités ressemble beaucoup à une métamorphose. La différence avec la métamorphose morphologique et fonctionnelle réside dans le rôle que jouent dans le changement individuel au cours de l'analyse les jeux conjugués de l'imagination créatrice et de l'analysé et de l'analyste ; s'il s'agit de réveiller un

dormeur, et pas seulement ce qu'il vaudrait mieux laisser dormir, il faut que l'analyste soit lui-même éveillé (KHAN).

*"Werde, der du bist", "Deviens qui tu es."* Cette devise de sa vie revient clans bien des pages de NIETZSCHE. Peut-être a-t-il empruntée à Pindare : *"Γένοι οίος ἔσοι "* Peut-être FREUD y a-t-il pensé en écrivant : *"Wo Es war, soll Ich werden"*.

## REFERENCES

- BALINT, M. (1930-52) — *Primo, Love and Psycho-Analytic Technique*. The Hogarth Press, London, 1952, 288 p. ; Tavistock Publications, London, IX + 307 p. (New and enlarged edition), 1965.
- BERGSON, H. (1903) — *Introduction à la métaphysique*. *Revue de métaphysique et de morale*, janvier 1903, 11<sup>e</sup> année, n° 1, 1-36.
- BIBRING, Ed. (1943) — *The Conception of the Repetition Compulsion*. *The Psychoan. Quart.*, 1943, XII : 486-519 ; tr. fr., M. Dongier, document ronéotypé de la Soc. Fr. de Psychan., 1960.
- BRECHT, B. (1938) — *Leben des Galilei*. Berlin, Suhrkamp, 1966, 131 p.
- CANNON, W. B. (1929) — *Organization for Physiological Homeostasis*. *Physiological Review*, July, 1929, IX, n°3.
- CANNON, W. B. (1932) — *The Wisdom of the Body*. Norton, New York, 1932 ; tr. fr., *Nouvelle Revue Critique*, Paris, 1946, 269 p.
- FENICHEL, O. (1945) — *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*, Norton and Co., New York, 1945, X + 703 p. ; tr. fr., P.U.F., Paris, 1953, 835 p. (2 vol.).
- FERENCZI, S. (1919) — *The Phenomena of Hysterical Materialization*. *Further Contributions to the Theory and Technique of Psycho-Analysis*, 97 (cf. Freud, 1924).
- FREUD, A. (1936) — *Das Ich und die Abwehrmechanismen*. Kindler und Schiermeyer Verlag, München 1964, 141 p. ; tr. angl., The Hogarth Press, London, 1946 ; tr. fr., P.U.F., Paris, 1949 ; 1967.
- FREUD, S. (1900) — *Die Traumdeutung*. G.W., II-III, XV + 642 ; S.E., IV, 338 p. et V, 339-625 ; tr. fr., P.U.F., Paris, 1967, 573 p.
- FREUD, S. (1909a) — *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*. C.W., VII, 243-377 ; S.E., X, 5-149 ; tr. fr., *Cinq Psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1967, 93-198.
- FREUD, S. (1909b) — *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*. G.W., VII, 381-463 ; S.E., X, 153-249 ; tr. fr., *Cinq Psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1967, 199-261.
- FREUD, S. (1910) — *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie*. G.W., VIII, 104-15 (105) ; S.E., XI, 141-51 (141-2) ; tr. fr., *De la technique psychanalytique*, P.U.F., Paris, 1953, 23-34 (24).
- FREUD, S. (1914) — *Zur Einführung des Narzissmus*. G. W., X, 138-70 ; S.E., XIV, 73-102 ; tr. fr., J. Laplanche, pour le Laboratoire de Psychologie Pathologique, ronéo, 29 p. (publ. non commerciale).

- FREUD, S. (1915) — Die Verdrängung. G.W., X, 248-61 ; S. E., XIV, 146-58 ; tr. fr., Métapsychologie, Gallimard, Paris, 1952, 67-90 (72-3).
- FREUD, S. (1918-9) — Wege der psychoanalytischen Therapie. G.W., XII, 183-94 ; S.E., XVII, 159-68 ; tr. fr., De la technique psychanalytique, P.U.F., Paris, 1953, 131-41.
- FREUD, S. (1920a) Jenseits des Lustprinzips. G. W., XIII, 3-69 ; S.E., XVIII, 7-64 ; tr. fr., J. Laplanche et J.-B. Pontalis, pour le Laboratoire de Psychologie Pathologique, ronéo, 61 p. (publ. non commerciale) ; in Essais de psychanalyse, Payot, Paris, 1951, 5-75.
- FREUD, S. (1920b) Zur Vorgeschichte der analytischen Technik. G.W., XII, 309-12 ; S.E., XVIII, 263-65.
- FREUD, S. (1921a) — Massenpsychologie und Ich-Analyse. G.W., XIII, 73-161. S. E., XVIII, 65-143 ; tr. fr., Essais de Psychanalyse, Payot, Paris, 1936 ; 1951 (76-152) ; édit. à part, 1950.
- FREUD, S. (1921b) — Geleitwort zu J. VARENDONCK "über das vorbewusste phantasierende Denken". G. W., XIII, 439-40 ; S. E., XVIII, 271-2.
- FREUD, S. (1923) — Das Ich und das Es. G. W. , XIII, 237-89 ; S. E. , XIX, 12-66 ; tr. fr., Essais de psychanalyse, Payot, Paris, 1951, 163-218.
- FREUD, S. (1924) — Der Realitätsverlust bei Neurose und Psychose. G. W., XIII, 363-68 (366) ; S. E. , XIX, 183-7 (185), cf Ferenczi, 1919.
- FREUD, S. (1932-6) Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse. G. W., XV, 197 ; S. E., XXIII, 3-182 ; tr. fr., Gallimard, Paris, 1936, 248 p.
- FREUD, S. (1937a) — Die endliche und die unendliche Analyse. G. W., XVI, 59-99 ; S. E., XXIII, 216-53 ; tr. fr., R. Fr. Pse, 1959, XI, 1, 3-38.
- FREUD, S. (1937b) Konstruktionen in der Analyse. G. W., XVI, 43-56 ; S. E. , XXIII, 257-69 ; tr. fr., E. Ribeiro Hawelka et U. Huber, revue par J. Laplanche, pour le Laboratoire de Psych. Path, ronéo, 13 p., 1966 (publ. non commerciale).
- FREUD, S. (1938) — Die Ichspaltung im Abwehrvorgang. G. W., XVII, 59-62 ; S. E., XXIII, 273-8.
- GLOVER, Ed. (1955) — The Technique of Psycho-Analysis, Baillière, Tindall and Cox, London, 1955, X + 404 p. Technique de la psychanalyse, tr. fr., P.U.F., Paris, 1958, VIII + 484 p.
- HARTMANN, H. (1939) — Ich-Psychologie und Anpassungsproblem. Int. Z. für Psychoanal., 1939, 24, 62-135 ; Ego Psychology and the Problem of Adaptation, Int. Univ. Press, New York, 1958, 121 p.
- HARTMANN, H. (1964) — Essays on Ego Psychology, Selected Problems in Psychoanalytic Theory. Int. Univ. Press, New York, 1964, XV + 492 p.
- ISAACS, S. (1959) — Criteria for Interpretation. I. J. P., 1939, XX, 148-60.
- JASPERS, K. (1913) — Allgemeine Psychopathologie. Springer, Berlin und Heidelberg, 1946, XV + 748 p. (4<sup>e</sup> Auflage). Psychologie Générale, tr. fr., Alcan, Paris, 1933, VIII + 633 p.
- KHAN, M. Masud R. (1962) — Dream Psychology and the Evolution of the Psycho-Analytic Situation. I. J. P., 1962, XLIII, 21-31.
- KLEIN, M.; and RIVIERE, J. (1937) — Love, Hate and Reparation. Psycho-Analytical Epitomes, n° 2, Hogarth Press, London, 1937, 119 p.
- KLINEBERG, O., et STOETZEL, J. (1965) — Structures des organisations et processus de changement. Psychologie Sociale, Textes fondamentaux anglais et américains. Choisis, traduits et commentés par André Levy. Dunod, Paris, 1965, XIV + 565 p.



- KOHUT, H. (1966) — Forms and Transformation of Narcissism. *J. Am. Psychoan. Ass.*, 1966, XIV, 2, 243-72.
- KRIS, E. (1948) — Ego Psychology and Interpretation in Psychoanalytic Therapy. *The Psychoan. Quarterly*, XX, n° 1, 1951, 15-30.
- LAGACHE, D. (1951) — Quelques aspects du transfert. *R. Fr. Pse.*, 15, n° 3, 1951, 407-22 ; Some aspects of Transference. *I. J. P.*, 34, 1953, 1-10.
- LAGACHE, D. (1952) — Le problème du transfert. *R. Fr. Pse.*, 16, n° 1-2, 1952, 5-115.
- LAGACHE, D. (1954) — La doctrine freudienne et la théorie du transfert. Actes du Congrès International de Psychothérapie, Zurich, 1954: *Acta Psychotherapeutica, Psychosomatica et Orthopaedagogica*, S. Karger, vol. II, Fasc. 3-4, 228-49.
- LAGACHE, D. (1956) — Les artifices de la psychanalyse. *Les Etudes philosophiques*, P.U.F., Paris, 1956, n° 4, 585-93.
- LAGACHE, D. (1958) — La psychanalyse et la structure de la personnalité. *La psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1961, n° 6, 5-54.
- LAGACHE, D. (1959) — Conscience et structure. *Evolution psychiatrique*, 1960, XXV, n° 4, 491-508.
- LAGACHE, D. (1960) — Situation de l'agressivité. *Bulletin de Psychologie*, 1960, 99-112.
- LAGACHE, D. (1961) — The theory of Parent — Infant Relationship. *Contributions to Discussion and Replies*. *I. J. P.*, XLIII, 1962, 250-1.
- LAGACHE, D. (1961-2) — La sublimation et la réalité des valeurs. *Dactylogramme*, 120 p. (inédit).
- LAGACHE, D. (1963) — Fantaisie, Réalité ; Vérité. *B. Psychol.*, 1963, 17, n° 1, 10-21 ; *R. Fr. Pse.*, XXVIII, 1964, 4, 515-38 ; *Fantasy, Reality and Truth*, *I. J. P.*, 45, 1964, 180-9.
- LAGACHE, D. (1964a) — Le modèle psychanalytique de la personnalité. In *Le modèle scientifique des personnalités*. Congrès de l'Association Française de Psychologie Scientifique, Liège, 1964. P. U. F., Paris, 1965, 91-117.
- LAGACHE, D. (1964b) — La méthode psychanalytique. Léon Michaux et Collaborateurs, *Psychiatrie*. Flammarion, Paris, 1965, 1157 + XLII (1036-66).
- LAGACHE, D. (1965) — Le point de vue diachronique en métapsychologie. XXVIe Congrès des Psychanalystes de Langues Romanes. Réponse aux communications et rapports de R. Spitz, E. et J. Kestemberg, R. Loewenstein. *R. Fr. Pse.*, XXX, 1966, n° 5-6, 811-8.
- MACALPINE, I. (1950) — The Development of the Transference. *Psychoan. Quarterly*, XIX, 1950, 501-59.
- MILLER, N. E. (1944) — Experimental Studies of Conflict. In Hunt, J. McV., *Personality and the Behavior Disorders*, Ronald Press, New York, 1944, 431-65.
- NIETZSCHE, F. (1881-5) — Ainsi parlait Zarathoustra (Also sprach Zarathustra). Collection Bilingue, Introduction, trad. et notes par G. Bianquis. Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1962.
- ROSENZWEIG, S. (1938) — The Experimental Study of Repression. In MURRAY, H. A. et al. *New York, Oxford Univ. Press*, 1938, XIV + 761, 472-490.
- SEGAL, H. (1967) — Melanie Klein's Technique. In WOLMAN, B. B. Editor, *Psychoanalytic Technique, a Handbook for The Practising Psychoanalyst*, Basic Books, New York (à paraître).

STERN, W. (1935) — Allgemeine Psychologie auf personalistischer Grundlage. Der Haag, Nijhoff, 1935, XVIII + 831 p. General Psychology : from the Personalistic Standpoint. New York, MacMillan, 1938, 588 p.

STONE, L. (1967) — The Psychoanalytic Situation and Transference (Post-Script to an Earlier Communication). J. of Am. Psychoanal Ass., XV, 3-58, 1967.

SWANSON, NEWCOMB, HARTLEY and OTHERS (1952) — Readings in Social Psychology. H. Holt and Co., New York, 1952, XX + 680 p.

ZEIGARNIK, B. (1927) — Das Behalten erledigter und unerledigter Handlungen. Untersuchungen zur Handlungs- und Affektpsychologie, III, herausgegeben von Kurt Lewin, in Psychologische Forschungen 1927, 9, 1-85.

**DANIEL LAGACHE — TEMOIGNAGE PERSONNEL****DEUIL ET SOUVENIR**

par

*PAULA HEIMANN*

(Londres)

Ce que je vais dire est personnel, tout empreint de ma subjectivité. Cela paraîtra probablement "narcissique" et je n'ignore pas la note péjorative qui s'attache à ce concept, même si certains, dont je suis, ont tenté de montrer qu'il entre, dans le narcissisme, bien plus qu'un affreux égoïsme empreint d'hostilité qui refuserait à l'autre ses besoins et ses droits.

Ainsi, je reconnais sans honte que j'obéis à des mobiles narcissiques en évoquant Daniel et en donnant à mes souvenirs une double existence : au-dedans de moi et au-dehors, sur ces pages, en compagnie de ses élèves et de ses amis dont je faisais partie. Il était en effet impossible d'être avec Daniel sans éprouver de la joie et de l'exaltation à recevoir son enseignement, non qu'il voulût enseigner à tout prix, mais parce que son originalité et son érudition étaient telles qu'il ne pouvait en être autrement.

C'est un privilège pour moi que d'apporter ma contribution à ce livre qui rend hommage à un grand psychanalyste, à un grand savant, à un être humain qui aimait la vie et tout ce qui la rend digne d'être vécue : l'amour et l'amitié, la vérité et la beauté, le plaisir et le travail, les dons de la nature et de la culture — à lui qui par son être même et sa créativité contribuait à ces richesses et qui, en vivant pleinement, n'a pu échapper à l'angoisse et au tourment. Peut-être s'est-il infligé à lui-même certaines de ces tortures mais, s'il en fut ainsi, ce soi n'était pas libre d'agir. Je tenterai de déchiffrer les signes, les symboles et les présages qui jonchaient le sol qu'il foulait et qu'il a esquissés pour nous dans un de ses articles.

Quand nous perdons un ami qui nous est cher, nous pleurons, nous souffrons dans notre chair, nous sommes déchirés, et ces blessures font mal. La psychanalyse n'a pas apporté grand-chose à la compréhension du deuil. Ce n'est pas que "savoir" aiderait à mieux supporter le coup quand il est asséné. Pourtant, celui qui est en

deuil pourrait ne pas se sentir aussi seul et l'appesantissement sur le passé ne s'ajouterait peut-être pas à la "culpabilité du survivant".

La théorie psychanalytique demande que l'endeuillé perlaborer ses souvenirs pour les laisser derrière lui, qu'il accepte la "réalité", à savoir qu'il accepte que la personne aimée et perdue ne soit plus avec lui et qu'il continue à vivre.

Cette manière de voir est beaucoup trop étroite. Elle est partagée par nombre de gens qui, lorsqu'ils rendent visite à la personne en deuil, ne veulent pas écouter ce dont son cœur est plein et essayent de la "remonter", lui disant avec insistance que seul, "le temps, ce grand guérisseur", le libérera de son lien avec le mort. Ils lui concéderont peut-être un certain laps de temps pour faire son deuil (être triste et fou). Semblable attitude, je le sens bien, relève de la crainte générale du malheur et d'une appréhension de ce que la vie comporte. Celui qui est en deuil — à moins qu'il n'ait déjà été attiré par le suicide - n'a pas le choix. Il est ancré à la vie précisément par les liens puissants de ses émotions. Imaginer qu'on pourrait lui arracher ceux qui l'attachent au mort comme s'il s'agissait là d'un mauvais investissement, et que cet arrachement augmenterait son amour pour la vie, c'est là une idée bien naïve et pathétique.

Les analystes devraient savoir mieux. Notre douleur est précieuse, nous ne voulons pas la perdre même si, parfois, quand la blessure fait trop mal, nous nous révoltons. Nos souvenirs aussi sont précieux, et nous ne voulons pas non plus les perdre. Nous ne nous noierons pas dans l'océan de nos larmes, mais nous pourrions étouffer si l'on nous supprimait ces souvenirs tendres et ardents.

Alors que nous n'avons nul pouvoir sur la mort, nous ne devons pas nous soumettre totalement à sa terrible finalité. Une telle soumission équivaldrait à nous ranger à ses côtés. Dans nos souvenirs, la présence du mort se perpétue.

Les poètes, bien entendu, savent le bénéfique que nous tirons de nos souvenirs. "Nos souvenirs sont le seul paradis dont nous ne pouvons être chassés" (Jean Paul). Et nous n'avons pas besoin d'en être chassés puisque ce n'est pas un paradis futile et idyllique (*idle or idol paradise*). Il ne nous arrache pas à la vie et, en conservant vivant dans notre souvenir l'être cher que nous avons perdu, nous pourrions en fait trouver de nouvelles directives. La ligne qui sépare le souvenir authentique du borbier masochique est peut-être très fine, mais elle est acérée.

## RENCONTRE

Depuis des années, je savais que le professeur Daniel Lagache était l'un des personnages les plus marquants de la scène psychanalytique française. Quand il venait à Londres, j'aimais parler avec lui et l'écouter. Je fus bientôt convaincue de tout ce qu'il représentait pour la psychanalyse. Je fus flattée et très heureuse lorsqu'il m'envoya des tirages à part de ses écrits et fus particulièrement impressionnée par sa monographie, *Le problème du transfert*. Je n'ai jamais oublié sa définition du génie de Freud qui consistait, pour lui, en sa capacité de transformer les obstacles en instruments. C'était une des caractéristiques de Daniel que d'exprimer dans une simple phrase une idée très féconde, d'où son impact. Plus tard, alors que j'étais présidente du Comité qui est fier d'avoir participé comme

sage-femme à la naissance de l'A.P.F., j'admirais avec délectation ses commentaires assez rares qui ne manquaient jamais de mettre en relief l'aspect ou le principe psychanalytique que comportait le sujet traité, même s'il s'agissait de quelque question administrative mineure. Je dois toutefois modifier ce que je viens de dire au sujet du plaisir que je prenais à ses remarques car, en réalité, elles intensifiaient aussi le sentiment de honte que j'éprouvais à devoir soumettre un analyste de cette envergure à une "investigation". Le Comité se sentit lui-même soulagé quand nous définîmes sa fonction de "consultative". Donner un avis ou l'accepter, c'est là partie intégrante d'une relation inspirée par un respect réciproque.

Comme je m'en suis rendu compte ultérieurement, je n'avais pas à me sentir mal à l'aise : Daniel comprenait que nous agissions selon les directives qui nous avaient été données et sa dignité foncière, son intégrité lui permettaient de faire abstraction des questions insignifiantes de rang et de position.

Lors de la dernière séance, nous avions tous un excellent moral. Le Comité avait décidé de donner un avis favorable et attendait avec confiance l'admission de l'A.P.F. comme membre à l'I.P.A. lors du congrès de Stockholm. En partant, je dis à Marianne et Daniel que nous arroserions là-bas cet événement.

Le destin devait en décider autrement. Marianne et Daniel ne vinrent pas au Congrès de Stockholm. Son cœur nous lâcha. Ce fut le premier incident de cette terrible maladie qui devait exercer ses ravages et terminer sa vie prématurément.

### **AMITIE**

Comme les perce-neige qui poussent sous un épais tapis, une amitié profonde s'est imperceptiblement développée entre Daniel et moi pendant les années du Comité, dans cette atmosphère un peu formelle et distante.

A Stockholm, la petite fête que nous avions projetée n'eut donc pas lieu mais nous commençâmes à nous écrire avec une chaleur et une spontanéité qui me rappela une période particulièrement féconde de mes années d'études quand, avec mes amis, nous parlions de "Dieu et du monde", de tout et de rien, d'évènements, d'idées, de ce qui nous passait par la tête. Les discussions avec Daniel avaient cette même vitalité, mais notre plus grande expérience et notre maturité nous amenaient à parler de problèmes plus réalistes, et souvent plus inquiétants.

Je découvris avec enchantement que Daniel — *Daniel dans son antre* — comme il se plaisait lui-même à le dire, faisait partie des grands-parents "gâteau" comme moi. Nous partagions aussi nos soucis de famille. Un jour, il se montra inquiet car Marianne travaillait trop, une autre fois parce qu'elle avait la grippe. Il avait pris soin d'ajouter le mot allemand de peur que je ne comprenne pas. Il mentionna qu'elle avait envie de montagne, j'en conclus qu'il préférait la mer. Plus tard, je compris que cette prédilection pour la mer était déterminée de manière significative par ses expériences infantiles qui n'avaient pas été particulièrement simples et agréables.

Il m'envoya des manuscrits et des tirages à part. Je n'en avais pas autant à sa disposition, mais il participa au combat que je livrai quand j'écrivis mon article

"The Evaluation of Applicants for Psycho-Analytic Training".

Avec une dédicace particulièrement chaleureuse, il me fit parvenir son essai "La Psychanalyse", traduit en hébreu, sachant bien quelle serait ma joie de le voir apporter sa contribution à la littérature psychanalytique en Israël.

Un jour, alors que j'exprimais mes appréhensions quant à la force de l'anti-sémitisme en France, il traita ce sujet à fond et modifia mes idées. Il me dit également que ses petits-enfants avaient du sang juif — il me vint à l'esprit par la suite qu'il avait pu penser que j'étais anti-goy

Parfois, il évoquait des problèmes relatifs à l'enseignement de la psychanalyse et me disait qu'il se faisait du souci pour la jeune A.P.F.

L'extension aveugle de la psychanalyse le mettait en colère. Bientôt, devait-il écrire, la France se composera uniquement d'analystes et d'analysants.

Quand je témoignai mon inquiétude relative à la révolution estudiantine, surtout quand j'appris qu'il y avait eu des bagarres boulevard Saint-Germain, il me rassura en m'expliquant où se trouvait sa maison. Il fit quelques remarques convaincantes sur les étudiants. J'avais exprimé quelques idées qui me tracassaient, suscitées par le nom du contestataire le plus en vue. Dans sa réponse, Daniel, avec son intérêt toujours très vif pour les mots, s'aventura, comme inspiré, dans le champ étymologique et trouva en même temps moyen d'ajouter une remarque presque lyrique en relation avec le corps féminin. Revenant au thème politique, il me dit qu'il était en train de lire un "très bon" essai d'un auteur inconnu et me demanda si cela m'intéresserait de le lire, je lui répondis par l'affirmative, cela va sans dire. Il m'envoya donc *"Ces idées qui ont ébranlé la France"*. Cette lecture me fascina et je lui répondis : "Moi je suis beaucoup ébranlé aussi !" (en français dans le texte). Quand j'appris par la suite qu'Epistémon était le professeur Anzieu. Je ne m'étonnai plus de la profondeur et de la compréhension analytique manifestées par l'auteur. Mais, à l'époque, je l'ignorais et avais presque tenté de persuader Daniel que c'était lui qui avait écrit cet essai. Je me rendais compte, pourtant, que le style n'était pas le sien. Il est intéressant de relever que dans cette même lettre où Daniel me recommandait "Ces idées...", il développa certains problèmes du mouvement psychanalytique en disant combien il appréciait le professeur Anzieu. Peut-être avait-il reconnu l'auteur de ce "très bon essai" sans le savoir !

#### DANS LA LUMIERE DE VERMEER

Je ferai maintenant un retour en arrière. En automne 1966, la Société Européenne de Psychanalyse s'était réunie à Paris pour discuter des problèmes de formation. Un vendredi, en revenant d'une réunion, Daniel fit quelques remarques sur le sabbat juif. Comme nous avons souvent parlé de problèmes religieux, de la situation des juifs, de l'anti-sémitisme, etc., j'enregistrai simplement ses commentaires sans saisir l'allusion aux événements du jour. En d'autres termes, je ne compris pas que la petite fête que nous n'avions pu célébrer à Stockholm, devait avoir lieu chez lui. Je n'allais donc pas au dîner que Marianne et lui offrirent à quelques-uns de leurs collègues européens. Quand il me téléphona, le lendemain matin, nous décidâmes d'aller voir l'exposition "Dans la lumière de Vermeer". Nous

arrivâmes très tôt et dûmes attendre l'ouverture des portes. Nous fûmes récompensés, les salles étaient vides.

Quand je visite une exposition, j'adore jouer à un jeu stupide avec des amis proches dont je connais la tolérance. Je proposai donc à Daniel de faire un premier tour pour regarder l'ensemble de l'exposition, puis un second pour choisir les tableaux que nous voulions acheter. Daniel, amusé par ma foi en la magie, y consentit. Mais j'en vins à oublier Vermeer quand, je crois que c'était dans la dernière salle, je vis une toile que je ne connaissais pas. C'était une nature morte de Vuillard "Citron et verre". Je tombai en extase, très excitée, n'arrétant pas de dire que c'était impossible, qu'on ne pouvait pas peindre une nappe blanche sur un mur blanc, qu'on ne pouvait pas peindre la transparence, sur ce blanc, contre du blanc. Je crois que je me laissai emporter par une comparaison avec la psychanalyse où nous sommes confrontés à une tâche impossible, celle de connaître et de faire connaître l'inconnaissable.

Dans l'intervalle, une foule de gens était arrivée, il ne nous était plus possible de "sélectionner" les tableaux que nous aurions voulu posséder. Nous partîmes donc, continuant notre discussion et passant des problèmes les plus abstraits aux plaisirs très concrets d'un repas chez Madame Prunier.

Un autre plaisir, lui aussi procuré par une œuvre d'art m'attendait. Après le déjeuner, nous allâmes chez Daniel. J'étais très fatiguée (je couvais une grippe, qui se déclara à mon retour à Londres). Daniel me proposa de m'étendre sur le divan dans son cabinet de consultation, face à une merveilleuse statue de Bouddha. Je fus bouleversée par la sérénité énigmatique du visage flanqué de longues oreilles caractéristiques. Mon admiration alla à Daniel qui offrait au regard de ses patients cette statue qui inspire la foi en la valeur du langage, de l'écoute et de la réflexion.

Quand je me remémore les expériences partagées avec Daniel, cette visite à l'exposition, puis chez lui, ce passage de l'Europe au Tibet (ou était-ce l'Inde ?), ces souvenirs n'ont rien perdu de leur éclat.

Cette visite eut une suite. A ma grande joie, Daniel m'écrivit qu'il avait essayé de trouver une reproduction du tableau de Vuillard. Il s'était promené rive gauche et avait fait des recherches dans les magasins d'art, mais sans succès (1). Ayant découvert l'adresse du propriétaire de l'original, il lui avait téléphoné pour lui demander l'autorisation de faire prendre une photographie en lui proposant de garder le film et de donner son autorisation pour un certain nombre de copies. Le collectionneur déclara que la demande devait être faite par écrit et, une fois en possession de la lettre, il répondit par un refus. Au contraire de l'artiste dont il avait acheté le tableau, cet homme avait réussi à rendre le possible impossible. De quelles étranges angoisses devait-il être possédé, cela nous dépassait. Pourquoi fallait-il qu'il reçût une lettre pour pouvoir dire "non" ?

J'adore le télégramme que Marianne et Daniel m'ont envoyé pour mon

(1) R. H. Vilenski, dans son livre *Modern French Painters* donne 19 pages de références sur les œuvres de Vuillard, mais pas une seule reproduction.

70<sup>ème</sup> anniversaire, où il était question "de sérieux espoirs à propos d'un verre et d'un citron". Et, quand je regarde la reproduction du catalogue de "Dans la lumière de Vermeer" que Daniel m'a offert, je vois l'original illuminé par son amitié.

### PSYCHANALYSE COMME SCIENCE EXACTE

Parmi les articles de Daniel, il en est un que j'ai lu avec l'enchantement que procure un poème ou un conte de fées qui nous entraîne loin de notre existence quotidienne. Ce texte est avec moi, indissolublement lié aux souvenirs que j'ai gardés de notre visite de l'exposition Vermeer. Bien que son titre soit extraordinaire, je l'avais oublié. Je l'avais lu d'abord en français, simplement dactylographié ; son charme était accru par la langue. Aussi étrange que cela puisse paraître, venant de quelqu'un qui parle aussi mal le français que moi, j'ai toujours pris un plaisir intense à la qualité esthétique de la langue de Daniel, à son style, à son expression ainsi qu'à la clarté et à la précision qui s'attachaient à ses remarques, sans exclure toutefois des développements ultérieurs.

Quand j'ai demandé à mes amis français de me rappeler le titre d'un article dont l'atmosphère était celle d'un conte de fées où revenait le motif d'un chapeau pointu, ils me dirent sans hésiter qu'il s'agissait de la "Psychanalyse comme science exacte". Je ne voulais pas les croire ! (J'ai souvent pensé que l'on n'est jamais aussi sûr de soi que lorsqu'on a tort, ce qui est peut-être la raison de la puissance des dictatures). Puis le professeur Widlöcher a eu la gentillesse de m'envoyer un tirage à part, me prouvant qu'il avait raison (2).

Il semble que Daniel ait été poussé par la colère à préciser ses idées sur la place occupée par la psychanalyse dans la hiérarchie des sciences. Dans un comité de psychologues auquel il assistait, la question fut posée de savoir comment classer la psychologie. L'un des participants demanda à ce qu'elle fût classée parmi les sciences exactes en invoquant des arguments qui ne furent pas du goût de Daniel. Il exprima son désaccord en posant une autre question : la psychologie était-elle science mâle ou femelle ? Son intervention provoqua des rires, peut-être un peu gênés, mais suscita quelques remarques sérieuses, à savoir que l'exactitude en psychologie n'était pas seulement celle des chiffres, mais aussi celle de la méthodologie.

Cet incident devait donner naissance à la "Psychanalyse comme science exacte" (3) où Daniel s'est attaché à centrer son propos sur la technique psychanalytique.

Ce texte débute par une exposition claire et succincte des principes de la technique psychanalytique. Puis Daniel nous invite à voir leur application dans le travail accompli avec deux de ses patients : une femme, Enny, puis un homme, Puff. L'éclairage tombe sur les problèmes sexuels des patients, l'antithèse et la combinaison de pulsions féminines et masculines qui, chez Enny, prédominent dans

- (2) Je tiens à remercier une fois encore le Dr Widlöcher de la confiance qu'il a bien voulu me témoigner en m'envoyant l'unique copie en sa possession.
- (3) Paru en anglais sous le titre de "Psycho-Analysis as an Exact Science" in "*Ouvrage Collectif de LOEWENSTEIN, Psycho-Analysis, General Psychology, Essays in Honour of Heinz HARTMANN*", N.Y. Int. Univ. Press, 1966, p. 400 à 434. (N. d. t)



l'expression triangulaire (Enny — son travail — son patron ou bien Enny — son analyse — son analyste) ; chez Puff, la configuration est duelle. La description détaillée d'une séance avec Puff nous montre comment il avait établi une relation avec son analyste sous l'emprise d'une séduction homosexuelle par une figure paternelle.

Le premier compte-rendu de l'analyse d'Enny se termine par un bref commentaire sur "la teneur originelle", le "Wortlaut" de son obsession. L'adjonction du mot allemand, c'est-à-dire de l'expression originale de Freud, n'exercera sur nous tout son impact qu'ultérieurement. Mais je voudrais ici intercaler les significations condensées dans le mot "Wortlaut". La première syllabe, c'est manifeste, signifie "mot", la seconde "laut" a deux significations : le son (*sound*) et le sonore retentissant (*loud*).

Dans l'analyse de Puff, Daniel a choisi le mot "intérêt" auquel Puff a dans la séance relatée plusieurs fois recours sous diverses formes : "intêrêt", "intéressé", "intéressant", "être intéressé", "faire l'intéressant" etc. Insistant sur l'importance du langage de nos patients, Daniel nous demande de faire très attention aux diverses formes d'un mot ordinaire et aux contextes différents dans lesquels il apparaît. Sa manière de faire montre bien comment lui-même obéit à ce critère scientifique.

### UNE ETRANGE PROMENADE

Mais maintenant, la scène va changer et c'est cette partie de l'article qui m'intéresse plus particulièrement.

Exit l'analyste, l'homme de la science exacte", et c'est Daniel, l'homme dans sa vie privée qui entre en scène, l'homme qui est heureux de sortir avec sa femme. Elle aussi est analyste, mais avec lui, elle est un soi privé, comme lui avec elle, ainsi que Daniel l'a souligné dans un passage inoubliable.

Et voici le début du conte.

Daniel et Marianne sont sortis, simplement peut-être pour déjeuner. Nous pourrions penser qu'il s'agit là de quelque chose de banal, bien que peu fréquent, puisqu'ils sont tous deux si occupés. Ce n'en est que plus agréable. Mais dès le début l'atmosphère acquiert une qualité singulière, étrange, qui, toutefois, pourrait avoir rendu la situation plus piquante. Au lieu d'être comme à l'accoutumée, réchauffé par la présence de dîneurs .bruyants, le restaurant est étrangement vide.

Un spectacle étrange surgit. En regardant par la fenêtre, ils voient, et nous avec eux, une promeneuse dans un accoutrement qui lui donne la forme que son nom suggère : une *clocharde*. C'est là l'introduction à la forme de la cloche qui, comme nous serons amenés à le découvrir progressivement, a exercé une si grande influence sur Daniel. La première impression que nous avons de cette forme est celle d'une personne impersonnelle, d'un mot, d'une vision, d'un son silencieux, d'une marchande d'amour sans amour.

Effectivement, l'homme de science a quitté la scène, l'artiste a pris le relais. Et nous, auditeurs et spectateurs, nous sommes captivés, dans l'attente de ce qui va

se passer. Après le déjeuner, Marianne et Daniel vont voir le film d'Ingmar Bergman "Le Silence". Dans son bref résumé du film, Daniel parvient à rendre l'atmosphère de ce monde très riche, avec des événements souvent déplaisants, dangereux même, tout imprégné de besoins sexuels maladroits, besoins hétéro- et homosexuels ... Des bruits divers, des visions étranges rappelant la forme de la cloche. Il décrit aussi de la manière la plus poignante un petit garçon de six ou sept ans, objet des tentatives de séduction d'une figure paternelle, un valet d'étage en habit, ainsi que l'exige sa profession. (L'enfant a exactement l'âge qu'avait Puff quand il a été victime de semblable tentative). Le petit garçon parvient à échapper à cet homme, ayant déjà appris à préserver son intégrité. Il rencontrera par la suite de nouveaux dangers où réapparaîtra le motif de la forme de la cloche et il parviendra de nouveau à se sauver. Tout le temps, il gardera le silence.

Marianne et Daniel parlent du film et, sans savoir comment il en est arrivé là, Daniel se souvient d'un événement qui s'est passé alors qu'il avait 20 ans. Il avait été invité à dîner chez son oncle et sa tante qui était cantatrice. Ce n'était qu'un petit dîner de quatre personnes, mais tous étaient en tenue de soirée. L'hôte d'honneur était un vieux musicien qui avait eu son heure de gloire.

Nous sommes à la fois spectateurs et auditeurs. Le vieil homme qui, manifestement, était soucieux de son apparence, partit de bonne heure. Quand il prit congé du jeune homme, il pressa sa main dans les siennes en disant : "Vous *m'intéressez* beaucoup, mon enfant". Maintenant donc, le mot nous a été donné, le mot qui avait joué un rôle si important pour ses patients. Quand le vieil homme fut parti, la tante de Daniel éclata de rire et demanda à son jeune neveu s'il avait compris et lui, flegmatiquement, avait répondu : "Bien sûr que j'ai compris".

Daniel revient au présent. Marianne lui pose la même question que sa tante, mais les mêmes mots dans un contexte différent signifient des choses différentes, ainsi que nous l'a appris plus haut l'analyste scientifique. Donc, maintenant, la question est différente et la réponse de Daniel diffère aussi de celle qu'il a donnée dans le passé. Répliquant par l'affirmative, il dit qu'il s'est reconnu dans le petit garçon tout comme il a reconnu dans le valet le vieux musicien.

### UN PROJET SCIENTIFIQUE

La partie suivante commence par quelques observations théoriques conduisant à un projet scientifique qu'il développe et conclut avec brio. Nous ne pouvons douter que sa recherche soit fortement co-déterminée par les émotions qu'il a suscitées en nous, par son récit de sa sortie au restaurant, celui du film, et qui se cristallisent soudain dans le souvenir du dîner chez son oncle.

Il serait faux d'attribuer simplement le stimulus de son projet au souvenir spontané, c'est-à-dire à un processus intrapsychique. C'était un phénomène interpersonnel : il avait partagé avec Marianne l'expérience de la forme de la cloche et le souvenir décisif de sa rencontre avec le vieux musicien était apparu en réponse directe à la question de Marianne.

D'autres, parmi nos collègues et amis, traiteront des contributions originales et marquantes de Daniel à la psychanalyse. Toutefois, comme les découvertes de la

recherche dont il est ici question sont capitales pour une meilleure compréhension de sa personnalité, je les résumerai brièvement.

Les expériences que le moi naissant du petit enfant ne peut élaborer restent en dehors du rappel conscient et volitionnel lors des stades ultérieurs du développement et, pour cette raison, exercent une influence durable sur l'individu. Elles sont retenues en tant que "structures mnésiques" qui, à leur tour, donnent naissance à des "structures fantasmatiques", toutes deux appartenant à des couches très profondes de la vie psychique inconsciente. Je suppose que Daniel a choisi le terme "structures fantasmatiques" pour relier l'activité fantasmatique aux souvenirs et pour insister sur la dépendance du fantasme à l'égard de la mémoire.

En fin de compte, ces deux structures sont comme un double, puisque toutes deux ont leur origine dans les expériences effectives. Daniel a laissé la question ouverte à propos de l'existence de fantasmes *a priori*, mais pour les actualiser il faudrait disposer d'un matériel concret et expérimental.

A l'aide de constructions, l'analyste peut découvrir ces premières expériences A, en les rendant disponibles au souvenir conscient, il peut libérer le patient de cette production incessante de fantasmes qui eux, ne livrent jamais leur secret.

### DONNEES AUTOBIOGRAPHIQUES

Pour pouvoir développer sa thèse, Daniel a besoin de matériel clinique. Il l'empruntera à sa propre analyse de formation — ainsi, de nouveau, c'est Daniel, la personne privée, que nous rencontrons. Nous venons d'entendre la biographie de ses patients, en dehors de l'analyse et au dedans, maintenant c'est la sienne propre que nous sommes admis à écouter.

Manifestement, ses sentiments étaient très partagés quand il s'est agi de rendre publique une expérience aussi intime et privée que son analyse personnelle. Conscient de faire quelque chose d'inhabituel, il en est à la fois timide et fier ; il s'attribue "quelque complaisance". La traduction anglaise dit "*complacency*", ce qui est une erreur regrettable, car ce mot suggère celui de *smugness* (suffisance, fatuité), sentiment qui lui était totalement étranger.

Le premier récit de son enfance donné dans le contexte de son analyse est à peu près le suivant :

Il était rainé des enfants. Son frère vint au monde alors qu'il n'avait pas encore un an. La mère préférait le plus jeune, le père, le plus âgé. Daniel dit que son père l'aimait énormément, "peut-être trop". Il semble qu'il y ait eu quelque mésentente dans le couple. Parfois le père adressait des critiques à sa femme et, en même temps, témoignait d'une tendresse particulière à l'égard du petit garçon. Ces incidents le troublaient et il restait silencieux — c'était là, je pense, une opposition silencieuse, qu'il était trop jeune pour articuler et même pour reconnaître.

Il trouva une compensation auprès de sa grand-mère et de sa nourrice qui constituèrent son premier milieu. Sa grand-mère, elle aussi, le préférait à son frère, elle était très fière de ses réussites scolaires. Sa nourrice l'adorait". Il nous dit

ouvertement qu'elle était la seule personne à lui offrir un amour inconditionnel et passionné, celui que le petit enfant attend de sa mère pour pouvoir s'affirmer et se sentir encouragé.

D'après ses déclarations explicites, l'amour que lui témoignaient ces trois personnes : son père, sa grand-mère et sa nourrice était une compensation de la perte qu'il avait faite, ayant dû abandonner sa mère à son frère. Toutefois, il nous faudra préciser certains facteurs chez le père et la grand-mère qui vont à l'encontre de ce que Daniel vient de dire. La grand-mère considérait son petit-fils comme la "réincarnation" du mari qu'elle avait perdu et dont il n'avait aucun souvenir,- à l'exception d'une photo le montrant écolier, les bras chargés de prix.

Pour son père également, l'enfant remplissait une fonction : celle de partager ses intérêts dans de nombreux domaines alors qu'il était encore trop jeune pour les apprécier, les comprendre et y trouver du plaisir. Toutefois, les dons intellectuels et artistiques de Daniel ont certainement été favorisés par son père, aussi bien que ses critères éthiques si élevés.

Quand il ajouta, par la suite, certains détails sur son autobiographie, il éclaira davantage la tendresse de son père ainsi que les soins protecteurs dont celui-ci l'avait entouré pendant toute son enfance.

Daniel se montre très réticent en ce qui concerne la situation sociale de sa famille. Il ne fait que mentionner la profession de son père et sa "position quelque peu en vue". Je le soupçonne fortement d'avoir voulu rester en dessous de la vérité. Je sais combien il détestait la vantardise. Un jour, il avait exprimé son indignation à propos d'une relation commune : "Pourquoi faut-il que nous sachions que sa famille appartient à la haute société !

Le récit que Daniel nous fait de son analyse est condensé, comme celui de son enfance. Son analyste a joué le rôle d'un frère aîné plutôt que celui d'un père. L'absence de tout comportement autoritaire et dogmatique de sa part et les facteurs variés intervenant dans leur situation respective stimulèrent la qualité du transfert. L'analyste était plus avancé en psychanalyse, mais Daniel, lui, l'était davantage dans la carrière médicale.

Il était clair que l'apparition prématurée d'un rival, son frère, avait été décisive et avait contribué à la formation d'un facteur dominant dans sa relation transférentielle. Mais Daniel avait aussi vécu son analyste dans le rôle de chacun de ses parents, surtout à la fin de la cure. J'ai l'impression que celle-ci ne résulta pas de délibérations partagées, mais qu'elle fut décidée par l'analyste qui, selon Daniel, avait été fortement influencé par son dernier rêve. Dans ce rêve, Daniel s'identifiait à Freud, de manière à faire penser qu'il avait acquis une totale indépendance et atteint la maturité. L'analyse avait duré environ trois ans et, à la fin de la cure, Daniel était en excellente forme : il était heureux, il vivait à plein et, dans sa carrière, il allait de succès en succès. Sa productivité était considérable, dans le champ psychanalytique également.

Daniel accepta la décision de son analyste et leurs relations devinrent très amicales. Pourtant, l'accent de ses commentaires m'autorise à penser qu'il eût aimé

continuer son analyse dont il avait ressenti la fin comme prématurée. S'il avait obéi à son analyste avec une certaine résignation, dans la version française où il relate son rêve dans sa totalité, ainsi que l'échange interprétatif auquel il donna lieu, il montra pourtant qu'il était capable de laisser échapper des critiques et d'exprimer des sentiments agressifs.

Je lis cela avec un certain soulagement, car je suppose, ou plutôt non, je suis convaincue que, pendant ses années de formation, il avait été beaucoup "trop bon" et s'était trop adapté aux besoins de sa famille.

Si le compte rendu de son analyse est court, c'est pour nous conduire au thème essentiel qui le préoccupe, c'est-à-dire à ce qui constitue le sujet de son projet. Il nous dit alors que, dans son analyse, les fantasmes relatifs aux choses en forme de cloche apparaissaient fréquemment, variant à l'infini : rêves, rêves diurnes, expériences, associations, idées-flèches. Peut-être, suggère-t-il, étaient-elles destinées à s'assurer de l'intérêt que son analyste lui manifestait — nous savons déjà de quelle signification ce mot est chargé — et pour "briser ses silences". Bien entendu, l'analyste est une figure transférentielle, aussi nous nous posons la question de savoir quelle est la personne qui, à l'origine, doit être contrainte à témoigner de l'intérêt à l'enfant et à parler avec lui.

Son analyste attribuait une grande signification à ces fantasmes qui revenaient constamment. Vers la fin de l'analyse, leur origine n'étant toujours pas apparue, il encouragea Daniel à continuer seul ses recherches sur ce thème, et à écrire le résultat de ses découvertes.

Des années passèrent et Daniel fut replongé dans ces problèmes par l'atmosphère singulière du restaurant et le film étrange où il était allé avec Marianne, comme je l'ai dit plus haut.

### **CACHE-CACHE AVEC LA FORME DE LA CLOCHE**

Recherchant la raison de la fascination qu'exerçait sur lui la forme de la cloche et les fantasmes obsédants s'y rapportant, Daniel interroge à nouveau ses souvenirs d'enfance et de jeunesse et les développe. Il regarde des photographies et tente une approche interprétative. Il se rend rapidement compte qu'il lui faut trouver une explication qui mettrait ses parents à l'abri de tout reproches, de toute hostilité.

Ses premiers souvenirs remontent à son père et au sentiment que l'enfant éprouvait devant l'immense pénis paternel. Il se souvient aussi des idées qu'il se faisait au sujet de sa mère et d'une petite cousine, les ayant dotées toutes deux — et la gent féminine avec elles, — de cet organe important. La puissance qui motivait ces fantasmes aurait donc été une tentative d'apaiser sa terreur de la castration et de l'empêcher d'accuser l'un ou l'autre de ses parents.

Les expériences de jeunesse qui lui revinrent en mémoire confirment sa conclusion, à savoir que la forme de la cloche représente le phallus. Toutefois, la pensée de Daniel est trop acérée, il est un analyste trop pénétrant pour se satisfaire de ce seul résultat. Utilisant la terminologie du jeu de cache-cache, il déclare qu'il est

"plus chaud", mais qu'il n'a pas encore trouvé l'objet caché.

Cette découverte s'est faite spontanément. Il décrit minutieusement comment un soir, alors qu'il s'apprêtait à quitter son cabinet de travail pour aller dîner, une idée lui traversa l'esprit comme un éclair : celle que le premier objet qui avait eu une forme de cloche n'avait pas été autre chose que son berceau, qui avait servi plus tard à son frère. Ce genre de berceau était surmonté d'une hampe autour de laquelle se déployaient d'amples rideaux de mousseline, telle une cloche sur le creux du berceau. Sa découverte fut très vite confirmée par sa mère qui dînait chez lui ce soir-là.

Nous ne pouvons guère considérer comme une simple coïncidence que Daniel eût brusquement pensé à son berceau le soir même de la visite de sa mère qui fit plus que confirmer son souvenir. Elle ajouta spontanément qu'il avait six mois quand on lui avait donné son premier jouet : une "folie", poupée de chiffon sans jambes, montée, elle aussi, sur une hampe et vêtue d'un costume de bouffon : une jupe en dents de scie, un chapeau pointu et, à l'extrémité du chapeau comme à celle de chaque dent de scie de la jupe, un grelot qui tinte quand on agite la poupée : le berceau et la poupée, deux objets en forme de cloche. Nous nous rappelons l'utilisation poignante que Daniel a fait de la vue, du son et du silence, quand il a décrit la mémorable sortie qui l'a conduit à cette recherche longtemps différée.

Son premier abri, son premier jouet qui lui permet d'établir sa première relation sociale étaient en forme de cloche. Nous ne nous étonnons donc plus que cette forme l'eût hanté.

L'homme de science a accompli sa tâche, c'est à l'artiste que nous sommes redevables de la beauté de ce travail.

Méditant sur la poupée, la "folie", Daniel suppose qu'elle exerça une influence déterminante sur le choix de sa profession. Cette suggestion est faite sous la forme d'une dénégation : ce serait surestimer le pouvoir des mots, dit-il, que de prétendre que le nom de son premier jouet et sa spécialisation aient été reliées de manière inhérente et causale. Le serait-ce vraiment ? Pour quelqu'un pour qui les mots ont une telle signification ? Pour ce clinicien et ce théoricien qui a effectué des recherches sur les mots et qui, de plus, a écrit parfois des poèmes ? Il m'en envoya deux qu'il avait écrits pour ses petits-enfants. Je poserai une autre question qui revient à une réponse affirmative. Daniel ajoute que ses premiers projets professionnels s'étaient soudainement modifiés, sans nous donner d'explication relative à ce changement. Il poursuit en nous disant qu'il a conservé une inclination particulière pour ce mot "folie", il parle des petites maisons de campagne du 18ème siècle où les gens festoyaient. Puis, il se tourne vers les maisons de fous, certaines ayant des toits pointus, semblables à sa "folie", et rappelant la forme de la cloche. Je me risquerai à dire que le petit enfant Daniel avait été exposé dans son milieu familial à des perturbations mentales bien avant de pouvoir comprendre le mot qui les qualifie. Ses structures mnésiques ont certainement dû, ultérieurement, supporter ce fardeau.

## REFLEXIONS SUR L'ENFANCE DE DANIEL

Quand j'ai lu ce texte pour la première fois, sa beauté et sa créativité m'ont frappée. Tel un conte de fée, il emportait le lecteur dans un monde de fantaisie.

En août 1964, je reçus la première version française. Daniel me l'avait envoyée pour que je l'aie après les vacances. Deux ans plus tard, il me fit parvenir la traduction anglaise dactylographiée et l'article publié. Dans sa lettre d'accompagnement, il disait que cet article était une introduction et un commentaire clinique à la "Psychanalyse comme sublimation" qu'il était en train d'écrire et qui lui paraissait plus important. Ces deux articles sont intimement liés, ne serait-ce que par leur titre.

Pendant ces années-là, Daniel était heureux, très actif. Tout lui réussissait, il avait beaucoup de travail en perspective, il était affectivement comblé et se portait bien — du moins, c'était l'impression qu'il me donnait quand je le voyais. Il ne parlait pas de ses ennuis de santé, comme il devait le faire plus tard, dans une lettre datée de septembre 1968.

Maintenant, je lis cet article dans un climat différent et, bien entendu, dans une autre perspective, ce qui m'a amenée à étudier de plus près le texte français.

Comme on pouvait s'y attendre, l'original, écrit dans la langue maternelle de Daniel, est beaucoup plus riche que le texte anglais. Daniel s'y montre plus libre dans l'expression de ses sentiments et révèle plus de choses sur lui-même, sans toutefois donner plus de détails sur son enfance.

Il avait sérieusement élagué la version originale, peut-être pour parvenir à un document scientifique plus serré et plus rigoureux. Il dit qu'il s'était livré là à une véritable "expurgation", sentiment que je partageai avec lui.

En relisant ces pages, ce qui me frappe le plus c'est l'histoire, la triste histoire douce-amère du petit enfant Daniel. J'ai déjà étudié certaines données de son enfance extraites du premier compte rendu qu'il nous a fait de son analyse. Je choisirai maintenant certains des détails plus nombreux de son second récit où il tente de décrypter l'origine de la forme de la cloche.

En fouillant dans de vieilles photographies, Daniel en trouva deux, prises alors qu'il avait neuf mois. Il les décrit minutieusement. La première le montre assis sur le genou droit de son père qui le maintient de son bras droit tandis qu'il lève le bras gauche pour agiter un hochet. Nous voyons là un jeu auquel le père jouait avec son enfant. La seconde photo le montre nu dans les bras de sa nourrice. Il est assis tout droit; on perçoit dans son "visage sérieux, des yeux noirs, une expression attentive et perplexe". La nourrice est une jeune femme assez grande, mince, aux yeux noirs, au sourire doux, qui le regarde tendrement. Il n'est pas question de photo avec sa mère, mais de quelque chose d'autre à son sujet : elle avait rapporté à Daniel une remarque faite par la nourrice au moment de la photographie : "Hein Madame, il est beau, not' fils". Daniel ajoute que lorsque sa mère lui raconta la chose plus tard, elle laissa paraître qu'elle n'avait guère apprécié cette réflexion. Sa mère, donc, était présente quand la photo avait été prise. Elle était enceinte de six mois

environ. On peut se demander si le visage du bébé est sérieux, son expression "perplexe et attentive", parce qu'il a enregistré la grossesse de sa mère ou son hostilité, ou encore les deux à la fois ?

Dans le même paragraphe, Daniel nous rapporte l'un de ses plus anciens souvenirs — il avait quatre ans — relatif à des vacances d'été passées en Normandie. Un jour, son père lui avait fait "l'insigne honneur" de l'emmener à la pêche avec des amis. Il se souvient du retour, à la tombée de la nuit et, en fait, c'est peut-être son premier souvenir conscient : son père l'avait abrité sous sa vaste pèlerine. C'est là un heureux souvenir, les photos en fournissent une preuve, de l'amour que lui portaient son père et sa nourrice.

Pourtant, je le sens bien, ce bonheur n'est pas sans nuages. Dans cette succession de souvenirs, l'absence de la mère en tant que figure aimante est là comme un manifeste éloquent de cet amour qui lui a manqué. C'est pour cette raison que j'ai suggéré plus haut que la prédilection de Daniel pour la mer ne se rattachait pas qu'à des expériences agréables.

Le geste protecteur de son père a une qualité maternelle qu'accroît l'isomorphisme des plis de la pèlerine avec l'ample mousseline de son berceau. En relation avec d'autres souvenirs se rapportant à son père, nous comprenons pourquoi Daniel dit que son amour a compensé celui que sa mère ne lui donnait pas.

De plus, en ce qui concerne l'amour de compensation, il est important d'étudier de plus près la description que donne Daniel d'un trait physique qui leur est commun, à lui et à sa nourrice : ils avaient tous deux les yeux noirs (4). Il communique ainsi un sentiment de parenté avec elle. Effectivement, c'est elle qui se présente comme la véritable mère aimante. Elle l'adorait, elle l'admirait, elle était fière de lui, elle était ravie de lui prodiguer quotidiennement ses soins, ce qui doit avoir laissé en Daniel des traces indélébiles, à la fois dans son être psychique et corporel.

Qu'il en fut ou non conscient, Daniel, dans cet article, nous dépeint sa mère comme négative, rejetante, sur la défensive pour ainsi dire. Elle n'approuve pas la réflexion pleine d'amour de la nourrice. Elle n'apprécie pas non plus que cette jeune femme chante tendrement des chansons à Daniel. Plus tard, elle désapprouvera l'amitié de Daniel pour l'une de ses cousines qui ne cachait pas sa tendresse et son admiration. Quand il commença à la voir moins souvent, sa mère, elle, la vit davantage. Plus tard encore quand, au cours de son analyse, il commença à s'intéresser à sa propre enfance et à lui demander des renseignements, elle se montra très réticente pour répondre à ses questions dont elle se "méfiait". Même quand, à cette suprême occasion, elle confirma la découverte de Daniel sur le berceau en forme de cloche et quand elle lui parla ensuite de la "folie" — même à ce moment-là, il n'est rien, dans les descriptions de Daniel, qui puisse faire penser qu'elle s'intéressa à ses investigations et fut heureuse d'y participer. Nulle trace chez elle de joie ou de fierté d'avoir un fils si doué.

Dans ce contexte particulier, il se pourrait que Daniel ait délibérément

(4) Quelques années après avoir écrit cet article, Daniel fit reproduire ses yeux noirs sur une carte de Noël.



souligné la froideur émotionnelle de sa mère pour rehausser la valeur objective de ses souvenirs (à elle). Toutefois, son manque d'enthousiasme ne s'est pas cantonné à cette unique occasion. Il n'y a que deux passages, dans ce texte, où Daniel lui reconnaît une attitude aimante. La première fois, il dit quelque peu sommairement, qu'elle était "une mère dévouée, surtout quand il était malade". Mais je me pose alors une question : "Pourquoi donner une prime à la maladie ? " Dans le texte français, on trouvera semblable référence à son frère et- à sa mère. Ayant décrit comment, après la mort de son père, s'identifiant lui-même à un père idéalisé, il devint le "défenseur de la veuve et de l'orphelin", c'est-à-dire de sa mère et de son frère, il ajoute la phrase suivante : "Au cours de la vie, ni l'un, ni l'autre n'ont manqué de leur côté à me défendre et à m'aider lorsque le besoin s'en fit ressentir". J'ai essayé de traduire littéralement cette phrase et je me rends compte qu'elle a une résonance artificielle, quelque peu guindée — qui contraste singulièrement avec le langage habituellement si aisé de Daniel. Il se peut, bien entendu, que je me sois trompée et que les nuances du français m'aient échappé(5). Je voudrais également attirer l'attention sur une imperfection stylistique d'un autre passage de ce même article. Sur deux pages qui se suivent, le même mot se répète trop souvent. Ma surprise a été si grande que j'en ai fait le compte: sept fois sur une page, neuf fois sur l'autre. Ce mot est celui de "mère"\* Je suis persuadée que lorsqu'une telle erreur se produit chez un auteur aussi méticuleux que Daniel dont la prose était si belle, il ne peut y avoir qu'une seule raison : l'adulte, au moment où il écrivait, était inconsciemment accablé par le désarroi affectif du petit enfant.

J'en arrive là à des conclusions que Daniel n'a pas énoncées lui-même explicitement et qui s'appuient sur les indications que j'ai déchiffrées, à savoir qu'il fut un enfant "déprivé", déprivé de l'amour de sa mère. La dévotion de sa nourrice fut, certes, pour lui et son développement, d'une valeur inestimable. Pourtant, une nourrice n'est pas à égalité avec une mère, elle n'est pas un membre permanent de la famille — Daniel a continué à s'occuper d'elle après qu'elle les a eu quittés —. Elle n'avait peut-être pas ce qu'il fallait pour répondre aux besoins intellectuels de l'enfant qui grandissait.

Interférant avec ce triste état de choses, il y eut l'apparition répétée d'empiètements prématurés sur le jeune enfant dont je vais parler brièvement. La mère devint à nouveau enceinte alors que Daniel n'avait pas encore trois mois. Il est naturel qu'une mère retire à l'enfant qui est dans le monde extérieur un peu d'amour qu'elle reporte sur celui qui grandit au-dedans d'elle pour quelque temps encore. Mais cette perte d'amour prématurée persista après la naissance du jeune frère. Un rival était apparu trop tôt auquel la mère donna sa préférence — et aussi le berceau en forme de cloche. Trop tôt il avait été témoin d'une certaine tension entre ses parents et il fonctionna en tant que compagnon de son père. Trop tôt également, il lui incombait de gratifier sa grand-mère qui avait besoin d'une "réincarnation" du mari qu'elle avait perdu. Qui compensait qui ? Nous pourrions bien dire que l'enfant réconfortait les adultes pour le moins autant que ceux-ci le réconfortaient.

Le coup ultime de la maladie et de la mort prématurée de son père frappa Daniel encore enfant. Il n'en dit presque rien.

(5) Il n'en est rien. Paula Heimann a donné là une traduction littérale et exacte de la phrase française. (N. d. t.)

## PENSEES SOMBRES ET FUTILES

Daniel était un homme exceptionnellement doué, créatif autant dans son travail que dans ses contacts humains et dans l'exercice de sa profession, ce que J.-B. Pontalis a si justement souligné dans son adresse : "Pas un d'entre nous ... pour qui la rencontre avec Daniel Lagache n'ait été décisive, à jamais marquante". C'était un penseur original qui ne se fiait pas à ses intuitions mais soumettait ses idées à un contrôle rigoureux et continu. Ce n'est pas un hasard s'il avait apprécié la remarque de Thomas Edison sur le génie : "5 d'inspiration et 95 de transpiration". Sa propre expérience lui avait enseigné que les moments glorieux de soudaine inspiration devaient être suivis de longues heures de travail fastidieux. Poussé à rechercher la vérité, il ne se reposait pas sur ses lauriers quand il l'avait découverte, mais pressentait intuitivement de nouveaux problèmes qu'il ordonnait pour y répondre, rejetant les solutions de facilité.

Dans ses écrits, la rigueur scientifique se combinait à une grande sensibilité artistique et le plaisir qu'il prenait à sculpter sa présentation, il le transmettait à son auditoire qu'il invitait à suivre de près le cheminement de ses idées.

Son appétit de vivre, son allant lui permirent de surmonter déceptions et souffrances.

Nous pourrions penser qu'un être aussi doué est destiné à atteindre un âge avancé en pleine possession de ses facultés, à se montrer actif et créatif jusqu'au bout, à profiter de la vie jusqu'à son dernier souffle. Or, il n'en fut rien. Daniel est mort prématurément, atteint d'une grave maladie. Il n'avait pas soixante-dix ans, âge qu'atteignent la plupart des gens.

Daniel s'est lui-même attaqué une fois au problème de la destinée ou plutôt de la "prédestination de l'enfant". Au Congrès d'Edimbourg (1961), lors du symposium sur la relation parent-nourrisson, il présenta son point de vue, à savoir qu'avant même sa conception les traits de l'enfant sont déterminés par l'histoire et la tradition de sa famille. Il savait d'avance que ces idées seraient critiquées, considérées comme théologiques ; en fait, ses arguments sont solides et vérifiables. Pour comprendre la relation mère-enfant, il suggéra la nécessité d'explorer les facteurs qui contribuent à la prédestination de l'enfant.

Suivant cette idée, j'en viens à mon hypothèse sur la différence entre la prédestination et la destinée, entre Daniel, fils de l'histoire de sa famille et Daniel, l'être spécial, unique, en tant que soi. Ce soi, je l'affirme, était destiné à vivre une longue et bonne vie. Toutefois, ma distinction est précaire. La réalité nous enseigne que le soi et le membre d'une famille ne peuvent être nettement séparés l'un de l'autre. Le soi prend son départ en manifestant une totale dépendance à l'égard de sa famille et, avant tout, à l'égard du corps et de l'esprit de la mère, eux-mêmes destinés et prédestinés. Les influences expérimentées dans l'enfance, dès le début de la vie, nourrissent ou étouffent le soi potentiel inné de l'enfant.

J'ai donné plus haut les raisons que j'avais de penser que Daniel fut un enfant "déprivé". Je me pose maintenant la question de savoir ce qui n'alla pas bien pour lui et quand cela se passa. Je suis amenée à répondre que les choses tournèrent mal alors qu'il était enfant et non un homme en pleine maturité.

Notre travail nous a enseigné que le passé de notre enfance est comme un boomerang. Il serait plus juste de dire : c'est le *malheur*-précoce qui pénètre dans notre vie tel un sinistre "revenant". Si nous l'ignorons, nous pouvons être amenés à agir en tant qu'allié de notre propre ennemi. Les enfants déprivés suscitent la déprivation tout comme les enfants traumatisés provoquent les expériences traumatisantes. Lorsqu'Abraham a montré que les enfants eux-mêmes jouaient un rôle actif dans les assauts dont ils étaient les victimes passives, il n'est pas allé plus loin et a omis d'explorer la première histoire de ces enfants. Il aurait alors découvert qu'à l'âge de l'impuissance, un sérieux traumatisme leur avait été infligé. Peu importe si, par la suite, ce traumatisme a été élaboré dans la réalité ou dans le fantasme. Nous en arrivons de nouveau à la théorie de Daniel sur le pouvoir des structures mnésiques et fantasmatiques.

Si nous regardons notre vie dans cette perspective, nous constaterons que nous pouvons surmonter les peines et les chagrins de notre enfance pendant des années, et même pendant de nombreuses années ; que des individus peuvent mener une vie riche, satisfaisante, bien remplie jusqu'à ce que quelque chose se passe qui déclenche les perturbations d'un lointain passé. Ces années heureuses et pleines de créativité apparaissent alors comme quelque autre période de latence, et qui, sinistre contraste, sont cette fois suivies, non par le mouvement de la personnalité vers une vie plus pleine et un monde plus vaste, mais par le désastre qui marque la victoire finale des plus anciennes forces de destruction.

C'est dans cet esprit que j'en viens à méditer sur la maladie de Daniel. Bien sûr, je n'ignore pas le diagnostic médical. Mais je voudrais décrire cette maladie plutôt comme une affliction de son cœur. Je songe alors que dans la vieille tradition, le folklore et le langage de tous les jours, le cœur est considéré comme le siège de l'amour : les amoureux gravent ensemble leurs initiales dans un cœur, nous remercions de "tout cœur", nous envoyons nos "cordiales" salutations. Un acte d'amour nous réchauffe le cœur, un triste évènement le brise. Dans les romans psychologiques, il n'y a pas si longtemps, les gens mouraient, le cœur brisé, quand l'objet de leur amour les avait cruellement rejetés. Victimes d'une fureur désespérée, ils mouraient aussi de "transports au cerveau". Inutile d'ajouter d'autres exemples pour montrer combien il nous est naturel de voir dans le cœur l'analogie somatique de l'amour et du besoin d'être aimé.

Le cœur de Daniel ne s'est pas brisé quand il était un homme en pleine maturité. Il s'était brisé quand il était tout enfant, et qu'il souffrit de la perte de l'amour maternel. Ce fut à sa mère, je le sens bien, qu'il tenta de faire la cour dans son analyse avec ses interminables fantasmes sur la forme de la cloche : son premier abri et son jouet, la "folie". (Même si Daniel ne nous l'avait dévoilée lui-même, nous ne pourrions négliger la signification symbolique de ces objets.).

A ce stade je ne peux esquiver l'argument que tous, enfants, nous avons eu le cœur brisé — ce qui est fréquent — par nos mères et par nos parents puisque, pour paraphraser Winnicott, nous n'avons tous eu que des parents "suffisamment bons", ce que nous serons d'ailleurs à notre tour. Dans mon travail avec les jeunes enfants, des enfants si jeunes qu'ils n'avaient pas encore maîtrisé le vocabulaire permettant de nommer les objets concrets, j'ai constaté qu'ils s'expriment avec une éloquence très belle et recherchée quand ils accusent leurs parents : "Tu m'as fait de la peine" (You

have hurt my *feelings*"). L'expression qu'ils ont sur leur visage montre bien que c'est là le pire des crimes que l'on puisse commettre. Toutefois, seuls les enfants qui font fondamentalement confiance à leurs parents peuvent se permettre de les attaquer et de combattre pour leurs propres droits. L'enfant Daniel, lui, n'a pas lutté. Il a abandonné à son frère, son rival, sa mère et il a cru que cette perte était compensée par l'amour que lui témoignaient les autres membres de son environnement. Les sentiments agressifs et les revendications péremptoires étaient sérieusement inhibés:

Quand j'ai lu son histoire, je me suis demandé ce que cet enfant avait fait de sa colère, de sa rage. Nous est-il permis de conclure que ce sont ses dons si vifs qui lui ont permis de sublimer ses énergies hostiles et de les canaliser vers des buts créatifs? Nous savons qu'il aimait son travail et avait été récompensé, à l'école déjà, par de grands succès. Mais nous savons aussi que cette réponse ne suffit pas.

Dans son contact direct avec moi, j'ai été parfois étonnée de la tolérance de Daniel. Il arrivait extrêmement rarement qu'il exprimât ce qui m'apparaissait comme une colère et des soupçons injustifiés. Semblables incidents étaient isolés et je ne m'en souciais guère puisque nous sommes tous sujets à des réactions "paranoïdes" éphémères. D'ailleurs, les preuves de l'ordre contraire étaient plus impressionnantes : il n'hésitait pas à corriger un jugement sévère, quand il avait appris à mieux connaître la personne en cause. Il reconnaissait avec simplicité qu'il s'était trompé.

J'en reviens à ma remarque précédente, à savoir que tous les enfants (les adultes également) souffrent d'avoir eu le cœur brisé. Mais ce n'est pas pour autant qu'ils contractent tous une maladie cardiaque ou meurent prématurément. Je pense que ce sont précisément les dons exceptionnels de Daniel, la fragilité de ses fibres qui l'ont rendu plus vulnérable que d'autres enfants. Pour ces mêmes raisons, les premières traces mnésiques de blessure et de rejet ont résisté à des corrections ultérieures et sont restées actives de façon latente. En regardant sa vie rétrospectivement, je suis frappée par le modèle récurrent de prématurité, de déprivation et de compensation qui s'y trouve. Le déroulement de sa maladie est conforme à ce modèle. Juste avant de pouvoir goûter le triomphe d'une reconnaissance longtemps refusée, juste avant que lui-même et son groupe aient été acceptés au sein de l'International, il a été frappé. Mais grâce à sa vitalité et à son ressort, sa santé s'est rétablie et un traitement adéquat est venu compenser ce que son cœur ne pouvait plus faire seul. Il vécut encore des années heureuses, pleines de créativité, mais, à un certain moment, le traitement qui aurait dû être efficace se révéla nocif. La déprivation ultime survint douloureusement et prématurément.

### DERNIERE RENCONTRE

Je vis Daniel pour la dernière fois en Mars 1971. J'étais venue passer le week-end à Paris pour voir des amis qui s'apprêtaient à retourner au Brésil. Bien entendu, Paris, sans Daniel, ça n'existait pas. Cette fois-ci, nous étions trois, Marianne, Daniel et moi, pour enfin célébrer par un dîner cette petite fête projetée depuis si longtemps.

Daniel paraissait jeune, vigoureux, en pleine santé. Il était d'excellente humeur et mangea de bon appétit. Il était la figure dominante de notre groupe. Ce repas eut de nouveau lieu chez Madame Prunier et me rappela celui que nous avions

fait en sortant de l'exposition Vermeer. Nous étions bien tous les trois ; l'amitié de Daniel et sa sollicitude m'émurent et me réjouirent. Je n'étais pas au mieux de ma forme et fus d'autant plus frappée par l'apparence de Daniel.

Le voyant si bien, presque éclatant de santé dans tous les sens, pourrait-on dire, je fus convaincue qu'il avait mené à bien certains projets dont il m'avait parlé dans des lettres quelque temps auparavant. Je ne m'inquiétai même pas de son absence au Congrès de Vienne. Mais, par contre, j'étais inquiète quand je demandai de ses nouvelles lors d'une rencontre des Analystes Européens en été 1972 à Londres. Quand on me dit qu'il était très malade, à l'hôpital, je n'y crus pas. Je continuai d'espérer qu'il se remettrait. Après tout, ma propre santé n'était pas si bonne et même, parfois, très mauvaise et, des deux, j'étais la plus âgée. Je lui écrivis mais ne reçus pas de réponse. C'était un mauvais présage. Pourtant, je m'accrochai obstinément à l'image de Daniel, tel que je l'avais vu au cours de ce dernier dîner. Comme on trouve facilement de bonnes et solides raisons de ne pas croire ce que nous désirons ne pas être vrai !

Je n'étais donc nullement préparée quand la terrible nouvelle de sa mort me parvint. Elle me fut apprise avec beaucoup de ménagement par Marianne et J.-B. Pontalis dont je n'oublierai jamais la gentillesse. J'ai gardé leurs lettres comme j'ai gardé celles de Daniel. Le temps n'a en rien émoussé leur valeur. Son amitié reste un trésor durable. Daniel, cet être exceptionnel, cet être exquis reste à jamais gravé dans mon esprit et dans mon cœur.

*(Traduit de l'anglais par Claude Monod)*

**DANIEL LAGACHE : UN MAITRE ET UN AMI**

par

*CAMILLE LAURIN*

(Montréal)

J'ai respecté et admiré Daniel Lagache bien avant que de le connaître. Durant les années quarante où je faisais à Montréal mes études de médecine et où se dessinait ma future orientation psychiatrique et psychanalytique, sa réputation avait déjà franchi les frontières. Il était déjà connu dans nos cercles scientifiques comme un des chefs de file les plus prestigieux de l'école française de psychologie et de psychanalyse. On enseignait à l'Institut de Psychologie sa théorie de la conduite. Ses analyses cliniques et métapsychologiques, et en particulier ses observations pénétrantes, rigoureuses et subtiles sur la jalousie amoureuse, constituaient un enrichissement et un modèle aussi bien pour ce qui est du fonds que de la méthodologie. Les ponts qu'il avait commencé à établir entre la psychanalyse et toutes les autres disciplines humaines, de la psychologie expérimentale à la philosophie en passant par la sociologie et l'anthropologie, stimulaient l'imagination créative de ceux que préoccupait la recherche d'un nouvel humanisme, à la mesure de notre monde aliéné et désaccordé. Ses études sur la délinquance et le transfert témoignaient du même engagement, des mêmes qualités et ouvraient les mêmes perspectives.

C'est avec le désir de m'abreuver davantage à une source aussi riche, et aux autres que l'on trouvait alors à la Société Française de Psychanalyse que je décidai de poursuivre à Paris ma formation psychanalytique. La satisfaction intellectuelle que j'en éprouvai fut à la fois constante et intense. Daniel Lagache, entre autres, s'avéra le maître rigoureux, encyclopédique, novateur et humaniste dont j'avais rêvé. Attentif à l'ensemble autant qu'au détail, à la théorie aussi bien qu'à la technique, il éclairait et guidait les premiers pas des analystes en herbe qui fréquentaient son séminaire en même temps qu'il enrichissait de son apport les travaux scientifiques de la Société.

Au fil des mois et surtout des années, il se développa entre le maître français et son élève québécois des liens nouveaux, dont la douceur et la chaleur intimistes ajoutèrent une touche exquise aux satisfactions antérieures d'un autre ordre, par ailleurs toujours renouvelées.

Cette amitié dont Daniel m'a honoré demeure encore aujourd'hui pour moi un mystère. Faut-il l'attribuer aux affinités que nous avons constatées, aux luttes que nous avons menées en commun, ou même à des complexes réciproques ? Quoiqu'il en soit, cette amitié m'a permis de partager les joies et les souffrances cachées d'un prince de l'esprit, d'apprécier les immenses qualités humaines d'un personnage que son poste et son prestige figeaient dans un rôle et isolaient de la communauté intellectuelle à laquelle il appartenait, de chérir un maître que je n'ai jamais cessé de vénérer.

Dans les longues conversations que nous avons eues à Paris ou à Montréal, au cours des quinze dernières années, j'ai pu mesurer l'écart abyssal qui peut séparer l'image d'un homme de sa réalité, le masque du visage qu'il recouvre, le oui-dire et les interprétations du fait ou de l'ensemble des faits qui leur ont donné naissance. On comprend mieux alors, comme me le disait souvent Daniel, comment l'homme est un loup pour l'homme, jusqu'à quel point les relations de pouvoir président à nos pauvres destinées humaines et combien le bonheur, ce bonheur auquel il voulait consacrer son oeuvre dernière, est difficile. Je me console du moins en pensant que l'amitié, comme la contemplation d'une vérité toujours entrevue et poursuivie, l'ont empêché jusqu'à la fin de croire au triomphe irrémédiable de Thanatos sur Eros.

Ce que j'emporterai de Daniel Lagache, c'est beaucoup plus le souvenir de ce qu'il fut que de l'oeuvre admirable qu'on lui doit. Je me rappellerai son exquise sensibilité, le plaisir qu'il savait recevoir et donner quand il était sûr de l'authenticité des sentiments que l'on avait pour lui, son goût de la nature et les soins infinis qu'il prodiguait à ses rosiers, la souffrance que lui causaient sa solitude, son isolement, les malentendus qui le séparaient de ses amis et qu'il ne parvenait pas à dissiper, les incompréhensions dont il était l'objet de la part de ses collègues, jeunes ou de sa génération, dont il avait voulu se rapprocher, l'horreur que lui inspirait la fausseté morale ou intellectuelle, la profonde affection qu'il vouait, trop souvent, sans leur dire, à des élèves dont la stature morale et créative l'impressionnait et dont il voulait qu'ils le continuent et le dépassent, la mobilité et la souplesse, oui la souplesse, d'un esprit et d'un cœur sans cesse aux aguets attentifs aux moindres jaillissements et surprises de la vie, une immense capacité d'émerveillement, un appétit de liberté, d'indépendance qui le faisait se hérissier devant toute tutelle idéologique ou affective et lutter contre les caporalismes de tout acabit, un besoin de simplicité, de silence, de communion non verbale que l'on ne peut savourer qu'entre véritables amis ou avec les enfants. J'emporterai aussi le souvenir de son humour sec, de ses facéties, de son rire vigoureux et de ses entrechats dont il pouvait parfois l'accompagner quand il se sentait particulièrement heureux. J'emporterai enfin le souvenir des remous, des bouleversements qu'a provoqués chez lui une maladie qui le révoltait, l'humiliait, l'exaspérait, par les contraintes qu'elle lui imposait, par les pertes et catastrophes qui pouvaient en ponctuer le déroulement. A ce souvenir se mêlera un vif regret, celui de n'avoir pu, en raison de la distance, l'accompagner jusqu'à la fin, lui rendre en affection tout ce qu'il m'a donné et adoucir ses derniers moments.

Un grand savant vient de disparaître et je le regrette mais c'est l'ami irremplaçable que je pleure.

## HOMMAGE AU PSYCHANALYSTE

par

*MICHEL FAIN*

(Paris)

Je n'eus qu'une seule occasion de rencontrer le Professeur Daniel Lagache dans l'exercice de ses fonctions à la Sorbonne. J'étais alors Directeur de l'Institut de Psychanalyse de Paris, à ce titre D. Lagache m'invita à faire partie du Jury de soutenance de la thèse de Doctorat de Widlöcher. J'aime à croire que cette invitation n'aurait pas été adressée à un autre que moi en tant que directeur de l'Institut, non pas en raison de mes mérites propres, mais dans le but bien particulier d'une certaine rencontre. Certes, Daniel Lagache voulait me faire bénéficier de la qualité exceptionnelle de cette thèse, mais, à cette intention, il me plait d'ajouter qu'il souhaitait que cette rencontre avec le "Professeur" s'inscrivit en ligne directe avec celles que j'eus avec le "Psychanalyste".

Je pense que les études nombreuses consacrées aux problèmes posés par le contre-transfert ont toutes été faussées à leur base. Une visée normative soutient leur développement: l'analyse du contre-transfert doit déboucher sur une appréciation plus adéquate du matériel associatif apporté par un patient dans le cadre du protocole qui définit la cure psychanalytique. Le contre-transfert et son auto-analyse ne sont-ils pas assimilés avec quelque outrance à un système permettant une meilleure perception de l'inconscient de l'autre ? Il s'agit là d'une perspective sémiologique qui, dans sa visée bienfaitrice ridiculise la théorie psychanalytique. Le contre-transfert dont l'appellation même est contestable est une manifestation de nature érotique s'opposant à la désexualisation qu'impose au psychanalyste le protocole de la cure. Prétendre que sa réduction par l'auto-analyse fait du contre-transfert l'instrument à partir duquel se construit l'interprétation est une prétention aussi absurde que celle qui viserait à dépouiller le sommeil de ses rêves. Si une telle réduction atteignait son but, elle créerait une situation au cours de laquelle de façon itérative le psychanalyste répéterait le meurtre du père primitif et imposerait la loi indissociable, de cet acte, fait bien peu favorable à l'émergence des associations.

A quoi aboutit ce refus de considérer le caractère érotique du contre-transfert ? D'abord à l'éveil de la haine du moi contre ce fauteur d'excitations, haine qui



devient la force vive de l'auto-analyse du contre-transfert. Ainsi menée cette "auto-analyse" débouche sur une croyance mystique, jugée ridicule au niveau du rêve, mais recevant créance au niveau des activités mentales déclenchées par l'audition du patient, y compris celle qui reçoit le nom de contre-transfert, c'est-à-dire la foi dans la possibilité de prédire l'avenir d'un processus psychanalytique. Qui dit mysticisme, dit retrait d'investissement d'objet, repli de la libido sur le moi, régression de la libido du Moi au stade de la réalisation hallucinatoire du désir, autrement dit attitude apte à prendre des vessies pour des lanternes et je ne crois guère à la vertu de l'interprétation qui montre qu'une vessie est une lanterne. Je ne voudrais pas prolonger cette discussion sur la destinée pulsionnelle particulière qu'entraînent — dans un but manifestement altruiste — la sous-estimation du caractère égoïste du contre-transfert et de l'irréductibilité de ce caractère. Si, telle est mon opinion, encore ne s'est-elle formée qu'après un long périple marqué par un retour vers le vécu de mon analyse avec D. Lagache. Il existe là, une possibilité rarement utilisée d'aborder les problèmes posés par le contre-transfert: évoquer des souvenirs de sa propre analyse. Sans doute, cette évocation peut se concevoir comme étant une des manifestations d'un processus de deuil. Je n'ai jamais perçu dans l'attitude de D. Lagache au cours de mon analyse le moindre apriorisme idéologique, à moins, que l'on appelle "apriorisme" un intérêt soutenu du psychanalyste pour repérer dans le discours associatif l'inscription particulière, en positif et en négatif, de la place prise par le complexe de castration dans ses relations avec la bisexualité.

C'est ainsi que la façon dont une interprétation me fut donnée, reste pour moi un modèle et un sujet constant de réflexion. Dans un premier temps la réaction haineuse qu'elle entraîna envers l'interprète fauteur d'excitations n'était guère propice à la réflexion, mais celle-ci dans un second temps fut fortement stimulée par ce même caractère excitant de la formulation employée. J'avais (je ne peux plus guère préciser le contexte exact) conté un rêve au cours duquel j'avais mis en scène un épisode, qui par rapport à ma vie professionnelle d'alors, pouvait paraître bien banal: après avoir examiné une malade au lit, dans une chambre pauvre et triste, je prescrivais magistralement des pilules. Je me voyais alors écrire "phényl-éthyl-malonylurée". Ce rêve, ou tout au moins le récit que j'en fis, ne laissait apparaître aucune de ces failles de l'élaboration secondaire par lesquelles s'infiltrait l'étrangeté. La chambre, le lit, permettaient l'ouverture des lignées associatives dirigées vers des épisodes de mon enfance, le traitement "calmant" visait manifestement à l'extinction d'une excitation à laquelle était en proie la dame malade et couchée. J'étais conscient du déguisement que contenait la formulation magistrale du barbiturique. En ce temps-là, le gardénal avait mauvaise réputation, souvent utilisé à des fins suicidaires, il se prescrivait aux malades selon un langage qui supposait leur méconnaissance. J'associais aussi sur l'origine du nom, le "gardez nal" qui montrait le souci de conserver un lien de filiation avec des produits de la même famille chimique. Enfin, la prescription de ce produit était alors ma façon de traiter la "nervosité". Ma facilité apparente à associer contrastait avec la plausibilité du rêve, sans doute faisais-je là aussi sur ce divan correctement mon métier ... d'analysé. Aussi fût-ce avec une impression de bizarrerie que j'entendis reprendre par mon analyste le nom du médicament: "Fain(e) est-il mâle ? " Un accès de haine éclata d'autant plus facilement que l'interrogation dissimulée dans le rêve était libérée par un autre, par le simple fait de sa formulation. La prononciation "Faine" m'était d'autant plus pénible qu'elle ramenait à ma mémoire un fait inscrit dans l'association

"gardez nal": pendant l'occupation j'avais supprimé le tréma qui se trouvait au dessus du i de mon patronyme, ce qui n'était guère courageux, d'autant plus que petit j'avais été poussé à de nombreux pugilats avec des "déformateurs de mon nom" (Farine était la déformation la plus usitée). Le fait que j'avais moi-même déformé le nom de mon père était précisé par un "e" qui cessait par là même d'être muet (Faine). Malgré ma colère, une série d'associations se précisaient: la malade du rêve me rappelait une nommée Fanny qui, autrefois m'avait trouvé une certaine grâce féminine, trouvaille que je n'avais nullement appréciée. A cette même époque je connaissais une jeune fille appelée Lily. J'appris par la suite qu'elle dissimulait sous ce diminutif un prénom jugé par elle vulgaire. Le médicament Phen-yl-eth-yl-mal-on-yl-urée, s'il cherchait par la répétition du "yl" à mettre Lily au lit — ce qui ne s'était jamais fait — débouchait sur un "au lit l'urée" ce qui s'était produit à la suite de circonstances liées à mon complexe de castration.

Mon intention n'est pas de pousser plus loin l'analyse de ce rêve, mais d'étudier les qualités de l'intervention — interprétation qui me fut donnée à son propos.

Au cours du Congrès de Psychanalyse de 1970, D. Anzieu rapporta remarquablement sur l'épineux sujet de théorie de l'interprétation. Parmi de nombreux développements, il reprit une opinion de D. Widlöcher selon laquelle une interprétation qui se construit sur le même mode que le mot d'esprit a, de par sa structure même, une action accrue et bénéfique sur le processus psychanalytique. Autrement dit, cette efficacité tient à l'utilisation de la condensation, du déplacement, du retournement en son contraire, qui mettent en forme l'interprétation. Un affect de plaisir partagé témoignerait de cette efficacité. A l'époque je fis quelques réserves sur cette idée de plaisir partagé entre l'analyste et son patient. Certes, je pensais à l'instar du rapporteur qu'il était nécessaire que l'analyste montre à son patient son aptitude à percevoir et à nommer les mécanismes qui sont actifs au sein des processus inconscients, et en conséquence établir par ce fait même une communication verbale franchissant les barrières établies par la méconnaissance parentale autour des théories sexuelles infantiles. Cependant, j'estimais aussi que cette interprétation ne devait donner lieu à aucun plaisir, à aucune détente, viser au contraire à une conservation des tensions internes.

Je conçois que contée à d'autres, l'interprétation qui, reprenant phonétiquement une partie du matériel apporté par mon rêve puisse leur paraître identique à un mot d'esprit et entraîner leur gaîté. Ce ne fut pas mon cas. D'où selon moi, et selon cet exemple, apparaît une première qualité de l'interprétation: en dépit de l'utilisation des mécanismes qui, habituellement favorisent la décharge, mécanismes des processus primaires, un effet contraire de maintien de la tension doit être obtenu, effet conforme au principe de la frustration libidinale.

La reprise interprétative du jeu avec les mots par D. Lagache n'était sûrement pas le fruit d'une saisie rapide du sens mais le résultat d'une longue écoute que l'audition du récit du rêve avait confirmé. Je dirai volontiers qu'il ne pouvait que l'entendre. Alors que manifestement dans ce rêve, je cherchais activement à calmer une femme, la formulation (terme utilisé dans la prescription d'une ordonnance) reprise par l'analyste, ébréchant le refoulement qui marquait le récit du rêve ramenait au premier plan le mécanisme du double retournement pulsionnel, me désignait comme objet passif du désir de l'Autre. Toujours dans cette perspective de

la conservation de la tension interne, peut-on ainsi pressentir que l'utilisation des mécanismes du rêve dans l'élaboration de l'interprétation se doit d'opérer un renversement qui, en découvrant la réalisation hallucinatoire du désir, montre aussi en fait, la persistance d'un désir qui n'a trouvé que maigre satisfaction dans l'onirisme nocturne. L'effet d'atténuation obtenu par le travail du rêve au service de la censure chargé de préserver le désir du Moi de dormir (ou l'antidésir qu'est le besoin de dormir) devient ainsi, au cours de l'interprétation, par un renversement de l'effet du même travail, l'instrument de la mise en tension du désir qui cherchait à se réaliser dans le rêve. Faine, féminin de Fain, n'était pas mâle, et malgré l'ordonnance de cette vérité, il n'y avait nulle prescription, ainsi que le soulignait l'interprétation de mon analyste. Peut-on alors, dans la même lancée, comparer cette interprétation à un mot d'esprit "renversé (retourné) en son contraire ? ". Le mot d'esprit qui a besoin d'une oreille qui écoute et d'une réaction joyeuse pour se compléter, court-circuite selon Freud, un état sérieux de l'esprit (1) pour faire éclater un rire en commun. Il ne s'agit donc pas, à proprement parler d'une identification hystérique impliquant un tiers manquant mais d'une identification "euphorique" s'édifiant par rapport à un tiers berné, ce qui ne signifie pas pour autant, que l'hystérie n'a rien à voir en cette affaire. Le renversement de l'effet de l'interprétation venait du retour au récitant du rêve de son jeu avec les mots par un tiers non berné, sans l'ombre de la moindre gâté dans sa voix. "Etre surpris en train de jouer sexuellement avec les mots" était donc une proposition qui se dégageait également de mon rêve, dégageant s'opérant sans le moindre souci de compatibilité avec "être l'objet féminin du désir de l'Autre", ce, en dépit d'une élaboration secondaire figolée du rêve. Il est évidemment bien connu qu'un médecin qui prescrit une ordonnance se doit d'être au courant des incompatibilités. Bien sûr, le sentiment d'être surpris dans un jeu sexuel va de pair, voire donne forme au fantasme originaire de scène primitive et, on a rattaché celui de la séduction par l'adulte, de par son effet excitant, à celui de la scène primitive. Mais, ces liaisons, aussi objectivement vraies qu'elles soient, n'en sont pas moins aussi le résultat de la tendance unifiante en action au sein du rêve, tendance contre laquelle s'édifia le modèle proposé par Freud pour interpréter les rêves; ne fallait-il pas auparavant démembrer ce tout en éléments distincts ? Autrement dit, l'interprétation de mon analyste, faisait sentir l'existence d'un lieu où coexistaient des représentations de choses dont la coexistence pacifique était assurée entre elles, tant qu'elles restaient séparées de leurs représentations de mots. Ainsi, pourrait-on prétendre, que ce que Freud décrivit comme "Sésame, ouvre-toi" de la voie royale de l'inconscient doit se percevoir dans le contenu latent du rêve. Se révèle ainsi le caractère aléatoire et complexe de la formulation selon laquelle "où était le ça, le moi doit advenir". L'épouvante classique de certains psychanalystes devant une situation dite "chaotique" ne serait-elle autre chose que le signe d'une fatigue perçue quasi à l'avance devant l'effort à fournir pour tenir ordonné ce qui ignore l'ordre par définition ? C'est en ce sens que j'ai déjà proposé ailleurs que l'élaboration secondaire du rêve était au sein de ce dernier rêve une épuisante intruse (2)

J'ai signalé plus haut que cet épisode de mon analyse contée à un auditeur entraînait le rire. Cette réaction ne provient pas alors de l'effet surprise du mot d'esprit, mais du comique de situation. Ce qui signifie en clair, que ce n'est plus

(1) Cet état sérieux de l'esprit fut rattaché ultérieurement par Freud à l'action du surmoi.

(2) M. FAIN, "Prélude à la vie fantasmatique", *Rev. Fr. Psv.*, XXXV, 1971.

l'émergence d'un contenu inconscient qui suscite le rire, mais une rupture de l'investissement préconscient; ce dernier, fixé attentivement, fut-ce d'une façon flottante, sur un récit comprenant un enchaînement de pensées, se trouve brusquement rompu par une remarque qui trouve son origine dans le texte même du récit. Cette rupture impose la dialectique dominante du comique de situation, celle du grand et du petit, qui, dans son retournement tragique est aussi celle de la mélancolie. Des associations dont le point de départ était la représentation d'un médecin faisant sérieusement son métier, prescrivant une ordonnance au chevet d'une malade alitée, se transformant en une question posée, à partir d'un patronyme altéré, sur son sexe, voilà de quoi faire jaillir le rire. Bien entendu, D. Lagache formulant son interprétation ne riait pas, et ce manque à être perçu riant ne pouvait qu'induire une pensée latente, celle qu'il riait, pensée latente dont la place se situe alors au même endroit que le comique de situation: dans la zone préconsciente du psychisme. N'est-ce pas cela qu'il convient d'appeler le transfert ? La pensée latente, "mon Analyste rit" contient donc au niveau du préconscient, à l'état potentiel, l'humiliation du petit par le grand, la jouissance de l'enfant battu. Est-ce à dire que la névrose de transfert est toujours une névrose d'échec, l'érotisation d'une relation entre le moi et son Idéal trouvant une expression "inconsciente" dans le préconscient ? Sans vouloir l'affirmer, je poserai la question "Pourquoi pas ?".

Toute interprétation valable rompt un certain investissement du discours associatif même si cette interprétation ne contient pas directement les mécanismes présents dans le travail du rêve mais simplement indirectement (c'est-à-dire en les montrant à l'œuvre). Autrement dit, toute interprétation pousse à l'élaboration inconsciente à partir de pensées latentes provoquées par le manque à percevoir la moquerie dans ladite interprétation, manquement souligné par la dialectique du grand et du petit qu'elle provoque en raison du changement de régime des investissements qui fait suite à l'interprétation.

N'est-ce pas là le processus inéluctable, celui suivi par Freud, contraint de découvrir le transfert en tant qu'obstacle, en fonction du manque à être efficace de son activité interprétative ? N'est-ce pas là également ce que Michel Neyraut (3) a montré en parlant de la précession du contre-transfert ? Cette précession serait alors liée au fait même de l'interprétation qui, en montrant l'action d'atténuation des mécanismes qui régissent le travail du rêve et qui font que dans un travail à rebours le sens latent se dégage du contenu manifeste, rompt l'investissement qu'entraîne l'audition d'un contenu "travaillé" pour celui d'un sens plus proche de la décharge. Mais, si le désir du psychanalyste se confond lui aussi avec celui d'être battu, c'est alors une toute autre histoire.

Ainsi, à partir du commentaire d'une séquence d'analyse personnelle j'en suis arrivé à soutenir qu'une interprétation qui conduit le PCS à enregistrer des contenus de l'ICS et à lui en faire admettre le désordre mène tout naturellement ce même PCS à devenir le siège d'un processus inconscient (ce qui peut paraître une gageure) qui se construit sur le mode décrit par Freud dans l'article portant sur "On bat un enfant". Que le préconscient contienne des éléments inconscients, la notion même de pensée latente l'affirme, et il est possible en ce cas de faire appel à la sorcière "métapsychologie", celle de Freud, bien entendu ... Parmi les jetons des

(3) NEYRAUT M. "Le transfert", *P.U.P.*, Le Fil Rouge, 1973.

motions pulsionnelles ICS présentant le caractère que nous venons de décrire, il en est qui réunissent en eux des déterminations opposées. D'une part, ils sont hautement organisés, dépourvus de contradictions, ils ont utilisé toutes les acquisitions du système CS et notre jugement aurait bien de la peine à les distinguer des formations de ce système. D'autre part, ils sont inconscients et ne sont pas susceptibles de devenir conscients. Ils appartiennent donc qualitativement au système PCS, mais en fait à PICS. C'est leur origine qui reste décisive pour leur destin. Il faut les comparer aux sang-mêlé des races humaines qui, en gros, ressemblent presque aux blancs, mais qui, par tel ou tel trait frappant, trahissent leur origine de couleur et de ce fait demeurent exclus de la Société et ne jouissent d'aucune des prérogatives des blancs ..." (4). Cette métaphore raciste crée un ghetto au sein du préconscient, ghetto marquant le lieu de l'humiliation des sang-mêlé, ces sang-mêlé qui ont pénétré, venant de zones interdites, à la suite d'interprétations psychanalytiques par exemple, dans la zone préconsciente du psychisme.

Déjà dans l'Interprétation des Rêves, Freud avait utilisé une métaphore du même ordre: il avait comparé certains contenus psychiques à des descendants de potentats, ayant autrefois régné sur le pays. Ce lien avec l'histoire passée les faisait considérer avec méfiance par le reste de la population. Leur nom les rendait aptes à ce que soient transférés sur eux certains désirs. J'ajouterai que toutes les dispositions étaient alors prises pour que ces désirs supposés soient promptement mis en échec.

Si l'interprétation de mon analyste faisait remonter mes souvenirs jusqu'aux problèmes que tentèrent de résoudre mes théories sexuelles infantiles sur la différenciation sexuelle, sa formule rendait aussi perceptible ce qu'elle déclenchait au niveau du préconscient. Ainsi, précocement, la notion d'une névrose de transfert dont la caractéristique est en fait le maintien préconscient d'une identification hystérique qui trouve sexuellement sa satisfaction dans la mise en échec du processus psychanalytique m'a été fournie, transmise, par mon analyste. En l'occurrence, le roc du biologique se traduirait par un refus intime de l'homme (est-il mâle ?) d'abandonner une féminité vouée au désir du père primitif et d'accepter de le totémiser. Il est sûr que mon histoire personnelle a aidé à la chose: je suis un sang-mêlé. "Phène", soulignant l'abandon du tréma sur l'i de mon nom répondait directement à l'attitude de mon grand-père paternel envers moi: il me percevait là où il aurait voulu ne rien voir. J'étais un échec patent dans le processus de sa filiation. Il est donc possible que j'ai transmis autant d'informations à mon analyste qu'il m'en a retournées. Quoiqu'il en soit, et c'est pourquoi j'ai choisi cet exemple pour illustrer mon propos, D. Lagache n'a pas tourné la difficulté en me donnant "dans le transfert" des interprétations réductrices. Cette locution, "dans le transfert", montre la méconnaissance de la genèse du transfert (dans le sens de névrose de transfert) qui, en tant que résistance, vise à mettre en échec le processus déclenché par des interprétations opérant à rebours du travail du rêve. (Cela ne signifie nullement que l'interprétation ne se sert que du rêve, mais que ce travail du rêve est typique de la tentative du moi — première topique — pour mettre en échec les auteurs d'excitation). L'interprétation fournit les "sang-mêlé", les descendants illégaux, produits hautement organisés et qui n'ont aucune tendance à accéder à une conscience qui marquerait la fin de leur vie érotique. A ma connaissance ce rapport

---

(4) S. Freud. " Métapsychologie .

entre la prise de conscience et la déssexualisation du masochisme n'a été entendue au cours de l'analyse que par un seul auteur: D. Braunschweig dans son rapport sur "Psychanalyse et Réalité" (5).

Je viens, autour d'une interprétation donnée au cours de mon analyse par D. Lagache d'énoncer certaines qualités que doivent posséder, quelquefois au moins, les interprétations psychanalytiques. Ces qualités issues de la théorie psychanalytique rendent accessible à la compréhension du sujet en analyse la théorie psychanalytique. Elles créent les conditions d'une névrose de transfert ayant toutes les apparences d'une difficile destinée. Ainsi, la précession du contre-transfert découle, au moins partiellement, de l'utilisation d'interprétations construites à partir des études de Freud concernant l'interprétation des rêves, à savoir que les contenus manifestes quels qu'ils soient ont fait l'objet d'un travail à partir d'un sens latent. L'énoncé du sens obtenu grâce au démontage de ce travail est générateur d'un phénomène analogue à celui qui préside au comique de situation en raison même des ruptures d'investissement qu'il tend à provoquer. "Un petit est battu", mise en scène d'un acte située au sein du préconscient non seulement s'opposera au processus psychanalytique, mais trouvera son énergie dans l'activité interprétative. Je n'ai pas envisagé le cas où le psychanalyste cherche à démontrer, à son insu, que c'est lui le battu. Tous ceux qui ont connu Daniel Lagache en tant que psychanalyste savent combien sa *stricte* neutralité évitait une telle impasse à son patient. C'est cette stricte neutralité qui permet aujourd'hui d'écrire ces quelques réflexions destinées à lui rendre hommage. Je viens de discuter, selon une forme quasi-spécifique à la cure psychanalytique des névrosés, du problème de la transformation de la misère hystérique en malheur banal, ce qui revient à dire, en ce cas précis, que le patient prend conscience, mieux, admet que le psychanalyste ne tire aucun plaisir érotique du sujet en tant que tel. Ce qui peut se résumer d'une façon dramatique par sa brièveté: le père castrateur, le Surmoi n'inflige pas la castration pour son plaisir. Le rôle du psychanalyste se borne à indiquer la réalité du fantasme incestueux et de la castration qui peut en résulter. Par contre, l'homme qui est le -psychanalyste peut reconnaître chez son ex-patient un individu à sa taille, ni plus petit, ni plus grand et siéger en sa compagnie dans un Jury rassemblé pour apprécier la grande qualité du travail d'un autre individu et non pour jouir de la peine réelle que ce dernier à dû se donner pour l'édifier.

J'espère avoir fait sentir à travers ce court récit le rôle important qu'a joué Daniel Lagache dans ma vie. Je n'exclus pas l'idée que sa mort, qui l'a placé topiquement au sein de la partie culturelle de mon Surmoi a joué son rôle dans la rédaction de cet article. Cela signifie en clair que rien dans sa vie ne s'est opposé à ce que je le situe à cette place de mon psychisme, ce dont je le remercie.

---

(5) D. BRAUNSCHWEIG. " Psychanalyse et Réalité ". *Rev. Fr. Psy.*, 5-6-XXXV, 1971

**MA RENCONTRE AVEC DANIEL LAGACHE**

par

*Juliette FAVEZ-BOUTONNIER*

(Paris)

Evoquer le souvenir de Daniel Lagache, c'est pour moi évoquer mon passé personnel, tant il a été mêlé étroitement au déroulement de ma vie professionnelle. Mais, je m'en suis mieux rendu compte en me remémorant les moments les plus cruciaux de cette rencontre, c'est la psychanalyse qui nous a rapprochés, et notre amitié s'est affirmée au cours de ces trente dernières années pendant lesquelles nous avons vécu ensemble l'évolution de la psychanalyse en France avec des vicissitudes qui commencent à tenter sinon les véritables historiens, soucieux de n'aborder les événements qu'une fois tombée la fièvre de la vie, du moins ceux qui au contraire tentent d'imposer au passé le visage de leurs passions. D'ailleurs entre l'historien prudent et le narrateur missionnaire, il y a place, je crois, pour l'honnête homme banal qui ne supporte jamais facilement de ne pas savoir ce qui est arrivé. Point n'est besoin d'être détérioré par quelque démence pour fabuler et combler les vides du passé, le sien ou celui auquel on s'intéresse. C'est ainsi que se créent des légendes qui ensuite embarrassent les historiens eux-mêmes. Si Daniel Lagache n'était pas mort, je n'aurais pas manqué de lui communiquer certains textes péremptoires d'un auteur qui ne doit pas avoir trente ans rendant compte de la création de la Société Française de Psychanalyse. Je crois qu'il se serait exclamé : "C'est exactement ce qui n'a pas eu lieu et que nous voulions éviter." — Je lui aurais peut-être alors amicalement conseillé d'écrire à l'auteur en question pour lui demander de rectifier son jugement. Peut-être m'aurait-il répondu : "Pourquoi ne le fais-tu pas toi-même ? Tu es au courant.", estimant que l'auteur aurait pu se renseigner s'il n'était pas déjà inaccessible à toute critique et susceptible de considérer toute contestation de ses affirmations comme polémique. D'ailleurs, Daniel Lagache n'est plus là et je n'ai rien fait moi non plus, car les pensées que je lui attribue sont évidemment pour l'instant les miennes ... Mais parfois, au cours de conversations avec nos jeunes collègues, je me suis étonnée en voyant à quel point ce qui fait partie pour moi du passé encore bien proche est pour eux tout à fait inconnu, ou obscur.

C'est pourquoi en évoquant pour notre groupe de psychanalystes nos souvenirs sur Daniel Lagache je n'éviterai pas de parler de ce qui entre peu à peu

dans l'histoire de la psychanalyse, en France, telle que je l'ai vécue.

Sans nous connaître, appartenant à la même génération nous avons suivi, Daniel Lagache et moi, des chemins parallèles, études de philosophie, puis de médecine, et cela presque au même moment. Mais pour Lagache ce fut en passant par l'Ecole Normale Supérieure, puis en suivant la voie classique en médecine des concours, alors que moi-même, ayant préparé à la Sorbonne en dehors de toute école et avec un certain éclectisme (lettres, sciences) l'agrégation de philosophie peu d'années avant lui j'avais abordé ensuite après un temps de latence des études de médecine tout en exerçant le métier de professeur, et en demeurant ainsi stagiaire, d'un bout à l'autre des cinq années d'études. J'ai alors rencontré Daniel Lagache pour la première fois (en 1935) à Sainte Anne où il était Chef de Clinique, et je me suis présentée à lui comme une stagiaire de cinquième année qui ne pouvait être régulièrement présente aux conférences du stage. J'avais entendu parler de lui et lui un peu aussi de moi. Il m'accueillit avec beaucoup de courtoise sympathie et me prévint qu'il me ferait passer lui-même l'examen oral final validant le stage, "non pas précisait-il en souriant, pour vous faciliter les choses, mais parce que cela m'intéressera de parler de la psychiatrie avec vous.". Comme il me l'avait annoncé, le jour venu, il me fit tirer au sort une des questions prévues au programme, et je dus lui parler de l'alcoolisme ... Pendant le stage nous avons eu quelques conversations amicales et Lagache savait que j'étais en analyse. Lui-même m'avait dit qu'il avait choisi la voie psychanalytique en psychiatrie, et qu'elle lui paraissait pleine de promesses. Le delirium tremens, à l'époque, ne se prêtait guère aux commentaires psychanalytiques, mais j'avais étudié "la question" — ce dont Lagache me félicita. Chargé de la formation des stagiaires en psychiatrie, il ne trichait pas, estimant qu'il devait s'assurer qu'ils possédaient les connaissances qu'il avait accepté de leur transmettre, et qu'il s'efforçait d'élargir, en se référant quand c'était possible à la phénoménologie, ou à la psychanalyse. Son souci d'information et de synthèse, son ouverture d'esprit à toute discipline permettant d'approcher de plus près la réalité du malade, en même temps que son souci d'équité et de justice à l'occasion des examens : autant d'attitudes personnelles que j'ai toujours retrouvées chez Daniel Lagache et qui étaient manifestes dès ce premier contact.

Il m'avait fait part, à cette époque, de son hésitation entre les deux orientations que pouvait prendre sa carrière : médicale et hospitalière, ou universitaire et "littéraire", puisque c'était alors dans les Facultés de Lettres qu'existaient de rares chaires de psychologie. Les circonstances, en lui offrant plus tôt que prévu la possibilité de devenir professeur de psychologie à la Faculté des Lettres de Strasbourg, entraînèrent son départ de Paris.

Je ne devais pas revoir Lagache avant la fin de la guerre, après avoir entendu parler de lui et de son enseignement à Clermont-Ferrand pendant l'occupation, enseignement qui nous paraissait fort enviable, ouvert à des techniques telles que le test de Rorschach (assimilé encore à la lecture du marc de café par certaines autorités universitaires parisiennes de l'époque) et élargissant dans une perspective "clinique" (le terme n'était pas encore adopté) la théorie et la pratique psychologiques. La guerre terminée, l'université de Strasbourg malgré ses dures épreuves apparaissait comme la seule en France où existât avec un certain éclat, créée par Lagache, une licence (libre) de psychologie. Cette initiative et son succès ne furent sans doute pas étrangers à la création rapide de la licence de psychologie en France.



Mais les étapes de sa carrière universitaire devaient amener Lagache à la Sorbonne dès 1947 et me conduire, en raison de ma propre orientation, à lui succéder à Strasbourg.

Nos rencontres après la guerre s'étaient faites dans les réunions de la Société Psychanalytique de Paris qui reprenait vie après avoir disparu totalement, par mesure de prudence, pendant l'occupation. Les quelques psychanalystes demeurés à Paris se réunissaient amicalement et officieusement, et André Berge doit se rappeler comme moi ce que nous avons baptisé "le quatuor Sainte-Geneviève", du nom de la rue où j'habitais et où nous nous retrouvions de temps en temps (avec Françoise Dolto et Marc Schlumberger). D'autres échanges avaient lieu avec d'autres collègues, selon les sympathies et les intérêts communs, mais toujours à titre strictement privé. Après la libération de Paris, l'activité de la Société Psychanalytique de Paris avait rapidement repris, sous la forme de réunions scientifiques régulières et de remise en route de la promotion et de la formation de nouveaux psychanalystes, pratiquement suspendue pendant quatre ans, et assurée avant la guerre par les membres titulaires de cette Société. La S. P. P. fonctionna donc d'abord comme auparavant mais non sans difficultés : plus de locaux, plus de bibliothèque, plus de revue. Alors arriva des U.S.A. une bonne nouvelle, celle du don d'une somme d'argent assez importante provenant des psychanalystes originaires d'Europe Centrale, qui avaient émigré au moment de la guerre aux Etats-Unis et s'y étaient installés, après avoir séjourné pendant plusieurs années en France durant la montée du nazisme — ou même avant. En témoignage de reconnaissance et d'amitié pour leurs collègues parisiens, ils leurs offraient ainsi le moyen de fonder un Institut de Psychanalyse, à condition bien sûr que soit trouvé un local convenable et que la S.P.P. puisse elle-même participer financièrement à cette fondation. Une fois le local trouvé — rue Saint Jacques — il fallut l'aménager, et demander aux membres titulaires de la S.P.P. une participation financière importante. Lagache fut l'un des premiers à répondre à cet appel et à verser la somme demandée, car il trouvait que la création de cet Institut était une très heureuse initiative. D'autres, n'ayant pas assez d'argent disponible et ayant retardé leur versement eurent ensuite des raisons de ne pas participer à cette collecte. Si je rappelle ce détail, c'est pour montrer combien Lagache était confiant, au départ, dans le devenir de la S.P.P. et du nouvel Institut. Pourtant, les choses devaient assez vite se gâter. Passant une grande partie de la semaine à Strasbourg, je n'avais guère l'occasion de me rendre compte des tensions qui se développaient entre d'une part l'équipe rassemblée par le président de la S.P.P. en fonction, et prête à se charger entièrement du nouvel Institut de psychanalyse, déterminant le cursus et la formation des psychanalystes, et d'autre part la S.P.P. (ou ce qui dans la S.P.P. n'était pas l'Institut) devenant une société "purement scientifique". Il était évident que certains tenaient à s'assurer le pouvoir, plus précisément le monopole de la formation, et ne le cachaient pas. La détérioration du climat dans la S.P.P. m'apparut un soir où au cours d'une réunion des membres titulaires (c'était à la salle Magnan à Henri Rousselle) le président, futur directeur de l'Institut, répondit à Marie Bonaparte avec une vivacité frisant la grossièreté, alors qu'elle lui présentait certaines suggestions : "occupez-vous, disait-il en substance, de ce qui vous regarde et cessez de nous embêter". C'est alors que Daniel Lagache se leva indigné en protestant qu'il était inadmissible de parler sur ce ton à une collègue, et de plus à quelqu'un qui avait rendu à la cause de la psychanalyse des services qu'on ne pouvait oublier. L'incident parut clos, mais en fait c'était le commencement d'une lutte qui eut d'abord pour but d'éviter que le nouvel Institut soit doté de statuts lui

permettant de fonctionner sur un mode autoritaire et sans que la S.P.P. puisse conserver un certain pouvoir de contrôle de ses activités.

Après cet incident ceux qui partageaient le point de vue de Lagache se retrouvèrent avec lui dans des réunions privées qui se tenaient chez Marie Bonaparte et auxquelles j'étais invitée par elle. Le nombre de personnes qui souhaitaient maintenir un climat libéral dans les institutions psychanalytiques était suffisant pour que, dans les réunions de la S.P.P. où étaient votés les statuts et règlements qui devaient très vite entrer en vigueur, leurs voix fussent majoritaires, faiblement il est vrai. Mais il convenait de discuter à l'avance les textes proposés, et de réfléchir sur les modifications à y apporter. Je ne nommerai pas ceux qui participaient à ces réunions, si ce n'est, parce qu'ils sont maintenant morts, Cénac, Mme Codet, Bouvet, mais pour les vivants je ferai une exception en précisant que Jacques Lacan y assistait régulièrement. Car dans cette querelle de principes, Lacan était en accord avec ce groupe et s'intéressait d'autant plus à l'avenir de la S.P.P. que, selon les usages alors en vigueur, il devait, étant à ce moment le vice-président, devenir le président de la S.P.P. aux prochaines élections renouvelant le Bureau. Les élections avaient été d'ailleurs retardées puisqu'elles ne devaient se faire, cette année-là, qu'après l'adoption des nouveaux statuts réglant l'existence conjointe de la S.P.P. et de l'Institut de Psychanalyse. Marie Bonaparte m'avait fait part de ses inquiétudes au sujet de Lacan en raison de la communication qu'il avait faite auparavant aux membres de la S.P.P. pour relater son expérience portant sur la variation du facteur temps dans les séances de psychanalyse — variation d'ailleurs toujours dans le sens d'une réduction de la durée des séances. Ses conclusions favorables avaient été discutées et même si certains psychanalystes — dont Lagache — avaient déclaré qu'ils feraient eux-mêmes cette expérience, pour en apprécier l'intérêt, des objections très vives avaient été formulées sur le plan théorique, notamment par Marie Bonaparte. J'avais été peut-être l'une des premières personnes informées de cette pratique de Lacan, à cause d'une de ses patientes (analyste en formation) qui était venue me demander conseil peu après le début de son analyse parce qu'elle ne supportait pas que les séances fussent si brèves : elle n'osait pas parler sachant qu'elle pouvait être interrompue très vite et se sentait frustrée de la durée normale des séances, qui, lui avait-on dit, duraient environ trois quarts d'heure, alors que chez Lacan c'était au maximum un quart d'heure. Je lui avais naturellement conseillé de dire cela à son analyste, mais elle était revenue quelque temps après m'annoncer qu'elle avait renoncé à poursuivre cette analyse, car Lacan après l'avoir écoutée et avoir répondu qu'elle avait raison (disait-elle) avait continué à la recevoir seulement quelques minutes. Je savais donc bien que Lacan avait mené cette expérience de séances courtes avec une certaine ténacité, mais je ne voyais pas là une doctrine établie et inébranlable, et j'étais tout à fait convaincue, comme je le disais à Marie Bonaparte, que Lacan avait beaucoup trop d'intelligence de l'analyse pour qu'on refusât de lui faire confiance et qu'on lui tint rigueur d'une expérience limitée — dont les inconvénients ne pouvaient lui échapper. Lagache était du même avis.

La bataille engagée pour les nouveaux statuts de la S.P.P. et de l'Institut se termina donc finalement par ce que nous pensions être une victoire. Mais tout devait être remis en question par Marie Bonaparte qui, à la veille de l'élection de Lacan à la présidence de la S.P.P., nous informa brusquement qu'il ne fallait pas voter pour Lacan qui, lui avait-on dit, pratiquait constamment ces séances courtes auxquelles

elle était tout à fait opposée, et de plus n'avait pas l'honnêteté de le dire ouvertement. Elle avait donc suscité in extremis un nouveau candidat. Mais ma réaction fut identique à celle de Lagache, sans même nous consulter. Nous estimions que nos engagements pris vis à vis de Lacan devant la S.P.P. étaient si notoires que ne pas les tenir lui eût infligé un désaveu humiliant insupportable et insuffisamment motivé, les "on-dit" ne pouvant être considérés comme dignes de foi. De plus, sa présence à la présidence de la S.P.P. permettrait de le juger sur ses actes, et elle ne devait pas se prolonger au delà d'une année. Marie Bonaparte persista à soutenir un autre candidat, et Lacan fut élu de justesse, malgré elle. Il n'y eut aucun commentaire, mais le groupe "libéral" dès ce moment avait vécu, se trouvant minoritaire du fait de la défection de Marie Bonaparte et d'une ou deux personnes qu'elle avait convaincues. Alors, et sans qu'aucune explication ait jamais été donnée de ce nouveau comportement, nous avons assisté à une remise en question de tous les aménagements des statuts que nous avons si péniblement fait adopter. Par exemple, nous étions convoqués à une réunion dont l'ordre du jour était : nomination de Mme Marie Bonaparte comme membre d'honneur. Pourquoi s'y serait-on opposé ? Mais à cette réunion, à laquelle bien entendu Marie Bonaparte n'assistait pas, nous apprenions que pour rendre cette nomination possible il fallait changer tel mot dans tel article des statuts, puis tel autre qui était lié au premier, et tel autre encore ailleurs pour éviter des contradictions, etc. ... et au bout de ce travail "innocent" on s'apercevait que nous étions amenés insensiblement à revenir aux statuts que nous avions voulu modifier, et par conséquent, je le rappelle, à subordonner entièrement la S.P.P. à l'Institut pour tout ce qui concernait la formation des psychanalystes. Les choses allèrent ensuite très vite : plaintes des élèves les plus avancés contestant les obligations auxquelles ils se trouvaient soumis, (contrôleurs désignés sans tenir compte de leur choix, nouveaux cours imprévus et imposés sans dispense possible) et s'adressant au président de la S.P.P. qui était le seul organisme avec lequel ils avaient jusque là un "contrat", ainsi qu'aux membres titulaires de la Société ; — conflit entre le président de la S.P.P. , Lacan, qui transmettait leurs revendications et tentait de les faire aboutir, et le président de l'Institut qui s'y refusait ; — accusation portée alors contre Lacan d'intervenir, contrairement aux droits que lui reconnaissaient les nouveaux statuts, dans la formation des élèves et d'être responsable de leur "révolte" entretenue par lui, — ce qui laissait entrevoir la possibilité de demander à la S.P.P. de le destituer.

Assurément des mesures transitoires eussent suffi à apaiser mécontentement et agitation, mais les démarches de Lacan en tant que président, et d'autres membres de la S.P.P. se heurtaient à des refus comme si on cherchait à "mater" les gens dès le début.

C'est à ce moment que j'ai entendu parler par Lagache de l'éventualité de fonder une autre Société de Psychanalyse pour retrouver des conditions de travail acceptables. J'avais été informée une première fois de cette possibilité par Marie Bonaparte, au cours des réunions qui avaient eu lieu chez elle. "Si c'est impossible de travailler avec eux, disait-elle, nous ferons une autre société". J'en avais été surprise mais cela paraissait si naturel que je n'avais pas demandé d'explications sur la marche à suivre ... Dans la situation où nous nous trouvions, puisqu'il devenait impossible de s'opposer à une manœuvre qui consacrait le triomphe d'une politique autoritaire, et qui certainement aurait été suivie d'une "mise au pas" de tous les récalcitrants, (ne

parlait-on pas de conseil de discipline ? n'étais-je pas déjà moi-même citée à comparaître devant je ne sais quel tribunal intérieur pour avoir fondé à Strasbourg un groupe d'Etudes de Psychanalyse, devenu tout à coup suspect ? ) l'idée d'une nouvelle société faisait son chemin. Bien entendu Lacan soutenait ce projet. Mais je tiens à préciser que Lagache, dans les conversations que j'avais avec lui à ce sujet, insistait sur la nécessité de ne pas laisser croire, que seule la situation de Lacan justifiait la rupture avec la S.P.P. et l'Institut, et il souhaitait même que Lacan ne figurât pas parmi les fondateurs du nouveau groupe, pour que l'on ne puisse pas prétendre que cette nouvelle société n'existerait qu'à cause de Lacan, alors qu'en fait c'est tout un climat de travail en commun et d'organisation pédagogique qui nous paraissaient inacceptables. Nous pensions que la psychanalyse ne pouvait pas se développer en dehors d'une atmosphère libérale de respect mutuel qui nous semblait définitivement compromise dans la S.P.P. et nous estimions à cette époque que Lacan pouvait la respecter.

Je ne me suis pas occupée personnellement des démarches nécessaires (dépôt des statuts, etc...) pour créer la Société Française de Psychanalyse (j'étais à Strasbourg le plus souvent) et c'est Lagache qui s'en chargeait. Vint le soir où les choses se déroulèrent comme prévu, dans une petite salle de l'Institut de Psychanalyse : Lacan attaqué comme président de la S.P.P., mis en minorité, contraint de démissionner. Alors Lagache se lève et lit quelques lignes : "Nous soussignés, membres de la Société Française de Psychanalyse, donnons notre démission de la Société Psychanalytique de Paris". Et aussitôt il sort de la salle, suivi par les co-signataires, Françoise Dolto et moi. Mme Reverchon-Jouve, qui n'était informée de rien, mais excédée par ces discussions interminables, se leva en disant : "Mais moi aussi, je vous suis". Lacan devait nous rejoindre un peu plus tard.

Il apparut très vite que Lagache (et nous-mêmes, évidemment...) avait négligé de s'informer avec précision des répercussions, sur notre appartenance à l'Association Psychanalytique Internationale, de notre démission de la S.P.P. Nous n'avions pas pensé qu'elle entraînerait, de facto, notre démission de l'A.P.I. Tel était pourtant le cas, puisque l'appartenance à l'A.P.I. se fait, sauf cas exceptionnels, par l'intermédiaire des sociétés composantes. Je pense que Lagache aurait peut-être pu, assez rapidement, s'il l'avait recherché, demander et obtenir son inscription à l'A.P.I. à titre personnel, étant donné sa notoriété, ses travaux et l'estime dans laquelle chacun le tenait. Mais il ne se donna jamais d'autre but que d'obtenir l'intégration de la Société Française de Psychanalyse elle-même dans l'A.P.I. voulant rester solidaire de tous ceux qui nous avaient suivis et à qui nous avons toujours affirmé que nous ne voulions pas rompre avec l'A.P.I. mais travailler en France dans de meilleures conditions. C'est pourquoi les démarches en vue de la reconnaissance, comme association composante de l'A.P.I. de la Société Française de Psychanalyse furent entreprises par Lagache, premier président de cette société, dès sa création, et reprises ensuite presque tous les deux ans, avec l'accord des membres de la S.F.P., jusqu'à ce qu'elles aboutissent. Nous n'avions pas prévu alors que ce serait au prix d'une nouvelle rupture, qui devait aboutir à la naissance de l'Association Psychanalytique de France. Pourtant, puisque j'évoque ici Lagache, je pense qu'il est resté tout au long de ces années fidèle à la ligne de conduite sur laquelle j'étais en entier accord avec lui. Il y a des termes qui ne font pas, ou plus, partie du langage psychanalytique, parce qu'on a peut-être trop bien vu qu'ils sont associés à des illusions : "bons parents", "honnête", "libéral", et certains mots ont disparu pour la

même raison du vocabulaire plus proprement psychanalytique : oblativité, notamment — qui fut largement utilisé par les psychanalystes français avant la seconde guerre mondiale — et a été probablement jugé aussi un peu utopique. Mais si nous devons renoncer à tout ce qui dans notre vie est illusoire, et prendre à la lettre par exemple cette affirmation de Freud que guérir, éduquer, gouverner sont des tâches impossibles (qu'on ne peut donc entreprendre qu'avec quelques illusions, ou si l'on préfère sans se laisser décourager par la perspective de possibles désillusions) ferait-on même de la psychanalyse ? ... J'ai partagé l'illusion de Lagache et sa confiance dans le climat "libéral" propice à une activité scientifique, et créative, même si aujourd'hui on trouve naïf celui qui se dit "libéral", ce qui convient étant d'être "libéré" ... (Mais de quoi ? ...) Ai-je été plus sensible à cette illusion, ainsi que Lagache, à cause de notre appartenance universitaire ? Ou à cause de ce que nous avons vécu, lui sans doute plus encore que moi, mais qui nous a rendus, comme beaucoup d'autres, allergiques à tout ce qui venait rappeler un certain bruit de bottes, la "mise au pas", et mettre en question ce que nous avions cru gagné pour toujours dans les moments d'espérance et d'élan de la "libération" ?

Le mot de "rigueur" est souvent revenu dans les propos de ceux qui ont évoqué, après sa mort, le caractère et la personnalité de Lagache. Mais cette rigueur n'était pas un rigorisme. La fidélité envers les engagements pris, le respect de la loi que l'on a acceptée, ne me paraissent pas incompatibles avec le monde de la psychanalyse, aussi bien celui de la recherche théorique que de la pratique. D'ailleurs en évoquant ici uniquement les attitudes de Lagache dans l'aventure psychanalytique, je risquerais de laisser croire que je n'ai pas d'autres souvenirs de lui et que la psychanalyse absorbait toute sa vie. Aussi voudrais-je en terminant laisser place à d'autres images, encore bien vivantes dans beaucoup de mémoires : celle de Daniel (Lagache) heureux d'abandonner les soucis quotidiens (et ceux des congrès ! ) dans des réunions amicales, où sa gaîté se donnait libre cours, — sa sensibilité aux petites et grandes joies de la vie, son humeur calme et enjouée si appréciée dans le travail par nos collègues universitaires, son ironie souriante de spectateur lucide devant les comédies humaines, appréciant d'autant plus l'amitié qui s'avérait sincère, et ses amis n'oubliant pas quel accueil délicat et chaleureux il savait leur réserver, dans les bons comme dans les mauvais moments, aussi longtemps que la maladie ne l'a pas arrêté ! Mais bien d'autres voix que la mienne pourraient s'associer à ce témoignage que le temps n'affaiblira pas.

**A PROPOS DE DANIEL LAGACHE**

par

*F. GANTHERET*

(Paris)

"Regardant par la fenêtre, j'aperçois le patient que j'attends échapper de peu à une automobile, en traversant le boulevard Saint-Germain. Il arrive, s'installe sur le divan et dit : "en traversant le boulevard Saint-Germain, je viens de manquer de me faire écraser par une voiture". J'écoute cela comme un rêve. C'est Daniel Lagache qui disait cela, à un séminaire d'étudiants dont j'étais, dans le début des années soixante. Daniel Lagache tel que je l'ai rencontré en plusieurs détours d'une carrière universitaire aussi bien que d'un cursus analytique : homme de raison et de passion, voire de provocation. Il n'était guère de rencontre personnelle avec lui qui ne fut interrogante, et souvent au plus radical.

Le propos que j'ai rapporté peut paraître banal à des analystes. Dans un séminaire d'étudiants en psychologie, il était scandaleux, à désigner aussi vigoureusement le champ de l'analyse, le lieu radicalement autre de l'autre scène. Et puis, à constater le cheminement qu'il a fait en moi, ce propos, sa résurgence en plusieurs moments de réflexion sur ma pratique, je crois qu'il n'est pas si banal. C'est même, à la réflexion, un grand danger qui nous guette, nous analystes qu'il y ait banalité à désigner l'altérité de l'inconscient. Il est pourtant bien clair que si cette altérité est radicale, nul ne saurait en désigner à coup sûr et à l'avance le lieu ; que tout discours sur le fantasme ne peut être que méconnaissance du discours du fantasme ; que la théorie analytique en particulier est dans cette position unique de ne pouvoir que manquer son objet.

Mais alors quoi ? Pas de théorie possible ? Pas de "profession" psychanalytique ? Certes pas au sens habituel. "Je ne sais, écrit Freud à PFISTER en 1928, si vous avez saisi le lien secret qui existe entre "l'Analyse par les non-médecins" et l'illusion". Dans l'un je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres". Or, quel est le danger que court l'analyse du fait des prêtres ? "Imaginez, écrit-il quelques lignes plus haut, que je dise à un malade : "Moi, Sigmund Freud, professeur titulaire, je vous pardonne vos péchés." Quel impair, dans mon cas ! Mais ce qui s'applique ici, c'est la loi selon laquelle l'analyse ne se contente pas d'un succès de suggestion, mais recherche l'origine et la justification du transfert".

L'omnipotence et l'omniscience de la figure divine, présentes dans le prêtre, ne peuvent être qu'invites à un transfert illimité". Là est ma vérité, déposée en lui. Et la médecine fait courir le même danger à l'analyse ! Non qu'elle se présente comme omnisciente, mais simplement **comme savoir**, pouvant prétendre à la possession de son objet. Et c'est à bon droit concernant son champ propre, somatique. Mais concernant l'objet de la psychanalyse, l'idée d'un savoir même partiellement totalisé est aussi aliénante que celle d'un savoir divinement totalisant : il est la trappe où disparaît le sujet désirant, dans la figure de l'Autre qui sait ; la trappe de la suggestion. "Il vous faut analyser d'abord au niveau oedipien" : j'affirme que ce discours a été maintes fois tenu dans des cercles analytiques. Je le ressens comme parole de médecin, non d'analyste. Il y a des formes plus subtiles. "L'analyse est-elle injonction ? " demandait quelqu'un dans un de nos récents débats scientifiques. Non, l'analyse n'est pas injonction ! L'injonction est le fait de celui qui **sait** par où il faut passer. L'analyse est proposition d'y aller voir ; où ? Là où vous êtes.

Mais si le discours théorique de l'analyse est si fondamentalement opposé à tout autre discours théorique, dans la mesure où il se fonde sur la nécessité d'un renoncement à l'illusion de la possession de son objet, il jouit dans le même mouvement d'un statut tout aussi exclusif : à savoir que l'objet qu'il cherche à **désigner** (comme objet d'illusion) est en permanence en **lui-même**. C'est bien ce qui fonde la pertinence d'une interrogation analytique de la théorie freudienne, ce qui la différencie d'une discussion savante. Il ne s'agit pas de discuter du bien ou mal fondé de la définition de tel objet extrinsèque, mais de poursuivre une parole à la recherche de sa vérité propre, de réserver toujours plus cette désignation. Il y a, en ce sens, évolution et élaboration de la parole théorique comme il y a évolution et élaboration de la parole dans la cure : comme ce qui serre au plus près possible, de plus en plus, la Réalité.

Propos à propos de Daniel Lagache, propos à bâtons sans doute déjà rompus, est-ce qu'ils s'en éloignent ? Le problème d'un enseignement en Sciences Humaines, qui n'évite pas la question de la théorie analytique, est posé. Il en fut un grand précurseur,- et je me souviens de ses cours sur une théorie de la conduite, où la théorie analytique intervenait **en coupure**, dans la déchirure ouverte par l'échec des théories du comportement. "Comment répondre à la question que pose l'échec des conduites intégratives, et l'échec d'une loi de l'effet à permettre l'intégration, sinon en ouvrant le champ d'une topique inconsciente, en posant que " ce qui est un déplaisir pour le Moi, peut être un plaisir pour le Ça " ? C'est dans l'inspiration analytique même de son abord de la théorie, qu'il empêchait de basculer dans un savoir scientifique. L'affirmation " personnaliste " est centrale dans son discours. " Une prise de position personnaliste ne fait pas à l'anthropomorphisme d'autre concession que de reconnaître sa présence dans le fonctionnement et la genèse de l'appareil psychique et des relations interpersonnelles ; c'est contre nos préjugés intellectualistes et naturalistes que la psychanalyse a décelé, dans l'appareil psychique, l'existence d'enclaves " animistes ". Ceci n'empêche en rien que le deuxième modèle de l'appareil psychique **reste une construction théorique...** " (1). Certes, mais qui, comme le souligne Laplanche à propos de M. Klein (2), marque " un réalisme absolu du processus de pensée ", l'identité de l'objet intériorisé, et du

---

(1) Psychanalyse et structure de la personnalité. in " *La Psychanalyse* ". G. souligné par moi.

(2) Vie et mort... (p. 164, n.l.).

fantasme d'objet, et par là signifie dans sa démarche même " qu'en un certain sens il n'y a pas de " psychologie scientifique " fondée sur la psychanalyse " .

Une construction théorique, l'œuvre de Freud en témoigne, qui laisse entendre, dans ses modèles comme dans ses contradictions, le travail toujours présent du processus primaire ; qui certes cherche à parler du fonctionnement de l'appareil psychique, mais n'y parvient en fait que parce qu'elle parle le fonctionnement de l'appareil psychique ; qui s'ouvre donc à une interrogation, une écoute analytique, à la rencontre de ce qu'elle porte nécessairement dans la méconnaissance. Tenir rigoureusement cela justifie qu'il y ait un enseignement de la théorie analytique dans l'Université.

Ces considérations et bien d'autres, je ne prétends nullement qu'elles puissent être attribuées à Daniel Lagache : je ne peux pas parler de Daniel Lagache. Mais ces questions que je ne peux éviter de me poser dans une pratique d'analyste et d'enseignant, elles se nouent pour moi, dans leur trajet compliqué, à des rencontres, des écrits, des dits, une présence de Daniel Lagache.



**DANIEL LAGACHE ET LA PSYCHOLOGIE SOCIALE**

par

*SERGE MOSCOVICI*

(Paris)

Pour toute une génération de ses enseignés, les premiers, devenus depuis chercheurs ou praticiens, Daniel Lagache restera autant que le psychanalyste, lumineux dans la présentation magistrale de sa science, ou le fondateur de la licence de psychologie, le maître qui initia en France la réflexion sur la psychologie sociale comme champ systématique de savoir et impulsa sa pratique. Sur cette action dont la trace est à chercher dans les esprits plus que dans les écrits, il revenait à l'un de ses disciples d'alors de porter témoignage.

Un intérêt profond mais comme empreint de scrupule animait Daniel Lagache à l'endroit de la psychologie sociale. Le souvenir personnel d'un entretien que j'eus avec lui aidera à comprendre le rapport ambigu qu'il entretenait avec les problèmes sociaux. Voir et comprendre les phénomènes sociaux, ou la dimension sociale des phénomènes psychiques, est chose difficile pour le psychanalyste, me disait-il, en raison même des contraintes imposées par sa pratique courante. Tenu à l'isolement du cabinet où s'enferme sa relation au patient, le psychanalyste se trouve toujours et uniquement face à une autre personne. Tout ce qui constitue la vie sociale de l'analysé ne lui parvient que sous la seule forme de la demande et du fantasme. Il a donc du mal à discerner ce qui appartient à la réalité et ce qui s'en démarque comme à s'assurer du bien fondé des restitutions qu'on lui fait. Cependant, ajoutait-il, si la profession du psychanalyste prive le savant, au niveau de l'exercice, d'une expérience collective directe et fiable, elle le confronte, au niveau de l'appartenance, à des conflits de groupe qui l'impliquent dans le vif d'une vie sociale à la fois riche et biaisée. Lagache se montrait en effet très préoccupé par les clivages que commençait à connaître la société des psychanalystes et penchait à les prendre comme objet d'une analyse sociale. La séparation entre écoles ou tendances lui semblait présenter de grandes similitudes avec des phénomènes rencontrés dans d'autres domaines, politiques ou idéologiques, ainsi de la scission des groupes trotskistes ou des sectes de l'Eglise. Mais là aussi, estimait-il, la connaissance que l'on pouvait tirer de cette situation de "split" n'avait de valeur qu'approchant e eu égard à la réalité sociale. De la même manière que dans la situation psychanalytique, n'avait-on pas à faire avec le développement d'un collectivité fonctionnant en vase

clos, sans rapport avec la dynamique sociale externe ? Autant de remarques qui éclairent sur les positions adoptées par Lagache: l'attraction que les problèmes sociaux exerçaient sur sa pensée était en butte à un sentiment de distance; sa réflexion rencontrait l'entrave d'un état d'éloignement provoqué par une pratique professionnelle et scientifique formant écran entre la société et le savant. De fait, son cheminement vers la psychologie sociale, orienté par une certaine vue de la psychologie en général passe par le double détour de son enseignement et de son intérêt pour la phénoménologie.

Ayant créé la licence de psychologie, il eut le souci d'en assurer au mieux les enseignements. La part qu'il consacra à la psychologie sociale devait marquer par sa nouveauté, sa perspective résolument théorique, sa rigueur. Nous gardons tous une impression indélébile de ses cours auxquels son sens pédagogique donnait clarté, sa curiosité richesse, et son talent ampleur. Cultivé, il n'ignorait rien de la tradition psychosociologique, moderne, il était au courant des tendances de recherche les plus récentes et savait en parler. Parfaitement maître de son sujet, il parvenait à le situer dans son développement historique et y appliquer une approche théorique. Et surtout sa contribution personnelle à l'analyse des problèmes de la vie sociale, qu'il s'agisse des processus de groupe ou du rapport individu-groupe, fut sans complaisance, soucieuse d'une certaine pureté scientifique, anti-démagogique. En même temps qu'il leur transmettait l'essentiel d'une connaissance ouverte sur l'avenir, il sut communiquer aux étudiants et aux chercheurs le désir de regarder les problèmes d'un point de vue théorique. Celui qui aura parcouru le compte rendu des cours de psychologie sociale publié dans le Bulletin de Psychologie, s'accordera avec moi pour reconnaître dans ceux du Professeur Lagache les meilleurs, les plus rigoureux et les plus globaux jamais dispensés en Sorbonne.

Quant à son intérêt pour la phénoménologie, on lui doit d'avoir d'emblée pointé l'importance de Kurt Lewin, sans nul doute le plus important des psychosociologues. Il nous fit connaître Lewin et l'originalité de son apport dans une discipline où il amenait une culture pluridisciplinaire et européenne. La transmission de cet héritage et de cet esprit la plupart d'entre notre génération la doivent à Lagache. Filiation dont nous ne nous déprenons pas.

Il faut dire, en effet, que de Daniel Lagache est issue la première génération de psychologues français. Nous n'étions encore que des autodidactes dont il a compris l'importance de soutenir l'effort. Non seulement, il se dépensa pour nous donner les moyens d'un travail vraiment professionnel — et nul ne niera que le Laboratoire de Psychologie Sociale de la Sorbonne soit sa création et son oeuvre —, mais il mit un soin scrupuleux à ne pas influencer d'un point de vue doctrinal l'orientation de nos travaux. Comme il n'a souhaité, cherché, encouragé d'aucune manière l'importation de talents américains, comme il a tenu à respecter notre enracinement européen, il a permis l'éclosion d'une tradition de recherche proprement française et européenne, quitte à en voir payer le prix par des déchirements qui sont le reflet des tensions auxquelles le développement de la psychologie a été soumis dans nos régions. Daniel Lagache tenait la liberté des chercheurs et la pluralité des tendances pour les pierres de touche d'un édifice vraiment scientifique. Une telle inspiration a non seulement servi à la naissance de courants de recherche nourris aux écoles de pensée les plus diverses et en avance sur leur temps (je pense notamment à la position centrale accordée à l'idéologie dont devaient découler les travaux de Gabel sur la Fausse Conscience, certaines recherches

de R. Pagés, et mes propres contributions sur la présentation sociale), mais elle a favorisé les échanges les plus fructueux entre chercheurs. Lagache tint le premier séminaire de psychologie sociale, réussissant à en faire bien plus qu'un séminaire de recherche. Ce fut un véritable lieu de rencontre intellectuelle: y participaient des psychologues, praticiens ou chercheurs, mais aussi des philosophes et des psychanalystes. Je n'ai jamais depuis retrouvé de creuset semblable où l'on peut assister à des dialogues, polémiques, ou brassages d'idées aussi complets. On parle aujourd'hui de pluridisciplinarité, peut-on savoir ce que c'est si l'on n'a pas participé au séminaire de Lagache ? Sans illusion rétrospective, ce fut un modèle du genre...

Mais l'attention que Daniel Lagache a portée à la psychologie sociale doit avant tout s'expliquer par l'évolution de sa pensée en psychologie. A un certain moment de sa vie, il a probablement nourri l'idée et l'espoir de trouver à la psychologie son unité. La psychologie sociale lui apparut sans doute comme une région où se réalisait l'un des nœuds de cette unité d'où la place qu'il lui réserva. Cette préoccupation était tributaire du mouvement d'idées qui marqua la période d'après-guerre; la réponse que lui apporta le cours des choses découragea-t-elle son ambition ? Il en vint à ne plus considérer cette unité comme possible ou souhaitable. Les tensions internes qui minaient le courant psychanalytique suffisaient à elles seules à en saper le fondement. D'autres oppositions surgissaient dans la manière de concevoir et mettre en pratique la psychologie sociale. Le désir de se consacrer à la tâche prioritaire de son travail en psychanalyse, sans doute aussi une désaffection pour la phénoménologie, tout cela concourut à un éloignement progressif de la psychologie sociale. Dans ses dernières années, Lagache a continué de porter un regard sympathique sur la discipline, mais il manifesta une distance croissante à l'égard de ceux qu'il avait encouragés et même à l'égard de son enseignement. Regrettait-il d'avoir sacrifié temps et talent à une activité secondaire au regard de son intérêt passionné pour la psychanalyse qu'il eût voulu servir plus ? Je ne serais pas loin de le penser, sans oser l'affirmer.

Il n'en demeure pas moins que la psychologie sociale en France lui doit tout, comme je lui dois personnellement. C'est un immense regret pour moi que la hargne de Lacan ait tellement affecté sa vie et son orientation, provoquant en retour un détachement pour beaucoup de ce qu'il a initié et des voies qu'il a ouvertes. Nous y avons perdu un guide, et la psychologie sociale française quelque chose de son souffle et de son étoffe. Mais je suis certain, quant à moi, qu'un temps viendra, où son oeuvre sera mieux reconnue et où ceux qu'il a formés le revendiqueront avec plus de vigueur, affirmeront sa pérennité. Il faudra à cela que notre monde intellectuel se libère de l'espèce de terreur qui s'y exerce actuellement. Terreur qui veut que n'existe qu'une seule façon de penser et une seule vérité. Terreur qui remplace la transmission du savoir par l'orthodoxie, la parole ouverte par l'ésotérisme. Cette terreur se réclame beaucoup de la science, mais la science, du moins en principe, n'a rien à faire avec la terreur.

## LETTRE A MONSIEUR DIDIER ANZIEU

par

*HENRI MORNACCO*

(Clermont-Ferrand)

Monsieur,

J'ai lu avec le plus vif intérêt les quelques pages que vous avez consacrées à DANIEL LAGACHE dans le Bulletin de Psychologie. Ayant eu la grande faveur de lui apporter un modeste concours dans les années 1941 à 1943, je me permets de vous adresser quelques notes sur certaines de ses activités au cours de ces années.

C'est à l'issue d'un cours de psychologie, en Février 1941 que je l'informais de l'utilisation de certains tests dans l'école d'apprentissage de la Maison Michelin. Il me demandait aussitôt d'aller voir sur place, et découvrait ainsi un matériel utilisé d'une façon purement empirique, telle que l'avait proposée l'ingénieur suisse CARRARD. Il m'offrait dans le même temps la possibilité d'assister en compagnie de MARIANNE HOSSENLOPP et de GEORGES MENUT (actuellement professeur agrégé de pédiatrie à Clermont), à sa consultation d'adolescents et à certaines expertises qu'il poursuivait pour l'armée. Ce fut particulièrement à cette occasion le point de départ d'une utilisation des tests Carrard dans une perspective autrement plus féconde, qu'il rapportait plus tard dans l'article que vous citez (l'emploi clinique des tests et le diagnostic du caractère 1942).

Je m'attarde sur le cas qui, je crois, a déclenché sa réflexion. Un sous-officier alsacien avait menacé son capitaine avec son arme et se trouvait de ce fait en prison. D. LAGACHE me demande de le soumettre aux tests, après un entretien qui nous apprend que son agressivité s'était manifestée alors qu'il était chargé de plusieurs responsabilités à la fois. Nous arrivons au test dit "de la réglette" dans lequel on demande au sujet de tracer des traits au crayon le long d'une règle munie d'une butée escamotable, les yeux fermés. Après un moment d'apprentissage le sujet doit poursuivre sans butée, avec consigne de se tenir dans l'élongation initiale. Rien de particulier alors, si ce n'est une certaine propension à dépasser. Puis on perturbe le sujet en engageant une conversation, qu'il doit tenir tout en poursuivant le tracé. C'est alors que le sous-officier ouvre les yeux, jette le crayon à travers la pièce, et dit "vous croyez que je peux faire plusieurs choses à la fois ?".

Ce fut le trait de lumière pour D. LAGACHE, qui mettait aussitôt en forme sa théorie de la fonction synthétique de la personnalité, considérée comme aptitude à intégrer dans une conduite cohérente des stimulations internes et externes.

Les mêmes méthodes de travail se poursuivirent à l'occasion d'un enseignement à l'I.N.O.P. (Institut National d'Orientation Professionnelle), et dans les consultations d'enfants délinquants, objets de la thèse de médecine de MARIANNE HOSSENLOPP, avec te concours de COLETTE DURIEU.

L'occasion la plus ample d'expérimenter sa méthode de diagnostic de la personnalité fut proposée au printemps 1942 à D. LAGACHE par le ministère de la guerre (Vichy) sur les bases suivantes: trente élèves officiers de St Cyr (alors repliée à Aix-en-Provence), en fin de 2ème année, seraient sélectionnés par leurs instructeurs sur le seul critère de leur aptitude au commandement, telle qu'elle s'était manifestée au cours de leurs deux ans d'école. Il y avait, évidemment à notre insu, les quinze meilleurs et les quinze plus mauvais. A nous de faire la séparation.

Je passe rapidement sur le pittoresque du voyage, avec arrêt à Nîmes pour rendre visite à son maître GEORGES DUMAS, a l'arrivée dans une ville affamée par les restrictions, et au demi consommé un soir à la terrasse des "Deux Garçons" avec le jury de l'agrégation de philosophie présidé par l'illustre BACHELARD.

Nous passions deux heures avec chaque sujet, à raison de deux par jour, et rédigeons aussitôt un portrait psychologique, avec pronostic sur l'aptitude au commandement. A l'issue des trois semaines de séjour, les conclusions furent remises aux instructeurs, qui décelèrent une seule erreur sur les trente cas, et qui exprimèrent leur étonnement devant la précision des données que nous leur fournissions, sur le caractère et la personnalité de leurs élèves.

D. LAGACHE garda un excellent souvenir de ce travail assez exceptionnel par son ampleur et les facilités qui avaient été accordées. Hélas cette expérience probante fut sans lendemain — l'invasion de la zone sud était proche — et la sélection scientifique des officiers selon la méthode Lagache ne fut, à ma connaissance, jamais appliquée.

A ma demande D. LAGACHE fit en 1943, à Clermont-Ferrand, des exposés sur la psychologie à des ingénieurs des mines destinés à être directeurs d'écoles d'apprentissage, et il convient de noter avec admiration comment cet universitaire si apte à la pensée abstraite sut dispenser à cette occasion un enseignement vivant, parfaitement à la portée de ces scientifiques qui en furent enchantés.

1944 me laisse moins de souvenirs, si ce n'est personnels (D. LAGACHE fut mon témoin de mariage). Puis vint pour lui le temps des épreuves. Vous connaissez la suite.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

*H. MORNACCO*

**QUELQUES REMARQUES SUR LES PROBLEMES DE TRANSFERT\***

par

*P. J. VAN der LEEUW*

(Amsterdam)

Dans notre travail quotidien, nous sommes de plus en plus souvent confrontés aux problèmes narcissiques de nos patients, ce qui doit nécessairement modifier notre approche et donner une image clinique différente de ce qui se passe entre l'analysant et l'analyste, au sein de la situation psychanalytique. Cette confrontation ne va pas sans influencer notre technique, en particulier notre manipulation du transfert dont une étude sérieuse s'impose. Ce concept et ceux qui s'y rattachent, à savoir la névrose de transfert, le transfert négatif et le contre-transfert aussi bien que la description du processus thérapeutique ont été introduits pour la première fois par Freud au moment où son expérience se fondait, en grande partie, sur l'hystérie et la névrose obsessionnelle, ce qu'on appelle névrose de transfert. En d'autres termes, le tableau clinique et l'investigation des relations d'objet étaient d'une importance primordiale (complexe d'Œdipe). Telle était la situation avant 1920, alors que n'avaient pas encore été explicités, dans l'œuvre freudienne, la compulsion de répétition, la théorie ultime des instincts, le concept de personnalité (point de vue structural) et le développement pré-œdipien.

Dans sa description de la "névrose narcissique", Freud met l'accent sur l'absence de transfert et l'incapacité de créer une relation transférentielle suffisamment durable. Il montre, en fait, que le mode de relation à l'objet est inexistant ou à peine ébauché. Dans ses écrits sur la technique, Freud n'expose jamais explicitement ses expériences avec les personnalités narcissiques, ni les procédés utilisés.

Aujourd'hui, nous nous préoccupons surtout de la condition mentale de ceux de nos patients qui sont incapables d'établir une relation d'objet, qui ne voient pas l'analyste comme une personne existant à part entière, mais le considère plutôt comme une extension d'eux-mêmes. C'est à la névrose de caractère que nous avons affaire.

---

\* Exposé présenté lors d'une table ronde sur "le transfert", Congrès International, Paris, 23 juillet 1973.

En traitant mes patients, je m'efforce consciemment d'établir une différenciation entre le mode de relation à l'objet et le lien narcissique. Ce terme, je l'ai emprunté au Dr Lampl-de-Groot qui, cette année, l'a utilisé dans une conférence sur Freud. J'avais eu le plaisir et le privilège de m'en entretenir auparavant avec elle. Je n'utilise pas, quant à moi, le concept de transfert narcissique énoncé par Kohut. C'est là un terme embarrassant qui me paraît contradictoire. On a peut-être attaché trop d'importance au mode de relation d'objet. Bien souvent, dans le traitement des troubles narcissiques, les conflits qui viennent au premier plan sont reliés à la phase séparation-individuation, à un stade où une distinction n'est pas encore nettement établie entre le monde du dedans et celui du dehors. Le rôle de l'objet-satisfaisant-le-besoin est, lui aussi, très grand. La rupture de l'état symbiotique, la perte du continuum narcissique mère-enfant (tel le sentiment d'union, de fusion), le changement émotionnel inattendu et relativement soudain qui va de l'omnipotence à la détresse la plus grande, le sentiment de vide émotionnel total du patient, celui de n'être relié à rien, ni à personne, de n'être rien — le tout accompagné d'une angoisse pesante —, la peur de l'annihilation, un sentiment d'insécurité absolue et de colère, tous ces éléments doivent être contrôlés. Les patients se sentent absolument incapables de porter un fardeau, ils sont sans force, incapables de se prendre en charge. Il y a chez eux un désir ardent, un besoin immédiat d'une relation, d'un lien, d'une attache. Ce besoin sera ultérieurement satisfait par l'objet externe, mais il n'existe pas encore intérieurement à ce stade. L'apparition d'un noyau, d'un continuum stable de l'ego à partir de l'intérieur est le processus crucial qui permettra finalement au patient de supporter un fardeau, de donner son essor au développement du moi et de se créer des relations d'objet. Il nous incombe de faire prendre conscience à nos patients de leurs pulsions innées de destruction et de meurtre. J'insisterai tout particulièrement sur l'importance que j'attache à l'intensité, tant du point de vue quantitatif qu'économique. J'ai expérimenté l'importance que prennent, vers la fin de l'analyse, les premiers problèmes séparation-individuation. C'est alors seulement que nous nous rendons pleinement compte de leur intensité. Ces impressions m'ont été confirmées dans le cas où la fin du traitement était très problématique, et c'était là un véritable écueil. A la fin, comme lors de la première phase du traitement, je me montre extrêmement prudent quant à l'interprétation des signes de mode de relation à l'objet, des phénomènes transférentiels au sens classique du concept l'expérience m'a appris que les phénomènes transférentiels peuvent servir de défense contre les conflits sous-jacents de la phase séparation-individuation. Nous devons interpréter avec un grand soin le contenu aussi bien que la fonction défensive des phénomènes de transfert. C'est seulement lorsque j'ai une vue plus profonde (*insight*) du lien existant entre le mode de relation à l'objet et l'attache narcissique que je décide dans quel sens orienter mon interprétation. En ce qui concerne la fin de la cure, il m'apparaît de la plus grande importance de ne pas en imposer la date exacte au patient. Celui-ci devrait se sentir libre d'en décider lui-même. Il a besoin — et on devrait lui en fournir l'occasion de l'expérimenter, de contrôler si oui ou non il est capable et désireux d'être seul, s'il est à même de fonctionner seul.

Pour terminer, j'indiquerai que, dans le traitement de ces premières perturbations narcissiques, l'alliance de travail est le problème essentiel ; elle fait partie du lien narcissique et c'est une manifestation narcissique. Quelles sont les conditions de son existence, quelles sont ses racines, sa genèse ?

Pour créer une alliance de travail, il faut qu'il y ait capacité de travail, puissance de travail, énergie. Qu'est-ce que le travail ? La capacité de se donner du mal, de bander son énergie, de survivre. On ne peut y parvenir que lorsque le plaisir de fonctionner est assez grand, c'est-à-dire quand le mécanisme de déplacement peut être actif. Le travail analytique ne saurait être accompli que lorsque le besoin pressant de détruire, de tuer s'est partiellement transformé en une activité dont la visée est d'unir, de joindre, de coopérer, de conserver pour pouvoir produire et affronter un changement constructif. La capacité d'accomplir le travail analytique dépend, en partie, de la faculté de transformer les pulsions destructrices, en partie de la faculté de les tolérer sans qu'une angoisse trop forte soit engendrée. La tolérance est une condition requise nécessaire pour que s'opèrent la transformation, les changements. La capacité de transformer est également indispensable pour que s'effondrent les fantasmes archaïques de grandeur. La notion de réalité, sa prise de conscience marquent les débuts du développement de la réalité, de la perception claire du monde du dehors. Cette notion se fonde essentiellement sur l'expérience de la limitation, de la restriction. Les idées et les sentiments d'omnipotence doivent être atténués. Il ne nous faut cependant pas oublier que les concepts de transfert, de lien narcissique et d'alliance de travail indiquent l'existence de processus apparaissant aussi bien parallèlement que par intermittences.

Si nous les envisageons sous cet angle, il nous sera plus facile d'aborder les problèmes se rapportant à la névrose de transfert, dans la théorie comme dans la pratique. En ce qui concerne la technique relative au lien narcissique, l'analyste doit accorder une importance toute particulière à sa propre attitude, à sa capacité d'accompagner le patient, particulièrement dans l'aspect non-verbal de sa communication et dans l'interaction. Sa capacité de tranquilliser, de créer un niveau optimal de tension et sa présence psychique constante, sa capacité de suivre continuellement son patient sont d'une importance capitale, tout spécialement quand la pulsion de destruction et de meurtre prédomine dans l'esprit de celui-ci.

L'analyste ne doit pas se laisser distraire par des réactions contre-transférentielles chroniques inhérentes à sa personnalité et à son comportement. Il est tout naturel que sa propre ambition thérapeutique joue un rôle important, principalement en tant que formation réactionnelle à l'égard de ses pulsions destructrices innées et en tant que défense contre ses propres sentiments d'impuissance et d'angoisse.



**ACTING OUT ET CONTRE-TRANSFERT**

par

*OLIVIER FLOURNOY*

(Genève)

Daniel Lagache, dans un de ses derniers articles, montre que l'acting out désigne un modèle métapsychologique et que l'interprétation qui recourt à lui pour caractériser des actions accomplies en dehors du champ psychanalytique est une interprétation psychanalytique.\*

Ainsi réintégré dans la pratique psychanalytique, l'acting out y joue un rôle et j'aimerais, dans les lignes qui suivent, montrer que celui-ci peut être positif et bénéfique pour l'évolution de la cure.

En tant que concept psychanalytique, je pense que l'acting out signifie dans la pratique analytique le fait que le patient met en action ou joue jusqu'au bout quelque chose — un message — qu'il n'a pas pu jusqu'alors transmettre au psychanalyste par la voie ordinaire des associations. Ce serait une manifestation paradoxale de transfert destinée à corriger une déviation de la relation analytique que l'analyste n'a pas saisie correctement au niveau de son contre-transfert, et qu'il n'a donc pas réussi à interpréter.

En ceci interpréter un comportement comme un acting out devrait signifier — contrairement à l'usage courant — quelque chose de favorable à l'évolution du traitement dans la mesure où ce quelque chose permettrait à l'analyste de redresser la situation en prenant conscience de ce qui lui avait échappé. Interpréter un comportement comme un acting out, c'est le réintégrer dans la névrose de transfert en exprimant sa compréhension de la nécessité de l'acting out comme message joué jusqu'au bout et avec détermination à l'intention de l'analyste.

Ne pas interpréter un acting out, c'est renoncer à la fonction de psychanalyste par incompréhension, due à un contre-transfert négatif, de la valeur transférentielle paradoxale de l'acting out. Ne pas l'interpréter, c'est aussi laisser son

---

\* Daniel LAGACHE : " La Croisière de l'Acting out II ". Document de travail non commercial et à circulation limitée. *Laboratoire de psychologie pathologique*, Université de Paris, 1967.

aspect psychotique, destructeur du lien analytique, agir en sourdine aux dépens de son aspect névrotique accessible à l'intersubjectivité propre à la cure.

Je voudrais développer cette idée d'aspect positif de l'acting out dans la cure en me limitant à deux observations, l'une ayant trait à la pratique du contrôle, l'autre à l'acting out d'un de mes patients.

Il m'a parfois paru difficile de faire comprendre à des analystes en contrôle l'importance que revêt pour la cure une séance manquée par leurs patients. Surtout lorsque l'absence est imprévue, et que par la suite le patient apporte toutes sortes d'excellentes raisons pour la justifier. Dans ces cas-là, j'ai souvent observé une vive réticence de la part de l'analyste à ramener l'évènement dans le discours associatif, soit qu'il admette sans discussion la valeur "réelle", rationnelle, des arguments du patient, soit encore par exemple qu'il ressente une certaine pudeur, un certain embarras, à mettre ces arguments en question, donc à sous-entendre que le patient ne dit pas tout, en un mot à l'accuser. Alors que la première de ces attitudes me paraît simplement non-analytique, la seconde est déjà plus proche de l'esprit analytique mais pêche par omission de la blessure contre-transférentielle, laquelle réveille un désir accusateur défensif. Quoiqu'il en soit, ce manque de critique analytique ou cette crainte de commettre une injustice proviennent l'un et l'autre non pas d'un respect pour le patient, mais d'un système projectif destiné à masquer leur origine contre-transférentielle: au-delà des mécanismes singuliers propres à chaque analyste il s'agit bien d'une blessure narcissique pour l'analyste par l'échec de la continuité du traitement. L'extérieur est important au point que l'existence de la relation analytique est supprimée le temps de la séance.

Pourtant c'est précisément du fait même de cette suppression que l'acting out prend valeur de message, d'interrogation: si l'analysé dénie l'importance de l'analyse, l'analyste va-t-il se laisser prendre au jeu extérieur du patient ou va-t-il tenir son rôle et interpréter dans le sens de l'importance de cette dénégation agie comme message pour l'analyste ?

Voici un exemple banal rapporté par un analyste en contrôle: son analysé manque inopinément deux séances ; à son retour il informe l'analyste que c'est la mort d'un membre de sa famille qui en a été la cause. Par la suite, alors que le patient lui donne l'occasion de réintégrer facilement son absence dans la relation transférentielle, l'analyste ne le fait pas. A mon interrogation ce dernier s'étonne et répond que c'est bien normal de manquer des séances dans ces circonstances, et qu'il ne va pas risquer de le lui reprocher en l'interprétant comme acting out.

Pourquoi a-t-il songé à un reproche ? L'aspect projectif contre-transférentiel est rapidement éclairci, l'analyste reconnaissant aisément qu'il s'est senti exclu, négligé, atteint dans ses capacités humaines et professionnelles par cette absence, ce qui explique sa déception et sa réaction — son désir d'en accuser le patient. Ce qu'il évite avec raison. Pourtant l'interprétation est tout de même omise après cette prise de conscience, ceci sous divers prétextes. Ce ne sera que des mois plus tard que le patient lui fera comprendre, cette fois-ci par des reproches dont le caractère transférentiel n'échappera pas à l'analyste, qu'il aurait eu besoin de venir à ses séances, qu'il n'a pas osé le déranger en lui téléphonant pour lui annoncer son malheur et pour changer d'heures, finalement qu'il aurait pu venir aux heures habituelles. Ayant joué jusqu'au bout la tragédie du transfert en manquant ses séances, le patient s'est confirmé dans l'idée que l'analyste par sa non-intervention ne prenait pas son chagrin

au sérieux; il lui était facile de surcroît d'étayer ses preuves de manière paranoïde en affirmant que l'analyste aurait bien pu lui téléphoner pour l'assurer de sa sympathie alors que ce dernier ignorait tout de l'évènement.

L'interprétation de l'acting out aurait vraisemblablement fait gagner du temps.

Pourtant les réticences à employer le terme d'acting out et l'aspect "sauvage" qu'on impute à son utilisation doivent être fondés sur autre chose que sur un simple manque d'expérience de l'analyste. Je pense que si l'interprétation d'un acting out est souvent difficile à faire, c'est que celui-ci met en évidence des aspects psychotiques de la personnalité, destructeurs de la relation analytique, et qu'alors l'analyste peut y voir non sans crainte un échec de sa technique analytique ou de son indication de la cure, échec qu'il préfère ignorer au lieu d'y voir cet ultime message envoyé du dehors du champ psychanalytique, pour que l'analyste restructure ce champ en révisant son contre-transfert et le rende à nouveau fréquentable.

Il ne faut en effet pas perdre de vue qu'un acting out, en dehors du champ, est destructeur de l'analyse et donc de l'analyste tel qu'il est à ce moment-là. C'en est l'aspect psychotique. Pendant le temps de l'acting out l'analyse n'existe pas; c'est un temps mort durant lequel le patient est vide d'analyse, un anéantissement de la relation signifiant que le patient est psychotique, seul, perdu. Réciproquement, l'analyste confronté par une absence inattendue n'a à sa disposition que ses propres fantasmes pour remplir le vide analytique devant lequel il se trouve. Ici aussi il est en face d'un vide psychotique qu'il aura tendance à remplir à sa manière, autistiquement et défensivement. J'en ai montré deux aspects: la négation de ce vide par acceptation comme réalité de la rationalisation du patient, et son remplissage par projection en accusant le patient d'avoir agi.

Une fois l'analyse recommencée on court le danger de voir ce vide aisément oublié du fait qu'il est rempli intégralement par ce que l'analysé va dire ou ne pas dire; seul le contenu extérieur compte: il a fait ceci ou cela, il en parle ou n'en parle pas, etc., et la névrose retrouve ses droits, masquant l'aspect délétère, létal, de l'absence passée. L'aspect vide de l'absence est aussi impossible à analyser que le serait le discours d'un psychotique qui ne piperait pas mot faute de relation à l'analyste.

Pour qu'il ne s'agisse pas de psychose mais bien d'acting out, il faut que l'analyste l'interprète comme tel, convaincu qu'il est que le patient a joué jusqu'au bout, jusqu'à la psychose, la relation transférentielle, dans un registre paradoxal et destructeur. Ce qui implique pour l'analyste de trouver en quoi il n'a pas réussi à contenir l'analyse dans son champ propre. S'il a, à ce moment-là, conscience de sa crainte (l'évènement avec son versant psychotique pouvant amener la rupture de l'analyse) et de la vraisemblance d'un contre-transfert inadéquat justifiant le recours à un tel évènement, alors il sera à même de l'interpréter comme acting out, c'est-à-dire comme un message nécessaire et paradoxal que le patient emploie en ultime ressource pour se faire entendre.

Selon les impressions que j'ai acquises en cours de contrôles il me semble que l'analyste omet d'interpréter une absence comme acting out parce qu'il n'a pas assez confiance dans la valeur de la relation intersubjective analyste-analysé. Il est alors prêt à accepter toutes les bonnes raisons montrant que l'évènement hors analyse est

effectivement plus important que l'analyse elle-même. Je suggérerai qu'il craint de prendre conscience du versant psychotique de l'acting out lequel entre en résonance avec ses propres tendances narcissiques qui le poussent à renoncer à son analysé, plutôt qu'à rechercher le défaut au niveau de son contre-transfert. Le narcissisme est plus confortable que la blessure narcissique, et ceci probablement d'autant plus que je parle de situations de contrôle. Quant à l'analyste qui interprète de manière sauvage une absence comme un acting out, il ne fait que montrer par là qu'il veut agressivement réintégrer l'événement dans la névrose de transfert pour nier ou masquer sa blessure narcissique et son inquiétude personnelle.

Admettre que l'acting out contient une facette positive à exploiter pour le bien de la relation analytique implique que l'analyste accepte sa mise en question et ses erreurs transférentielles.

J'ai eu en analyse une personne qui a organisé un acting out pour y échapper, acting out qui s'est révélé tout à fait bénéfique. J'ose croire que mon attitude qui était celle de penser que cet acting out était un message in extremis concernant quelque chose qui m'échappait, a contribué à l'évolution ultérieure favorable en permettant au patient un remaniement positif de sa relation avec moi mais loin de moi.

Après 7 ans d'analyse chez deux analystes, une femme puis un homme, cette personne a changé de pays. C'est alors qu'elle est venue me consulter et que nous avons entrepris une analyse qui dura huit ans. D'emblée la note était donnée: son désir était de ne me dire ni bonjour ni au revoir, de venir cinq fois par semaine et de ne discuter aucun détail quel qu'il fût. Comme une horloge, il est venu pendant ces huit années, déversant une inimaginable et inépuisable haine pour son entourage et sur lui-même, déjouant toutes mes tentatives d'entrer en contact, de communiquer, de me faire entendre. Même les honoraires, qu'il avait augmentés spontanément deux fois en cours de route vu l'inflation, étaient restés hors circuit. Après coup je pourrais bien dire qu'il s'agissait d'un vaste acting out symbolique. Son discours s'adressait à l'extérieur, ou si l'on préfère je n'étais moi-même qu'une fonction extérieure à son champ. Je n'entrerai pas dans le détail de son récit, de ses rêves, de ses fantaisies, de ses souvenirs, suite de scènes hostiles, destructrices et de type psychotique, caractérisées par une solitude intense et désespérante devant l'incompréhension de tous. Son propre corps même était l'objet de préoccupations frénétiques aussi honteuses qu'humiliantes.

Un jour, de guerre lasse, j'ai interrompu l'analyse. Il est parti comme il était venu. Ceci était mon acting out, ma sortie, qui, si je puis dire, s'est effectuée sans tambour ni trompette.

Quatre ans après il est revenu, il m'a dit n'avoir pas compris pourquoi j'avais interrompu, en être tombé des nues; il pensait continuer pour la vie. Entre temps il a fait fortune et il désire recommencer l'analyse; est-ce que je veux de lui ?

En fait je le souhaitais vivement pour réussir là où j'avais échoué, mais cette fois-ci je lui demandais des honoraires élevés. Non pas seulement en fonction de sa fortune qui le lui permettait, mais plutôt de mon contre-transfert: s'il me fallait de nouveau endurer une telle hostilité je voulais au moins une compensation financière importante.

Il a été touché du fait que je veuille bien de lui alors qu'il m'avait toujours totalement ignoré selon ses propres dires. Et nous avons entrepris cette seconde tranche qui a évolué très rapidement. En quelques mois toute son attitude défensive de rejet hostile s'est déliée; une névrose de transfert intense a fait son apparition accompagnée d'un déchirant besoin d'être aimé et de sentiments d'impuissance et de non valeur à peine supportables, bref un de ces épisodes dramatiques où l'ex-psychotique vit avec l'analyste sa névrose sur la corde raide, oscillant entre le suicide et la résolution de ses symptômes vers une vie nouvelle.

C'est alors qu'eut lieu l'acting out. Sous prétexte de difficultés extérieures il s'est dit obligé de quitter la ville et il est parti avec armes et bagages pour un pays lointain. Ceci s'est passé en quelques semaines, de manière compulsive quoique fort bien rationalisée. Nous en avons discuté autant que le temps nous le permettait et souligné entre autres l'aspect revanchard de sa décision vis-à-vis de mon interruption passée, ainsi que la répétition du changement de pays. Finalement, j'ai interprété son départ en fonction de ce que je ne réussissais pas à interpréter, c'est-à-dire en fonction d'un message que je n'arrivais pas à saisir alors que nous nous entendions bien et que l'analyse était dans une phase si importante. Le message en question était trop évident pour que je le comprenne et devant la réussite qui semblait désormais à portée de main ma déception m'empêchait de l'imaginer. Néanmoins, dans la perspective que je viens d'ébaucher, ai-je considéré cet acting out comme nécessaire et nous avons arrêté le traitement en bonne entente.

Une fois parti, le dégagement de son moi, de sa personnalité, s'est poursuivi par l'intermédiaire d'innombrables lettres et de longs téléphones. Les lettres ont décrit avec une rare éloquence le désespoir de quelqu'un de complètement esseulé, perdu, n'ayant qu'une personne au monde qui l'avait compris et savait lui parler — moi — et qu'il avait abandonnée. Désormais il avait changé et vivait selon ses termes dans la terreur d'être un vivant parmi les morts alors qu'il avait toujours été un mort parmi les vivants. Coupable, apeuré, honteux, inutile, sa vie n'était que futilité; les projets de suicide étaient continuels avec comme justification la suppression interne de ses peurs atroces et le soulagement qu'il apporterait aux siens enfin débarrassés de lui. Les conversations téléphoniques n'étaient qu'une suite de questions sur son état mental: "que je lui dise la vérité, est-il fou pour de bon, pour toujours", etc. Puis peu à peu le ton a changé, il a pu entrevoir que le monde n'était ni glacial ni irréprochable, mais bien vivant, et un environnement s'est créé lui permettant d'y vivre, de ne plus être qu'un mort vivant. Sa peur tenaillante desserrait son étau et ses récits perdaient de leur navrante monotonie.

Son message — faisant abstraction d'innombrables détails — était bien simple: s'assurer que je lui garde mon affection malgré son éloignement et sans contrepartie financière. Mon erreur avait été de ne pas comprendre, et par conséquent de ne pas discuter avec lui, l'importance de mes honoraires. C'était un problème de contre-transfert, ou plus exactement de transfert de l'analyste, lequel préférait ne pas parler de la question des honoraires dans la mesure où ils étaient satisfaisants. Comme si d'en parler risquait de les faire fondre alors que c'est justement l'inverse qui s'est passé !

Il me restait donc à lui interpréter son acting out comme un éloignement nécessaire, du fait de mon silence concernant l'argent, pour pouvoir arriver avec moi à se convaincre de ce qu'il n'avait peut-être jamais vécu, de l'affection sans

contrepartie de ses parents, malgré leurs défauts et leurs oeillères.

Par la suite, ce patient qui n'était guère familiarisé avec les termes analytiques a employé, pour décrire son soulagement aussi indicible que déprimant, le terme de réalisation.

Alors que bien souvent l'analyste voit d'un mauvais oeil dans l'acting out une tentative de rupture du lien analytique, il me semble que c'est plutôt l'aspect positif d'un message paradoxal qu'il devrait y chercher, ceci au prix d'une critique parfois pénible de son contre-transfert. C'est cet aspect positif qui confère à ce concept son sens psychanalytique et son utilité technique.

*Genève, 45 av. de Champel.*

**PSYCHOLOGIE ET PSYCHANALYSE**  
**dans l'œuvre de Daniel Lagache**

par

*D. WIDLÓCHER*  
(Paris)

En 1947, Daniel Lagache publiait un essai intitulé : "L'unité de la psychologie", dans lequel il tentait de montrer que méthodes clinique et expérimentale constituent deux approches d'un même objet, la conduite, et qu'elles appelaient nécessairement confrontations et mutuelle vérification. Affirmer une telle unité ne reposait pas sur un constat mais constituait un choix, un engagement épistémologique. En somme il s'agissait de préciser que l'unité de l'objet d'étude ne tenait pas à un effet du langage et de démontrer que les actions par lesquelles l'organisme perçoit et transforme le milieu peuvent être étudiées à des niveaux d'analyse différents. Cette dernière tâche implique évidemment que chaque spécialiste puisse communiquer sa propre expérience et que la comparaison des données soit établie avec un esprit critique suffisant.

La psychanalyse entre-t-elle dans le champ de la psychologie ? Le fait ne laissait guère de doute dans l'esprit de Freud. A de très nombreuses reprises il utilise le terme "psychologique" pour caractériser la méthode. Comme lorsque Charcot déclarait que l'explication de l'hystérie était d'ordre psychologique, la référence à la psychologie signifie ici que l'on étudie les effets et le jeu des représentations mentales, par différence avec le jeu fonctionnel du système neuronal. Plus précisément, que l'on étudie un jeu fonctionnel particulier dans lequel le système neuronal doit obéir à des règles de fonctionnement d'un nouvel ordre. Avec le temps, les rapports entre la psychanalyse et la psychologie, en se précisant, laissèrent voir des divergences très grandes de point de vue. De nombreux psychanalystes eurent le sentiment que la psychanalyse, discipline psychologique, se suffisait à elle-même. En cela ils reprenaient un préjugé très profondément ancré dans les milieux médicaux selon lequel les données de la psychologie pathologique permettent d'édifier une psychologie totale, qui n'a rien à attendre des autres branches de la discipline. Selon cette perspective, toute donnée d'autre origine ne peut qu'être une réplique dérisoire des données cliniques ou le support d'une autre théorie explicative, alternative en apparence favorable à la théorie psychanalytique,

faisant en réalité office de résistance. Certains même vont jusqu'à nier que la psychanalyse puisse être tenue pour une discipline psychologique. Cette position, qu'illustre bien J. Lacan, se fonde sur le postulat que la psychanalyse, science du déchiffrement d'un discours inconscient, s'apparente surtout aux sciences des communications inter-humaines et des structures sociales. Le courant le plus favorable à une participation inter-disciplinaire aux autres recherches psychologiques s'est surtout développé aux Etats-Unis entre 1935 et 1945 où certains psychanalystes et certains expérimentalistes et psychosociologues surent trouver un langage commun (Sears, Mowrer). La psychologie du moi, telle qu'elle s'est édifiée autour de H. Hartmann, maintenait la prétention de la psychanalyse à se constituer comme une psychologie, mais de plus tentait d'intégrer dans son système les données des autres disciplines. Ainsi la division de la personnalité en instances du ça, du moi et du surmoi n'apparaissait plus seulement comme un modèle descriptif destiné à rendre compte du jeu conflictuel mais comme un modèle psychologique absolu, créant le cadre d'une psychologie générale. Il ne serait pas sans intérêt d'étudier d'un point de vue historique et culturel ces divergences. En France, par exemple, la pression qu'exercent deux traditions idéologiques particulièrement fortes : la tradition médicale et la tradition philosophique, explique les résistances qu'a rencontrées le développement d'une discipline psychologique autonome et le succès qu'y trouve l'idée d'une psychanalyse, science absolument distincte de toute démarche psychologique.

Dans un tel débat, Daniel Lagache a joué un rôle important et original. Médecin et philosophe de formation, acquis à l'idée d'une psychologie autonome et interdisciplinaire, il a joué un rôle décisif dans l'organisation de l'enseignement et de la recherche. Fidèle à la tradition psychopathologique il a cependant cherché à la faire sortir de son isolement, soulignant l'intérêt de la psychologie pour renouveler notre compréhension de certains faits pathologiques. Il en fut de même pour la psychanalyse. Son enseignement des années cinquante a eu pour beaucoup une influence décisive en montrant que la psychanalyse tirait avantage d'une confrontation avec d'autres disciplines psychologiques. Un aspect original de sa démarche tenait à ce qu'il ne cherchait pas à confronter des modèles, à assimiler des explications, ni à édifier une théorie générale de la conduite. Etudiant les rapports entre l'effet Zeigarnik et la compulsion de répétition, comparant lois de récence et de l'effet aux principes du fonctionnement mental, reprenant les recherches sur l'étude expérimentale des besoins appris, il montrait que la comparaison pour être fructueuse devait s'appliquer à des données précises, en tenant compte de la place de ces données aux différents niveaux d'analyse. L'effet Zeigarnik n'explique pas le transfert, pas plus que le transfert ne saurait expliquer l'effet Zeigarnik comme l'avançait M. Benassy. A la suite de Bibring, Lagache montre que dans le champ du transfert, la compulsion de répétition répond à plusieurs mécanismes (répétition, restauration) et que peut jouer un rôle le non achèvement des tâches interrompues, processus particulier étudié par l'école de Lewin. Un des avantages de la démonstration est de mettre en garde le psychanalyste contre l'édification d'un modèle mécaniciste. On a dit que les modèles édifiés par les psychanalystes étaient purement descriptifs. Mais il n'empêche que les attitudes mentales dont ces modèles rendent compte sont des réalités psychologiques. D'un modèle descriptif on passe insensiblement à un mécanisme, la notion de fonctionnement ou d'appareil mental se transformant en celle d'une machinerie psychologique. Les mécanismes de défense par exemple ne peuvent être réduits à une métaphore descriptive.



Ce sont des attitudes concrètes, dont l'ontogenèse serait à préciser. A prétendre les isoler dans le champ de la théorie psychanalytique, on fait d'eux ce que leur nom même laisse entendre : une pièce mécanique dans l'organisation du conflit. Au contraire, en s'interrogeant, avec Freud lui-même, sur la nature même de ces attitudes on en vient à les saisir comme des attitudes mentales (intériorisées) très générales, dont les fonctions défensives ne constituent qu'un aspect. On sera conduit à rechercher leur origine, à rapprocher par exemple le refoulement de la fuite et à voir dans celle-ci le prototype, l'action extériorisée primaire dont le refoulement serait le prolongement. Bref l'approche pluridisciplinaire de la "psychologie psychanalytique" peut nous aider à saisir dans leur réalité concrète des "mécanismes" qu'un excès de formalisme risque de transformer en abstraction. En ce sens l'approche de Lagache se distingue de celle d'un Hartmann ou d'un Rapaport.

Cependant à la fin des années cinquante, Lagache semble abandonner les perspectives interdisciplinaires pour se consacrer exclusivement à des travaux psychanalytiques. Faut-il voir là un changement d'intérêt ? On peut penser qu'en affermissant certains points de vue, issus de ses réflexions précédentes, Lagache se soit senti pressé d'en développer les thèmes.

La pensée de Lagache, psychanalyste, est originale et relativement méconnue. Parce qu'il se référait à l'intersubjectivité on y a vu le reflet de la phénoménologie et du personnalisme, parce qu'il s'intéressait aux données de la psychologie expérimentale ou de la psychologie sociale on lui a reproché son "psychologisme". Nous venons de voir que des confrontations interdisciplinaires, Lagache a surtout retenu l'intérêt d'une psychologie concrète. La référence personnaliste allait dans le même sens. Il opposait à une perspective "physicaliste" ou "naturaliste", qui utilisait les concepts structuraux comme des termes descriptifs, comme des outils destinés à expliquer les mécanismes du fonctionnement mental, une perspective "personnaliste" qui redonne à ces concepts une réalité concrète, en soulignant le rôle des relations intersubjectives dans la structuration de la personnalité. En effet au cœur de la réflexion psychanalytique de Lagache se trouve un principe qui correspond à la notion d'interaction, objet de la psychologie, celui de *l'intersubjectivité*. Certes l'investigation psychanalytique nous donne à voir un fonctionnement mental et non un système de relations inter-individuelles. Nous observons comment entrent en activité des représentations (fantasmes ou souvenirs) et des affects, nous devinons par une série d'altérations du récit les conflits et les défenses que suscitent ces activations. Nous établissons un bilan de ces interactions dynamiques en référence avec un certain modèle de la personnalité. Mais nous ne devons jamais oublier que ces représentations sont celles de relations entre personnes, que les conflits internes et les défenses tiennent aux conflits interpersonnels et que les structures mêmes de la personnalité sont dues à l'intériorisation de modèles sociaux.

L'anthropomorphisme, si souvent critiqué, du modèle personnalologique freudien tient précisément à ce que ce sont des relations interpersonnelles qui le constituent. Le surmoi ne saurait être tenu pour l'équivalent de toutes les opérations qui règlent la vie morale : il procède de l'intériorisation d'images parentales, ou plutôt de l'intériorisation d'un modèle de relations avec autrui. Le ça a été souvent identifié au système des pulsions, mais l'investigation clinique n'autorise pas une telle assimilation : certes les schèmes de comportement sont mis en activité par des

systèmes pulsionnels, programmes innés ou appris, mais ce qu'étudie le psychanalyste ce sont des fantasmes, réalisations imaginaires des pulsions, qui constituent un scénario, la représentation d'une scène où le sujet se trouve engagé dans un certain rapport avec autrui.

De même, le moi ne peut être identifié aux opérations mentales de contrôle et d'adaptation, de jugement et de mémoire. Il se constitue par différenciation du sujet comme une instance autonome de choix et de rejets. Bref la psychologie psychanalytique, c'est-à-dire le point de vue psychanalytique sur la personnalité, repose sur l'étude des relations intersubjectives et sur leur intériorisation. On évite ainsi de procéder à des assimilations qui ont été et sont encore une source de tant de confusions entre le surmoi et la conscience morale, entre le moi et les opérations intellectuelles et perceptivo-motrices, entre le ça et les systèmes biologiques d'activation du comportement. Ceci ne veut évidemment pas dire que le psychanalyste ne puisse tenir compte de ces autres systèmes ; au contraire, en les considérant indépendamment de ceux qui correspondent à son champ propre, il en respectera la spécificité et verra mieux comment ils s'articulent avec les siens.

Ainsi la psychologie analytique se dégage d'un fonctionnalisme abstrait. Elle appelle une approche ontogénétique authentique. Cette perspective assez originale fait très fortement penser à celle que développent actuellement des auteurs américains tels que H. Loewald ou R. Schafer et qui connaît un succès croissant, apparaissant à beaucoup d'observateurs comme la marque d'un changement d'orientation décisif par rapport au courant d'inspiration Hartmannien, dit de l'Ego Psychology".

Une autre conséquence de la réflexion interdisciplinaire de Lagache est son souci, dans la même ligne théorique, de spécifier le champ de l'investigation psychanalytique au sein des disciplines cliniques. Dans ce domaine il dira que la psychanalyse constitue une discipline pilote. Non pas en raison des applications possibles mais parce que, tout en obéissant aux servitudes inférentes aux méthodes cliniques (confusion entre investigation et action thérapeutique, nécessité de considérer la totalité du comportement, part prise par l'observateur dans l'investigation), elle constitue une méthode rigoureusement autonome. Elle s'exerce dans un champ défini, elle respecte un protocole quasi expérimental. Dans un tel cadre son objet se spécifie aisément : l'action suspendue, c'est la fantasmagie qui va se révéler à travers le discours du patient. Une des dernières publications de Lagache, s'intitulera : "La psychanalyse comme science exacte". Boutade, mais à demi seulement. Le psychanalyste s'attache à observer, à classer les expressions de la fantasmagie individuelle, à en dégager les structures latentes, à en mesurer les interactions dynamiques. Il repère les représentations conscientes ou inconscientes qui infiltrent le discours et mobilisent les défenses, il saisit les analogies, établit le lien entre les expériences du passé et les fantaisies du présent. En outre le psychanalyste accomplit ce travail à travers sa fantasmagie personnelle. Il lui faut donc toujours confronter ce qu'il perçoit de la fantasmagie du sujet à la sienne propre. A ces conditions, le fantasme caractérise assez bien l'objet spécifique de la psychanalyse, l'aspect par lequel il observe les interactions du sujet et de son monde environnant. Par là, l'investigation psychanalytique diffère de l'étude des interactions sociales proprement dites, des communications interpersonnelles. Elle diffère également d'une simple technique de décodage, qui ne ferait qu'interpréter le contenu manifeste à l'aide d'un système sémantique.

La troisième articulation essentielle dans la pensée psychanalytique de Daniel Lagache, est l'importance accordée au problème du changement. Toute hypothèse en clinique psychanalytique ne trouve sa validation que dans ses effets. Il s'agit là d'un principe fondamental de la méthode freudienne, souvent négligé au profit d'un simple critère de cohérence, plus discutable. Le psychanalyste a pour tâche de communiquer à son patient une autre façon de voir, une structure latente de son discours : "Le meilleur critère de la validité de l'interprétation, c'est son effet de changement, la disparition puis le résurgence de l'angoisse, l'éveil des problèmes nouveaux". Ou encore : "Le rôle de l'interprétation, de la reconstruction et donc de l'élaboration est non pas d'inculquer un savoir mais d'ouvrir la voie".

A ce prix la psychanalyse n'est ni une "mauvaise science", ni une technique d'interprétation applicable à tout et en toutes circonstances. Lagache nous montre le psychanalyste attaché à l'étude aussi rigoureuse que possible de la fantasmagorie. Mais rigueur implique ici écoute de soi-même, liberté de se laisser guider par sa propre imagination avant d'en mesurer les effets. Si la vie des fantasmes est l'objet assez spécifique de l'investigation psychanalytique, les cadres temporels dans lesquels elle se déroule, constituent par contre une dimension commune à toutes les méthodes de la psychologie. Toutes prennent en considération l'ordre du temps. Nous remarquons d'ailleurs que la vie fantasmagorie s'inscrit dans une double temporalité, l'une immédiate et continue marque le discours du sujet, l'autre discontinue scande les effets de changement ou témoigne de la force de la répétition.

Il y a peu à dire de la première sinon que les différentes spécialités de la psychologie se distinguent par la manière dont le continuum du comportement est découpé. A l'opposé, la temporalité discontinue constitue peut-être un objet commun à toute la psychologie. Car tous les spécialistes par delà le cours immédiat du temps et la fluidité du comportement étudient des formes qui avec le temps témoignent de leur constance ou au contraire, laissent voir les mutations qui les affectent. La psychologie dans son ensemble a apporté une contribution importante au problème du changement. "Mais, nous dit Lagache, la psychanalyse semble seule en mesure de décrire de près les manifestations du changement individuel et d'en saisir les ressorts".

En effet elle étudie les manifestations du changement et de la résistance au changement, elle permet d'établir la clinique. Lagache s'y est employé, dans plusieurs études. A propos, par exemple, du transfert. On définit celui-ci comme répétitions d'attitudes, mais, dans la névrose de transfert le conflit qui s'exprimait auparavant dans le symptôme se transforme. Il se manifeste alors plus clairement dans un rapport conflictuel avec autrui, et cette mutation donne accès à la solution de la névrose : les symptômes disparaissent ou s'atténuent à mesure que le conflit se déplace dans le champ de la relation analytique ; d'obscur celui-ci devient analysable.

Ainsi l'investigation psychanalytique permet d'observer comment les fantasmes s'inscrivent dans des structures qui se dévoilent par leur répétition ou par leurs transformations.

La position de Lagache semble correspondre à ce que l'on peut attendre d'une authentique réflexion psychanalytique : une tentative de médiation entre deux exigences techniques, le décodage des rejets de l'inconscient et

l'aménagement d'une expérience affective. Entre le déchiffrement et l'effusion, ce qui demeure le propre de l'investigation analytique c'est la manière dont une certaine structure mentale déraisonne et se révèle par là même. Lagache avait clairement conscience que ces modalités de la déraison transférentielle et leur élucidation dans le travail en commun de l'analyse constituaient les bases de notre expérience et la condition nécessaire à tout progrès de notre clinique et de notre technique. Bref, qu'une étude du changement constituait un champ d'avenir pour la recherche psychanalytique, à condition de ne pas la confondre avec celle des effets thérapeutiques de la cure. Pour mener à bien une telle étude il faut renoncer à un modèle théorique simple mais dresser un inventaire des modalités cliniques. Reconnaissons d'abord, avec Freud, que les changements observables en analyse ne sont pas radicalement différents de ceux que la vie peut susciter. En proposant une analyse notre prétention est de favoriser des mutations que les aléas de l'existence ne laissent guère espérer. Reconnaissons également que certains effets de l'analyse, sans que nous les cherchions, sans qu'ils aient nécessairement une vertu thérapeutique, tiennent à des processus nullement spécifiques. Le "working through" est-il par exemple si particulier à la psychanalyse ? Ne s'agit-il pas d'un processus de familiarisation, d'un effet du temps que l'on retrouve en bien d'autres circonstances ? Si l'on s'aventure à définir des processus plus spécifiques, c'est-à-dire des processus dont on escompte avec vraisemblance la survenue dans le champ de la dynamique du transfert, il convient d'adopter un modèle aussi large que souple. Dans les "Conférences Introductives" Freud nous a laissé un modèle auquel Lagache accordait une grande importance : le déplacement de la névrose clinique dans la névrose de transfert, cette dernière activant de manière régressive la névrose infantile. Ce modèle garde toute sa valeur quand il s'agit d'observer la manière dont une formation symptomatique névrotique se désorganise et se restructure sous la forme d'une névrose de transfert. Si Freud ne l'a pas repris, c'est que la découverte des structures identificatoires du moi et du surmoi a ôté à ce schème sa portée générale. L'analyse en effet contribue à un déplacement des trois structures dans le champ du transfert. Les projections des fonctions défensives, intégratives ou adaptatives du moi sur la personne de l'analyste, l'extériorisation des exigences surmoïques constituent des formes du transfert au même titre que le report du fantasme introverti dans la dialectique transférentielle. La pratique de l'analyse de la structure névrotique nous force donc déjà à un élargissement du modèle de transformation présenté dans les Conférences Introductives. Depuis, les difficultés rencontrées dans l'analyse de structures atypiques ont conduit les analystes, à partir de formes spécifiques de transfert, à décrire les structures borderline et narcissique. D'autres structures attendent encore que les modalités de leur extériorisation transférentielle soient connues et décrites. Encore convient-il de ne pas identifier structures et "maladies" et de ne pas revenir à un modèle nosographique. Nous savons combien de telles structures se combinent dans la personnalité d'un individu et combien nous devons être attentifs, dans l'étude de la dynamique du transfert, à repérer les déplacements qui relèvent d'un niveau d'organisation donné.

C'est dans une telle perspective que nous pouvons imaginer le développement non d'une théorie mais d'une sémiologie du changement. Ce point de vue diachronique, pour reprendre la terminologie proposée par Lagache, n'exclut évidemment pas le point de vue synchronique. Le point de vue synchronique est celui qui définit au mieux l'attitude du psychanalyste psychanalysant : écouter les combinatoires associatives qui déjouent le temps pour organiser la subjectivité

inconsciente et consciente. Mais le point de vue diachronique ne peut échapper à l'analyste, lui inspirant non le thème de l'interprétation mais le choix du moment de la communiquer. Citons encore Lagache : "Le transfert n'est fertile que si la matière même des répétitions est autre chose que l'expression des traits habituels du caractère et du comportement, que si c'est le conflit latent qui s'actualise dans le champ psychanalytique".

De la question de l'unité de la psychologie nous en sommes venus au débat que chaque analyste connaît dans sa pratique. D'une théorie de la psychologie à une théorie de la technique psychanalytique. Dans ce mouvement qui caractérise la démarche de Daniel Lagache, la référence "personnaliste" pour reprendre ses propres termes, le recours à une étude concrète de la fantasmatique, part de l'étude psychologique de la conduite, demeure une constante. Fidèle à une perspective ouverte aux recherches interdisciplinaires de la psychologie elle constitue une forme de réflexion psychanalytique féconde. Tant pis si elle heurte ceux qui ne s'intéressent qu'au décodage ou à l'effusion d'elle. Dommage si elle ne retient pas assez l'attention de tous ceux qui cherchent dans l'étude clinique du transfert une médiation entre ces deux pôles de l'expérience.

**DANIEL LAGACHE PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES \***

Excitation maniaque et délire d'invention (avec RODIET), *Ann. Médico-psychol.*, 1932, 90, 446-450.

Intoxication barbiturique récidivante s'accompagnant d'hallucinations pédonculaires (avec TREILLE), *Ann. médico-psychol.*, 1932, 90, 565-571.

Hallucinations verbales et respiration (avec LOGRE), *Ann. médico-psychol.*, 1933, 91, 166-174.

Catalepsie et épilepsie. Leur association dans quelques affections cérébrales (Troubles vasculaires — Hypertension intracrânienne). Quelques mécanismes physiologiques et expérimentaux (avec BARUK), *Ann. médico-psychol.*, 1933, 91, 202-208.

Syndrôme d'influence symptomatique d'une encéphalite: impulsions suicide et homicide (avec HEUYER), *Ann. médico-psychol.*, 1933, 91, 214-220.

Les réflexes rotuliens dans l'hypertonie extra-pyramidale fruste de l'enfant. *Arch. hospitalières*, 1933, n°3, 184-188.

Les hallucinations verbales et la parole, Paris, Alcan, 1934, VIII + 184 p.

De la place des impressions sensibles dans la genèse des hallucinations parlées, *Ann. médico-psychol.*, 1934, 92, 61-69.

Du rôle de l'éréthisme moteur primitif dans la genèse des hallucinations parlées (avec GUIRAUD), *Ann. médico-psychol.*, 1934, 92, 69-74.

Syndrôme de Weber contra-latéral et accès délirant amnésique au cours d'une épilepsie bravais-jacksonienne gauche d'origine traumatique (avec MOLLARET), *Ain. médico-psychol.*, 1934, 92, 791-798.

Dysphasie pithiatique d'un type spécial chez une fille de quatorze ans, *Ann. médico-psychol.*, 1935, 93, 234-240.

Accès maniaque consécutif à une perte de sang (avec LEVY-VALENSI et BOREL), *Sem. Hôpitaux*, 1935, 11, 65-66.

La psychopathologie de Karl Jaspers (avec ROUART), *J. Psycho!. norm., path.*, 1935, 32, 776-797.

Passions et psychoses passionnelles, *Evolut. psychiat.*, 1936, n° 1,3-29.

Sur la psychologie d'un délire, *Rev. méd. franç.*, 1937, 18, 223-233.

L'assistance aux enfants psychiquement anormaux en France, Enfants arriérés et enfants difficiles, *Bull. Off int. Hyg pub!*, 1937, 29, 19-54.

Erotomanie et jalousie, *J. Psycho!. norm. path.* 1938, 35, 127-160 — Communication à la Société française de Psychologie, 1936.

Note sur le langage et la personne, *Evol. psychiat.*, 1938, n° 1, 57-66. Le travail du deuil, *Rev. franç. Psychanal.*, 1938, 10, 693-708.

**\* Bibliographie établie par D. Anzieu**

Contribution à l'étude des idées d'infidélité homosexuelle dans la jalousie, *Rev. franç. Psychanal.*, 1938, 10, 709-719; et *Arch. internat. Neurol.*, 1939, 58, 97-108.

Deuil maniaque, *Sein Hôpitaux*, 1938, 14, 42-52.

La méthode pathologique, in: *Encyclopédie française*, vol. 8, 1938, Paris, Larousse, Fasc. 8, 6-8. La vie sexuelle de l'homme, in: *Encyclopédie française*, vol. 8, 1938, Paris, Larousse, Fasc. 36, 1-6. Les insuffisances corticales, in: *Encyclopédie française*, vol.8, 1938, Paris, Larousse, Fasc. 18, 1-6. Sexualité et psychopathies, in: *Encyclopédie française*, vol. 8, 1938, Paris, Larousse, Fasc. 38, 7-10.

L'amour et la haine, in: DUMAS, *Nouveau traité de Psychologie*, vol. VI, Fasc. 2, Les sentiments complexes, L'amour et la haine, 1939, Paris, Alcan, 115-316.

La signification psychologique des pronoms de la première personne, *J. Psychol. nom. path.*, 1939, 36, n° 3-4, 267-273.

Jaspers et l'intelligibilité du psychique, *Bull. Fac. Lettres Strasbourg*, 1941, n° 4, 125-135. L'imaginaire de J.P. Sartre, *Bull. Fac. Lettres Strasbourg*, n° 8, 309-325. La psychologie et le temps présent, Education, 1941.

La compréhension et la causalité dans la psychologie en profondeur, *Bull. Fac. Lettres Strasbourg*, 1942, n° 3, 97-105.

L'emploi clinique des tests et le diagnostic de caractère, *Bull. Fac. Lettres Strasbourg*, 1942, n° 6, et *Bull. Psychol.*, 1953-1954, 7, n° 3-4, 213-223 (extraits).

La rêverie imageante, conduite adaptative au test de Rorschach, *Bull Inst. nat. Orient. profess.*, 1943, n° 1, 1-7 et *Bull. Groupement franç. Rorschach*, 1957, n° 9, 3-11.

La possibilité de la consultation médico-psychologique dans l'examen et le traitement des jeunes délinquants, *Rev. méd. franç.*, 1943, et 1944.

Les techniques de psychologie humaine — Leur application à l'étude des enfants et des adolescents, *Sauvegarde Enfance*, 1944, et 1948, 3, n° 21, 3-21.

La méthode clinique en psychologie humaine, in: Mélanges, 1945, n° 4, Etudes philosophiques, 1945, Faculté des Lettres de Strasbourg.

Le diagnostic du caractère, *Bull. Ec. Pratique PsychoL Pédagogie Univ. Lyon*, 1945, Conférence faite à l'Institut de Psychologie et de Pédagogie de Lyon, avril 1944.

L'organisation des études de psychologie; (*Rapport pour le Ministère de l'Instruction publique*), 1945.

Psychologie clinique et délinquance juvénile, *Rev. Educ. surveillée*, 1946, n° 3, 30-38.

Le normal et le pathologique d'après Georges Canguilhem, *Rev. Métaphysique Morale*, 1946, 4, 355-370, et *Bull. Fac. Lettres Strasbourg*, 1946, n° 5, 117-130.

Nomenclature et classification des jeunes inadaptés, *Sauvegarde*, 1946, n° 2, Rapport au Conseil technique de l'Enfance déficiente et en Danger moral, et *Bull. Psychol.*, 1947-1948, 1, n° 9, 5-8, n° 10, 10-14.

*La jalousie amoureuse — Psychologie descriptive et psychanalyse*, tome I: *Les états de jalousie et le problème de la conscience morbide*, 366 p.; tome 2: *La jalousie vécue*, 362 p., 1947, Paris, Presses Universitaires de France.

Fugue et fuite de soi-même, *Evolut. Psychiat.*, 1947, n° 4, 1-16.

Les techniques de psychologie humaine: leur application à l'étude des enfants et des adolescents inadaptés, *Sauvegarde Enfance*, 1948, 3, n° 21, 3-21.

Contribution à la psychologie de la conduite criminelle — Commentaires psychanalytiques d'une expertise d'homicide, *Rev. franç. psychanal.*, 1948, 12, n° 4, 541-570.

De la psychanalyse à l'analyse de la conduite, *Rev. franç. Psychanal.*, 1949, 13, n° 1, 0-118, Communication fait au XIe Congrès International de Psychologie, Edimbourg, 22-29 juillet 1948.

*L'unité de la Psychologie — Psychologie expérimentale et psychologie clinique*, 1949, Paris, Presses Universitaires de France, 64 p.

De l'homosexualité à la jalousie, *Rev. franç. Psychanal.*, 1949, 13, n° 3, 351-366.

Le narcissisme — Discussion des rapports de H.B. Van Der Waals et de J. Leuba, *Rev. franç. Psychanal.*, 1949, 536-539- et 556-558, XIIe Conférence des Psychanalystes de Langue française.

Définition et aspects de la psychanalyse, *Rev. Synthèse*, 1949, 66, 116-154, et *Rev. franç. Psychanal.*, 1950, 14, 384-423 et *Bull. Psychol.*, 1950, 3, n° 10, 3-17.

Les rapports de l'angoisse et de la conscience, *Rev. Phil.*, 1949, 139, n° 1-3, 60-66.

Psychologie clinique et méthode clinique, *Evol. psychiatr.*, 1949, n° 2, 155-178.

La psycho-criminogénèse, in: *Actes du Ile Congrès international de Criminologie*, 1950, Paris, Presses Universitaires de France, 129-155, et *Rev. franç. Psychanal.*, 1951, 15, n° 1, 103-129.

Un gangster — Commentaire psychanalytique d'une observation médico-légale, *Rev. franç. Psychanal.*, 1950, 14, n° 4, 554-580.

Janet au Collège de France, *Evol. psychiatr.*, 1950, n° 3, 411-417.

Réponses à l'enquête sur les pervers (avec ADAM, BADONNEL, BOUTONIER et alti), *Rééducation*, 1950, 4, n° 24, 37-94.

Quelques aspects du transfert, *Rev. franç. Psychanal.*, 1951, 15, n° 3, 407-423, et trad. angl.: Some aspects of transference, *Internat. J. Psychoanal.*, 1953, 34, 1-10, Communication à la British Psychoanalytic Society, Londres, avril 1951.

L'esprit de la psychologie contemporaine, *Ann. Psychol.*, 1950, 50, 1-10, Volume jubilaire offert à Henri Piéron, Communication à la Société française de Psychologie, juin 1950.

Un ménage de toxicomanes, (document médico-légal), *Evolut. psychiatr.*, 1951, n° 3, 429-456.

Sur la fonction du psychologue clinicien, *Bull. Inst. nat. Orient. profess.*, 1951, 7, n° 6, 170-177.

La psychologie: conduite, personnalité, groupe, in: *Somme de médecine contemporaine*, sous la direction de René LERICHE, Léon BINET, Alfred GIGON, les Editions Médicales, Paris, 1951, 316-328 et *Bull. Psychol.*, déc. 1952, 6, n° spécial, 17-30.

L'examen "psychanalytique" en criminologie — Introduction psychologique et psychanalytique à la criminologie, in: 1° *Cours international de criminologie*, Paris, sept-oct. 1952, 155-164 et 488-501.

Le problème du transfert, *Rev. franç. Psychanal.*, 1952, 16, n° 1-2, 5-115, Rapport à la XIVe Conférence des Psychanalystes de Langue française, 1951.



Emotions et dynamique de la conduite, *Année Psychol.*, 1953, fasc. 1, Communication au premier Symposium de l'Association de psychologie scientifique de langue française sur "Le système nerveux et la psychologie", Paris, octobre 1952.

Behaviour and psychoanalytic experience, in: *Drives, Affects, Behaviour*, 1953, New York, Int. Univ. Press, 120-125.

Analyse de BALINT, Michaël: Primary love and psycho-analytic technique, *Internat. J. Psychoanal.*, 1953, 34, 328-329.

Préface A CARRON, R., LOMBES, R., *Guide de l'étudiant en psychologie*, 1953, Paris, Presses Universitaires de France, NI.

Conduite et communication en psychanalyse, *Bull. Psychol.*, 1952-1953, 6, n° 7, 354-357.

*La psychanalyse*, 1955, Paris, Presses Universitaires de France, 128 p. Collection "Que sais-je ? ", n° 660, Trad. angl., espagnol, grec, hébreu, japonais, néerlandais et portugais.

La doctrine freudienne et la théorie du transfert, in: *Actes du Congrès international de Psychothérapie* (Zurich, 1954), T. II, 1955, New York, Karger, 228-249.

Éléments de psychologie médicale, in: *Encyclopédie médico-chirurgicale (Psychiatrie)*, 1955, 1, 1955, 37.030 A 70., 1-11.

Résultats et critères de guérison de la psychanalyse, in: *Encyclopédie médico-chirurgicale, Psychiatrie*, 1955, III, 2-1955, III, 2-1955, 37812, E-10, 1-5.

Quelques aspects de l'identification, *Bull. internat. Sciences sociales*, 1955, 7, n° 1, 37-46, Communication au XIVe Congrès international de Psychologie, Montréal 1954.

Introduction à la psychothérapie, *Sud méd. chirurgical*, 1955, 88, n° 2.398, 4.044, 4.056.

Socialisation et identification, *Acta Psychol.*, 1955, 11, n° 1, 145-146.

La psychanalyse: évolution, tendances et problèmes actuels, *Cah. Encyclopédie franç.*, 1955, 23-24.

Réflexions sur De Greef et le crime passionnel, in: *Autour de l'œuvre du Dr. De Greef Tome I, L'homme criminel*, 1956, Louvain, Nauwelaerts, 67-71.

La Psychanalyse, in: LE SENNE, *La caractérologie*, 1956, Paris, Comité de l'Encyclopédie française.

Deuil pathologique, *La psychanalyse*, 1956, n° 2, 45-74, et *Bull. Psychol.*, 1963, 16, n° 16, 991-1002.

Sur le polyglottisme dans l'analyse, *La Psychanalyse*, 1956, n° 1, 167-178.

Discussion du rapport de J. Lacan: Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (Congrès de Rome, 1953), *La Psychanalyse*, 1956, n° 1, 211-220.

Les artifices de la psychanalyse, *Et. phil.*, 1956, n° 4, 585-593.

Vues d'ensemble sur la psychanalyse, *Sud méd. chirurgical*, 1956, 6.592-6.603.

Psychanalyse et psychologie, *Evolut. psychiatr.*, 1956, n° 1, 253-264.

De la psychanalyse à la sociologie (Réponse A Georges FRIEDMANN), *Bull. Psychol.*, 1956, 10, n° 1, 24-30.

Voisinage de la philosophie et de la psychanalyse, in: *Encyclopédie française*, Philosophie, Vol. XIX, Section C, chap. II, 19, 26-10, 19, 26-15.

Fascination de la conscience par le moi, *La Psychanalyse*, 1957, n° 3, 33-46.

La conscience en psychanalyse, *Psychol. franç.*, 1957, 2, n° 1, 49-50, Communication faite à la Société française de Psychologie, Novembre 1956.

Vues psychanalytiques sur les émotions, in: *Actes du XV<sup>e</sup> Congrès international de Psychologie*, 1959, Amsterdam, North Holland, 658 p., 397-406, et *Psychol. franç.*, 1958, n° 1, 67-75, et *Bull. Psychol.*, 1957-1958, 11, n° 3, 136-142.

Préface à Didier ANZIEU: *L'auto-analyse*, 1959, Paris, Presses Universitaires de France. Conscience et structures, *Evol. psychiatr.*, 1960, n° 4, 491-513.

Situation de l'agressivité, *Bull. Psychol.*, 1960, 14, n° 1, 99-112.

La psychologie et les sciences humaines, *Rev. Enseignement supérieur*, 1960, 1, n° 1, 51-57.

Vues psychanalytiques sur le bonheur, in: *Les conditions du bonheur*, 1961, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 300 p., 59-75, Conférence aux Rencontres internationales de Genève, 1961.

Préface à: HESNARD, A.: *Les phobies et la névrose phobique — Des états nerveux d'angoisse aux phobies systématiques*, 1961, Paris, Payot.

Préface à: MOSCOVICI, Serge: *La psychanalyse: son image et son public*, 1961, Paris, Presses Universitaires de France.

La psychanalyse et la structure de la personnalité — *La Psychanalyse*, 1961, n° 6, 5-54, Communication au Colloque international de Royaumont, juillet 1958.

The theory of the infant-parent relationship — Contributions to discussion and replies — *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1962, 38, n° 4-5, 250-1.

La psychanalyse et l'idée de la nature humaine, in: *Existence et nature*, 1962, Paris, Presses Universitaires de France.

La condition humaine dans l'expérience psychanalytique, in: *Actes du III<sup>e</sup> Congrès mondial de Psychiatrie*, 1962.

Pouvoir et personne, *Evol. psychiatr.*, 1962, 27, n° 27, n° 1, 111-119.

La structure en psychologie — La structure en psycho-pathologie — la structure en psychanalyse, in: Bastide Roger (Ed.) *Sens et usage du terme de structure dans les sciences humaines et sociales*, 1962, La Haye, Mouton, 165 p., 81-82, 83-84, 85-88.

Fantaisie, réalité, vérité, *Bull. Psychol.*, 1963, 16, n° 17-18, 1013-1021, et *Bull. Psychol.*, 1963, 17, n° 1, 10-29, et *La Psychanalyse*, 1964, n° 8, 1-9 (texte destiné à l'exposé oral fait au XXIII<sup>e</sup> Congrès international de Psychanalyse, Stockholm, 1963). En anglais: Fantasy, Reality and Truth, *Int. J. Psychoanal.*, V. 45, 1964, 2-3, 180-189.

Préface à: ROCHEBLAVE-SPENLE, Anne-Marie: *Les rôles masculins et féminins*, 1964, Paris, Presses Universitaires de France.

Préface à: LEVY-SCHOEN Ariane: *L'image d'autrui chez l'enfant Recherche expérimentale sur la perception des mimiques*, 1964, Paris, Presses Universitaires de France.

Le modèle psychanalytique de la personnalité, Congrès de l'Association Française de Psychologie Scientifique, Liège, 1964, in: *Les modèles de la personnalité en psychologie*, Presses Universitaires de France, 1965, 91-117.

Henri WALLON, in: *Annuaire de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Normale Supérieure*, 1965, 42-46.

Le Siècle de l'Enfant et l'Enfant du Siècle (1962) *Acta Paedopsychiatrica, The International Journal of Child Psychiatry*, 1965, V. 31, fasc. 6 et 7.

La psicoanalisi come sublimazione (La psychanalyse comme sublimation), *Psiche*, Roma, 1966, n° 2-3, 85-125, Communication aux Entretiens de Psychanalyse de l'A.P.F., Paris, 14-15 novembre 1964 (texte français ronéoté).

La psychologie et les Sciences psychologiques, *Revue de l'Enseignement supérieur*, numéro spécial, "La psychologie", 1966, n° 2-3, 3-10.

Le point de vue diachronique en métapsychologie, 26° Congrès des Psychanalystes de Langues Romanes, *Ren. franç. Psychanalyse*, 1966, 30, n° 5-6, 811-8.

*Vocabulaire de la psychanalyse*, par J. LAPLANCHE et J.B. PONTALIS, sous la direction de Daniel LAGACHE, 1967, Paris, Presses Universitaires de France XIX + 520 p.

Psychoanalysis as an Exact Science, in: *Psychoanalysis — A general psychology (Essays in Honour of H. Hartmann)*, International Universities Press, New York, 1966, 400-34.

Pour une étude sur le changement individuel au cours du processus analytique, *Bull. Assoc. PsychanaL Fr.*, 1967, n° 3, 7-43 (ronéoté).

*Acting out* et action. Difficultés terminologiques, *Rev. franç. PsychanaL*, 1968, 32, n° 5-6, 1055-66.

#### LITTERATURE ET CINEMA

Sénèque: *Médée* — Traduction et version adaptée à la scène française, 1931 — Représenté par la Compagnie PITOEFF, 1932.

VEDRES, Nicole, *La vie commence demain*, film (participation au scénario et aux séquences concernant la psychanalyse), 1950.